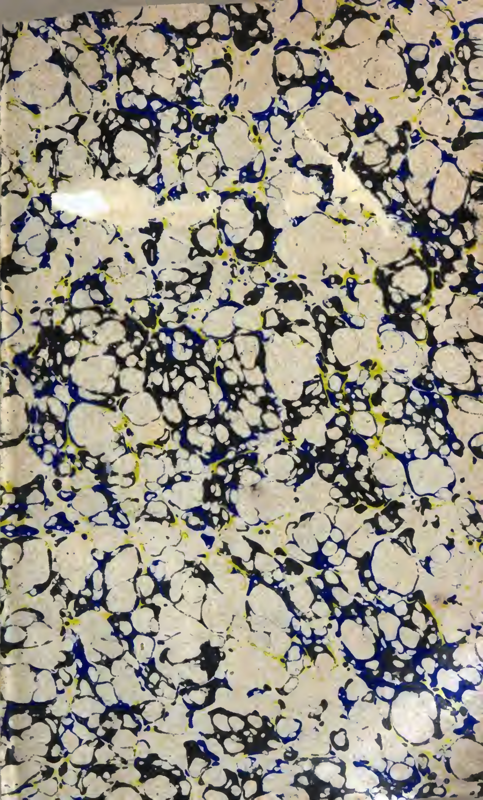
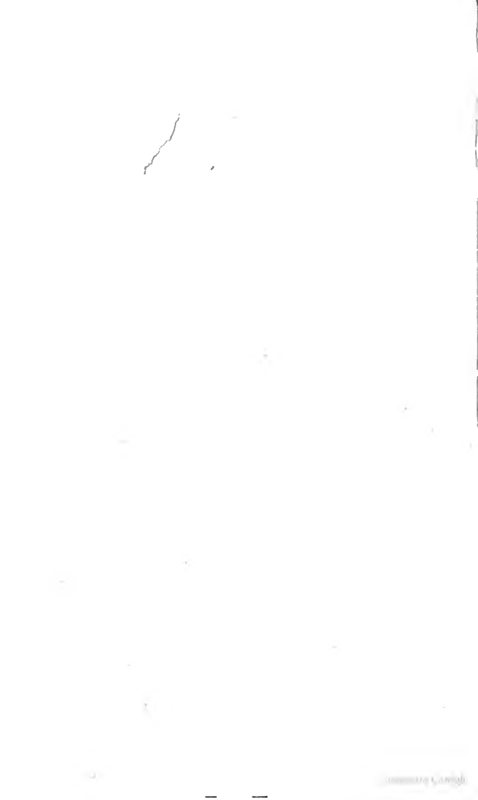

PALLI


BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
B
IX
2
43 . IX . 2.





COLLECTION MICHEL LÉVY

LE NEUF DE PIQUE

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2 volumes
LES BALS MASQUÉS	1 —
LA CHAINE D'OR	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1 —
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION	2 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3 —
LE FRUIT DÉFENDU	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4 —
LA RÉGENCE	1 —
LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
LES MAITRESSES DU ROI	1 —
LE PARC AUX CERFS	1 —
LE JEU DE LA REINE	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE	1 —
LE NEUF DE PIQUE	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE	1 —
LE SALON DU DIABLE	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE	1 —

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

LE NEUF DE PIQUE

SUITE ET FIN DES SECRETS D'UNE SORCIÈRE

PAR

LA COMTESSE DASH



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864



LE

NEUF DE PIQUE

I

PROLOGUE

Par une nuit de novembre 18.., le vent battait les volets d'une maison de jolie apparence, située non loin des ruines du château, à Heidelberg. La pluie tombait par torrents, les élément déchaînés semblaient braver ces vieilles pierres, qui depuis trop longtemps leur résistaient. Les guirlandes de lierre et de clématites, si fraîches au printemps, si flétries à l'automne, tombaient maintenant en festons détachés, et se prenaient à la mousse jaunie, devenue presque aussi solide que la muraille, dont elle formait le tapis. Des oiseaux de nuit, effrayés, jetaient des cris épouvantables et se cherchaient au milieu de ces salles désertes et dépouillées. C'était enfin une de ces heures solennelles où, malgré soi, une crainte vague pénètre l'âme. Les cœurs

simples font le signe de la croix en murmurant une prière, les incrédules cherchent la distraction et se moquent souvent de leur émotion même : Dieu, cependant, ne l'envoie pas sans raison.

Dans une des pièces supérieures de la maison dont nous avons parlé, une lampe éclairait à peine le plus triste tableau. Un petit garçon de six ans pleurait à côté d'un feu presque éteint, tandis qu'une jeune femme se tordait sur son lit, prise par les douleurs de l'enfantement. Elle semblait cependant s'occuper moins de sa position critique que des bruits de l'ouragan et du dehors. Réprimant ses cris, elle se levait quelquefois et courait vers la fenêtre, qu'elle ouvrait pour écouter encore ; puis elle se mettait à genoux, essayant de prier, et ne murmurant que des paroles sans suite. Elle embrassait frénétiquement son fils, elle essuyait ses larmes avec ses cheveux, et lui disait :

— Sois tranquille, mon Karl, je ne mourrai pas.

— J'ai peur! j'ai froid! ma mère, répondait-il.

— Oh! mon Dieu! ayez pitié de nous! murmurait la pauvre mère ; je ne sais plus ni réchauffer, ni rassurer cet enfant. Je crois que je deviens folle.

Ce n'était pas cependant la misère qui privait la faible créature des nécessités de la vie. L'appartement était bien tenu, d'une propreté élégante et *cossue*, annonçant, sinon la richesse, du moins une aisance fort appréciable. Certaines parties de l'ameublement affectaient même la recherche, entre autres, le lit en beau

brocard des Indes, et une délicieuse toilette de vermeil. L'enfant et la femme portaient des habits d'étoffes moëlleuses et fines; le déshabillé de la mère était garni de dentelles, et la petite redingote de Karl entourée de fourrures précieuses. Le désordre, suite d'une catastrophe inattendue, sans doute, ôtait tout son charme à cet intérieur : un malheur avait passé par là.

Tout à coup, le pas régulier d'une troupe en marche retentit. La pluie et le vent rendaient les pavés plus sonores; la jeune femme écouta avec une anxiété à laquelle elle semblait devoir succomber; sa pâleur, déjà effrayante, augmentait à chaque instant, à mesure que les pas approchaient. Ils passèrent sous les fenêtres, et elle distingua comme une vision : un jeune homme, tête nue, ses cheveux blonds tombant sur ses épaules, leva les bras vers elle. En avant de lui marchait un officier en uniforme, le front baissé, semblant réfléchir et se consulter; des soldats les entouraient, leurs armes brillaient à la lueur d'une lanterne que l'un deux portait. A cet aspect, la pauvre souffrante jeta un cri qui retentit jusque dans les ruines.

— C'est lui, Jésus! c'est lui! il va mourir.

Et, plus prompte que la pensée, elle se précipita vers la porte, mais ses forces la trahirent, et elle tomba évanouie sur le seuil.

Pendant ce temps, les pas s'éloignaient, ils se taisaient peu à peu, jusqu'à ce qu'on ne les entendît plus. Il y eut environ une demi-heure de silence, puis une dé-

charge lointaine retentit faiblement d'échos en échos. A cet instant même la jeune femme se releva, comme si elle eût été galvanisée; une tranchée, plus forte que les autres, amena une crise naturelle, et une fille vint au monde, au milieu des sanglots de sa mère. Épuisée par cet effort, la malheureuse retomba sans connaissance, pendant que le petit être qui entrait dans la vie poussait des cris déchirants. Son frère s'était peu à peu endormi dans les larmes; il se réveilla à ce bruit inaccoutumé. Il courut vers sa mère, l'effroi s'empara de lui, et il cria bientôt plus fort que le nouveau-né. Ce fut un tapage à réveiller les sept dormants. Quelques secondes encore, et l'existence de ces deux créatures s'épuisait, et la jeune femme restait inanimée à côté de son faible enfant. La porte s'ouvrit, un homme enveloppé d'un manteau entra, secouant son chapeau dégouttant de pluie. La lumière était si faible, qu'il ne distingua pas d'abord le groupe *déchirant* qu'il avait devant les yeux.

— Tais-toi, Karl, tais-toi, c'est moi, n'aie pas peur.

Karl, au son de sa voix, accourut vers lui.

— Oh! papa! papa! ma mère est morte, et il y a là un autre enfant qui pleure...

A ces mots, l'officier jeta son manteau derrière lui, se précipita vers la pauvre mère, qu'il apercevait enfin, et, la relevant dans ses bras, il l'embrassa en disant :

— Lisbeth, Lisbeth, ma bonne amie, revenez à vous, je vous en conjure; me voici, c'est moi; ne m'attendiez-vous pas?

La tête retomba avec un bruit lourd sur le parquet de la chambre; il la soutint de nouveau et s'assura de ce qui était arrivé. Bien qu'il fût pâle comme un spectre, il remplit les prescriptions nécessaires et délivra l'accouchée avec toutes les précautious d'un chirurgien de profession; puis il la reporta dans son lit, lui fit boire quelques gouttes d'eau-de-vie d'une bouteille qu'il portait à son cou, suspendue avec un ruban; et lorsque le sang fut arrêté, lorsque la vie eut repris son cours, il s'occupa de la petite fille, qu'il avait simplement posée sur le berceau de son frère.

Et prenant dans ses bras cette frêle créature, dont les cris déchirants annonçaient la souffrance, il l'examina d'abord quelques instants. Une hésitation très-marquée se peignit sur son visage; il alluma deux bougies de la cheminée et la regarda de plus près; puis il réfléchit, il s'arrêta, et regarda encore; son front s'obscurcit, sa pâleur augmenta.

— Ce n'est pas une raison pour commettre un crime, murmura-t-il.

Il fit donc ce que l'humanité et la justice réclamaient de lui, puis il porta la petite fille à côté de sa mère, dont les forces n'étaient pas revenues, et qui semblait prête à expirer. Cet homme paraissait versé dans la science; il tâta le pouls de la malade, lui fit respirer

des sels, employa enfin tous les moyens possibles pour rappeler la vie qui allait s'éteindre.

— Il faut un plus habile que moi, dit-il. Karl, viens ici.

L'enfant s'était calmé depuis l'arrivée de son père; ce qu'il voyait était étrange et inexplicable; il regardait de tous ses yeux et ne pensait pas à autre chose. Quand on l'appela, il secoua la tête comme si on l'eût réveillé.

— Où sont les domestiques, Karl?

— Il n'y en a plus.

— Il n'y en a plus! Et depuis quand?

— Depuis quinze jours que ma pauvre maman est malade.

— Pourquoi sont-ils partis?

— Elle les a renvoyés.

— Tous?

— Oui, tous, même la vieille Greichen, qui ne voulait pas, et qui parlait de vous attendre.

— Sais-tu pour quelle raison elle est ainsi restée seule avec toi?

— Non, elle ne l'a point dit.

Le père se tut un instant, puis il reprit :

— Écoute, mon cher Karl, ta mère est bien malade, tu le vois; je ne puis la quitter, et cependant il est indispensable d'aller chercher un médecin. Auras-tu le courage de courir jusqu'à la maison du voisin Hermann, de le réveiller, et de lui demander de venir ici

avec toi? Il est bon, il ne se fera pas prier pour rendre un pareil service. Iras-tu?

— Oui, papa, répliqua le petit garçon en relevant sa bonne et intelligente figure; oui, j'irai, et je n'aurai pas peur.

L'officier embrassa Karl avec une émotion contenue, et le conduisit jusqu'à la porte, qu'il referma sur lui. L'enfant descendit l'escalier, suivit l'allée, et se trouva bientôt dans la rue, qu'il traversa en courant et en chantant, pour se donner du courage sans doute. Le père écouta un instant, et, quand il l'entendit agiter la sonnette du voisin Herman, il retourna près de sa femme, dont l'état lui inspirait de vives inquiétudes. L'âme de cet homme était en proie à une immense douleur. Absent de sa maison depuis près d'une année, il y rentrait pour y trouver l'adultère et la mort. Il aimait Lisbeth, non pas peut-être d'un amour violent et passionné, mais il l'aimait d'une tendresse sans bornes; il avait mis en elle tout son bonheur, toutes ses espérances. Karl, le fruit d'une union sans tache, jusque-là, lui était plus cher que la vie. Maintenant, cette femme, près de laquelle il revenait le cœur plein de joie, après avoir rempli un devoir terrible, il la revoyait coupable, il la revoyait mourante; il avait là, sous ses yeux, la preuve vivante et irrécusable de son déshonneur.

— Oh! mon Dieu! dit-il, donnez-moi de la force, pour être indulgent; du courage, pour être juste.

Lisbeth fit un mouvement et chercha à se retourner. La petite fille, placée à côté d'elle, cria; ce cri réveilla l'âme de la mère. Elle ouvrit ses paupières, chercha autour d'elle, et la première personne qu'elle aperçut fut son mari. Elle se leva par un mouvement subit, elle étendit les bras et reprit d'une voix brisée :

— Otez-moi ce spectre, ôtez-le moi, si vous ne voulez pas que je meure.

Et elle retomba.

— Je savais bien que ma vue la tuerait, murmura l'officier, dont une larme tomba sur le sein de sa femme. Que le ciel nous protége, ou c'en est fait de nous !

Dix minutes s'écoulèrent encore, dix siècles pour celui qui attendait. Enfin, Karl revint accompagné du voisin Hermann.

— Quoi ! c'est vous, capitaine, dit-il; de retour ainsi, sans rien dire! Qu'y a-t-il, maintenant, et en quoi avez-vous besoin de moi?

— Voisin Herman, je vous ai toujours cru un brave et honnête homme, je suis sûr que vous aurez pitié d'une pauvre famille, que son secret restera dans votre cœur. Vous ne voudriez pas déshonorer un militaire. Regardez, voisin, ma femme se meurt, un enfant est né, allez chercher un médecin sûr et discret, le docteur Fritzmacker, je pense, et amenez-le ici sur-le-champ; il y va de la vie, ne l'oubliez pas.

— J'entends, j'entends, capitaine, vous pouvez vous

fier à moi; bientôt je serai ici avec le docteur. Votre secret sera bien gardé par lui et par moi.

Le capitaine resta seul de nouveau, debout, près de ce lit renfermant ce qu'il avait de plus cher au monde. Le petit Karl se tenait sur son escabelle et n'osait remuer; quelque jeune qu'il fût, il comprenait d'instinct un grave événement, où ses naïvetés enfantines ne tiendraient pas leur place. Son père ne pouvait détourner ses regards de Lisbeth et de la petite fille qui s'était endormie. Un monde de pensées agitait son esprit, une résolution était difficile à prendre dans un pareil moment, et cependant que faire, que décider? comment accepter cette injure?

— Ah! le misérable auteur de tout ceci me paiera ses souffrances et les miennes, dit-il, en serrant les dents de rage; il faudra bien qu'elle me le fasse connaître! Mais ce médecin tarde! Mourrait-elle ainsi, l'infortunée? Si jeune et si parfaite jusqu'à présent!

La pluie et le vent continuaient, cette nuit était affreuse, la tristesse brisait l'ame, rien qu'à entendre les mugissements de la tempête. Cependant le capitaine, dont toutes les facultés se concentraient dans celle d'écouter, distingua bientôt les voix du docteur et du voisin Hermann; la porte du dehors se referma, il prit une des bougies et courut au-devant d'eux. A peine aperçut-il le médecin, qu'il l'entraîna vers le lit de sa femme.

— Voyez, docteur, voyez, et dites-moi s'il y a du danger pour elle.

Le docteur ne prit pas le temps de parler, il examina la malade, et, après quelques minutes :

— Tout n'est pas désespéré, dit-il; pourtant, elle est fort malade. Si nous n'arrêtons pas cette hémorrhagie, elle est perdue. A l'œuvre donc, capitaine Luller, et tâchons de disputer cette belle proie à la mort.

M. Fritzmacker passait justement pour un des premiers praticiens de l'Allemagne; il développa dans cette occasion une intelligence et une activité dignes de sa haute réputation. Après deux heures de soins assidus il déclara la jeune femme sauvée; mais sa faiblesse était telle qu'elle ne pouvait tenir ses paupières ouvertes, et qu'elle ne pensait pour ainsi dire point. Lorsque le docteur la vit en cet état, il emmena le capitaine, et confia Lisbeth aux soins d'une garde qu'il avait envoyé chercher, et dont il était aussi sûr que de lui-même.

— Maintenant, capitaine, pardonnez mon indiscrétion; il faut que je sache tout ce qui regarde ma malade, afin de la soigner efficacement. Hermann m'a parlé de quelque secret que nous ne devions pas révéler; je n'ai pas besoin d'appuyer sur ma discrétion : dans une profession telle que la mienne, c'est la première qualité. Racontez-moi donc toute l'histoire, et avisons ensemble à ce qui sera pour le mieux.

— Je ne sais qu'une chose, mon ami, c'est que je

suis le plus malheureux des hommes. Dieu m'envoie une charge trop lourde à supporter.

— Mais enfin...

— Mais enfin j'ai reçu l'ordre d'être ici ce soir avec ma compagnie, je l'ai écrit sur-le-champ à Lisbeth, dans la joie de mon cœur ; je ne l'avais pas vue depuis un an ; on ne m'avait pas permis de quitter Fribourg. Je suis arrivé chez le général, ainsi que l'ordre m'en avait été donné ; j'ai appris là le motif de ce voyage : c'était une exécution secrète, un condamné à fusiller. Ma compagnie alla le prendre à la prison, le conduisit dans la cour du château, où je l'attendais avec le commandant de la ville. Pauvre jeune homme, à vingt-cinq ans, mourir ! J'en ai le cœur déchiré, et je venais ici pour oublier cette impression terrible; vous savez ce que j'y trouvai. Quant à moi, il me semble que mon esprit s'égare, que je suis sous l'empire d'une hallucination ; je ne me rends pas compte encore de ce que je sens et de ce que je veux.

— Alors, mon cher capitaine, ce qu'il y a de mieux à faire, si vous ne désirez pas tuer votre femme, c'est qu'elle ne vous voie point, c'est qu'elle ne se doute pas de votre présence, car, dans l'état où elle est, elle ne la supporterait certainement pas. Vous aurez pendant sa convalescence le temps de prendre un parti et de réfléchir. Je vous plains, je vous plains de toute mon âme ; votre douleur doit être horrible et votre perplexité inouïe. Pourtant, voulez-vous un conseil d'ami ? Ne

faites point d'éclat, cachez cette pauvre petite jusqu'à ce que, après un voyage, vous puissiez la ramener sans craindre les rapprochements. Si votre bonheur intérieur est détruit, sauvez au moins votre honneur des propos du monde. Vous n'avez à vous que votre épée et vos épaulettes, la fortune vient de votre femme, votre fils doit la partager avec sa sœur, selon les lois de l'équité, sinon en suivant celle que la société vous impose. Réfléchissez à cela.

— Docteur, interrompit Luller, qui l'avait à peine écouté, avez-vous entendu parler de cette intrigue? nomme-t-on quelqu'un? en a-t-il été question? Oh! cet homme! cet homme! je boirais jusqu'à la dernière goutte de son sang.

— Je n'ai rien entendu dire; la réputation de madame Luller est intacte. Elle est restée seule chez elle, avec son fils, en votre absence, fuyant le monde, et ne s'occupant que de son intérieur. Elle a vécu aussi oubliée, mais aussi respectée que possible, c'est là tout ce que je puis vous assurer.

— Alors, comment s'expliquer.

— Attendez; le temps développera ce mystère. Peut-être n'est-elle pas coupable, peut-être a-t-elle été victime de quelque attentat! On ne se repent jamais d'agir prudemment.

— Ah! si je le croyais! quelles tortures n'infligerais-je pas à son bourreau, à mon tour!

— Un peu de patience, mon capitaine, vous appren-

drez la vérité. D'ici là, du repos du calme pour la mère, une nourrice pour l'enfant, et, pour vous, de la résignation, du courage, mon infortuné ami. Je ne quitterai pas cette maison que je n'aie entièrement achevé ma cure. Je retourne près de madame Luller.

Tout arriva comme l'avait prédit le médecin. Lisbeth reprit ses sens, mais elle resta d'une faiblesse telle, qu'elle semblait prête à passer à chaque instant. Elle ouvrit les yeux, reconnut M. Fritzmacker, et le remercia par une ombre de sourire. Puis, elle étendit la main : la parole et le mouvement lui étaient impossibles encore.

— Votre enfant est près de vous, soyez tranquille, vous n'avez rien à craindre, tout ira bien. Songez seulement à vous guérir, ne vous occupez pas d'autre chose.

La physionomie de Lisbeth exprima un désespoir navrant, et une larme tomba sur sa joue, cette larme semblait arrachée de son cœur même, elle étouffait.

Le reste de la nuit, la journée du lendemain se passèrent ainsi. Cependant, telle était la force de la jeunesse et de la santé de madame Luller, qu'en six jours elle fut tout à fait hors d'affaire, et que, dans une position plus heureuse, elle eût vu arriver promptement la guérison. Les soins du docteur furent incalculables, il obtint d'elle, après beaucoup de prières, de mettre son enfant en nourrice; du moins, elle promit de l'y envoyer aussitôt qu'elle serait à peu près rétablie : jusque-là, elle supplia qu'on ne le lui enlevât point. Pen-

dant ce temps, le capitaine resta presque toujours seul enfermé dans sa chambre, il ne vit personne que le docteur : le secret de la position de sa femme ne transpira pas. Il passa ses longues journées et ses plus longues nuits à réfléchir; c'était une grande âme, que la sienne. Après bien des combats, il pardonna, il se promit d'oublier. Oublie-t-on qu'on a perdu le bonheur?

Lorsque, enfin, le calme fut revenu chez la jeune femme, lorsqu'elle put supporter une explication, le docteur, avant de l'abandonner à elle-même, voulut achever son ouvrage et lui apprendre l'arrivée de son mari, à laquelle elle ne semblait pas s'attendre, bien qu'elle eût reçu sans doute la lettre qui la lui annonçait. Elle ne parlait presque pas, à peine répondait-elle aux questions; plongée dans une douleur immense, rien ne pouvait l'en distraire que les baisers frénétiques donnés à sa fille, faible et frêle enfant, pâle et belle comme sa mère, et dont le système nerveux, déjà très-développé, annonçait une de ces organisations d'élite, nées pour souffrir, pour aimer, pour être méconnues, et pour créer des ingrats.

M. Fritzmacker profita d'un instant de tranquillité et interrogea doucement Lisbeth. Il voulait savoir jusqu'où il pouvait s'avancer sans péril.

— Vous voilà tout à fait bien, grâces à Dieu! chère madame Luller, je ne viendrai bientôt plus ici que comme ami, et je voudrais, avant de vous quitter, apprendre de vous quelles sont vos intentions par rap-

port aux évenements de ces derniers jours; je n'ai pas besoin de vous promettre ma discrétion, elle vous est aussi connue que mon attachement pour vous. Je vous prie donc de me répondre avec franchise et sans arrière-pensée. Quel nom voulez-vous donner à cette petite-fille? Nous ne pouvons plus tarder à la présenter, et, avant de l'envoyer en nourrice, il faut qu'elle soit baptisée, que les formalités soient remplies.

— Ah! c'est juste, répliqua la mère, comme réveillée d'un long sommeil, il lui faut un nom. Eh bien!

— Eh bien, donnez-lui le mien.

— Lisbeth, soit. Et... quel nom de famille?...

— Le mien, vous dis-je, non pas Lisbeth Solman. Appelez-la Mina Hans-Solman.

— Ma chère madame... Mon Dieu!... je ne voudrais pas vous blesser, vous ne m'avez fait aucune confidence, mais je devine ce qui se passe. Vous désirez cacher à votre mari la connaissance de cette enfant, vous avez vos raisons, et...

— Mon mari!... interrompit-elle en se frappant le front, je l'avais oublié! il va venir, il me l'a écrit, il est venu, je crois, je l'ai vu, oui, je l'ai vu. Où est-il alors? Il sait donc tout! Répondez-moi, docteur, est-il ici? L'avez-vous vu? Mon mari, mon honnête et bon mari, pense-t-il me retrouver une femme perdue?...

Lisbeth s'était levée, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, ce n'était point de la crainte, c'était une exaltation, une sorte de folie, causée par l'excès du déses-

poir; cette âme était inguérissable, bien que le corps ne souffrît plus. Et comme le médecin hésitait :

— Répondez, répondez, docteur, je puis tout entendre.

— Oui, ma pauvre enfant, votre mari est ici.

— Après?

— Il sait tout.

— Ensuite?

Elle pâlissait d'une manière effrayante.

— Il est bon, il est généreux, comme toujours; il vous pardonnera, il vous aimera, il adoptera *peut-être*, je crois...

— Ma fille! Oh! non, non, docteur, il n'adoptera point ma fille, je ne la lui donnerai pas. La fille de *Hans* ne portera pas le nom d'un autre, elle n'appartiendra pas à un autre, elle est à moi seule, puisqu'elle ne peut pas être à *lui*. Où est mon mari, je veux le voir sur-le-champ. Appelez-le, et laissez-nous ensemble. Il faut que tout cela se termine.

Le médecin, après quelques observations, consentit à aller chercher M. Luller, il ne voulut cependant pas s'éloigner avant de connaître le résultat de cette scène, si pénible et si dangereuse peut-être pour la malade. Il introduisit le capitaine, plus pâle qu'un spectre; il se tint quelques instants debout à l'entrée de la chambre, pendant que sa femme, assise sur son lit, véritable image d'une désolation inconsolable, semblait sur le point de rendre le dernier soupir.

— Venez ici, Gunther, je vous attends et je suis prête

à accepter et à exécuter vos ordres, quels qu'ils soient. J'ai tout mérité, je dois tout subir, et je subirai tout. *Moi*, non pas *elle*...

Et elle enveloppait sa fille dans ses couvertures, pour la soustraire aux regards de son mari, qui marchait vers elle, chancelant comme un homme ivre.

— Pauvre Gunther! ajouta-t-elle en levant les yeux sur lui, que de mal je lui ai fait!

M. Luller était alors tout près d'elle, il resta un instant immobile et indécis, enfin un torrent de larmes se fit jour; il se jeta à genoux, étouffant ses sanglots dans ses mains, et répétant d'une voix brisée :

— Ma pauvre Lisbeth, nous sommes bien malheureux!

Le docteur crut devoir quitter la chambre. Il attendit deux grandes heures dans la pièce à côté, son ministère pouvait devenir utile à cette pauvre souffrante. Il entendit des cris et des plaintes, il entendit la voix du capitaine, toujours douce et affectueuse, celle de Lisbeth, toujours plus bruyante et plus emportée, enfin, il n'entendit plus rien qu'un murmure, puis un effroyable cri, et M. Luller se précipita dehors en l'appelant.

— Allez, allez, docteur, je crois que la malheureuse est insensée! Allez, pour moi je n'y résiste plus...

Le docteur la trouva debout, tenant sa fille dans ses bras, essayant de marcher malgré sa faiblesse; il arriva à temps pour la soutenir, au moment où elle défaillait.

elle le quittait, voici un petit souvenir que je vous prie de conserver. Promettez-moi que vous le garderez toujours, en mémoire des enfants à qui vous avez conservé une mère.

Elle lui mit dans la main une montre, avec sa chaîne et ses cachets, sur lesquels étaient gravés les chiffres de M. Fritzmacker et la date de la naissance de Mina.

Le médecin remercia vivement Lisbeth, puis il lui prit la main et ajouta :

— J'espère que vous serez raisonnable maintenant, ma chère madame Luller, j'espère que vous allez chercher le bon capitaine, si généreux et si parfait. Vous seriez bien ingrate de persister dans votre bouderie. Il me reste un autre conseil à vous donner : songez à l'avenir de votre enfant, profitez de la clémence inespérée de M. Luller, acceptez le nom qu'il vous offre avec une miséricorde si rare et si précieuse. Soyez reconnaissante envers lui, il montre un caractère sans égal dans tout ceci. C'est un ange, c'est un Dieu, et vous ne sauriez jamais trop l'admirer et le bénir.

Lisbeth prit un air glacial dès qu'il fut question de son mari, elle ne répondit pas un mot. Évidemment une cause inconnue glaçait dans ce cœur naturellement tendre, les élans de la gratitude. Elle serra la main du docteur, le reconduisit jusqu'à la porte, qu'elle ferma, et rentrant dans son appartement, elle s'y enferma à double tour avec ses enfants et la nourrice.

Le lendemain matin, M. Luller trouva les fenêtres

ouvertes, les armoires vides, une lettre à son adresse était sur la table la plus apparente; mais Lisbeth, Karl et Mina avaient disparu, sans laisser aucun moyen de savoir où ils se dirigeaient, sans qu'il fût possible de songer à les poursuivre.

II

WINTZENHEIM

Il est au pied des Vosges, à l'entrée du val de Munster, près de Colmar, un charmant village, dont les maisons blanches bordent la route, entourées de leurs frais vergers et de leurs verdoyantes prairies. Les montagnes qui le dominent, chargées de ruines et couvertes de sapins, forment un contraste saisissant avec la riante vallée. Des ruisseaux serpentent sur ces gazons fleuris, de beaux arbres, disposés en bouquet, coupent capricieusement les bois d'aubépine et d'églantiers, tandis que le clocher de l'église, lançant dans les airs sa flèche modeste, rappelle aux habitants du hameau celui par qui tout existe, ce Dieu des consolations et des tempêtes, l'Éternel tout puissant, qui soutient les faibles et qui humilie l'orgueilleux.

Parmi ces maisons, presque toutes séparées l'une de l'autre, il s'en trouve une, la première en entrant à gauche, qui doit particulièrement nous occuper. C'est

un charmant cottage, aux murailles blanches, au toit d'ardoises. Des contrevents peints en couleur de muraille, des gazons chargés de fleurs, une jolie grille en avant de la cour, reluisante de propreté, une couronne de rosiers autour d'un gazon bien taillé et bien vert, indiquaient la demeure d'un campagnard aisé, ou peut-être d'un habitant des villes, fatigué du monde et du bruit, cherchant du repos dans les solitudes.

On était au commencement du printemps, la matinée s'annonçait belle, et parée de tous les charmes de la nature. Les fenêtres du petit logis s'ouvraient l'une après l'autre, hors une seule, qui restait obstinément fermée aux rayons du soleil. La porte d'en bas s'ouvrit aussi, un jeune homme et une jeune fille sortirent en se donnant le bras, mais ils n'avaient pas la gaieté de leur âge et leur contenance morne, l'agitation de leurs traits, annonçaient une vive inquiétude. La jeune fille, appuyée au bras de son frère, le consultait du regard, et le jeune homme tenait les yeux baissés, pour n'y point laisser lire sa pensée.

— Tu ne me réponds pas, mon frère? dit la charmante enfant, après un instant de silence.

— Hélas! que veux-tu que je te réponde? Je suis comme toi dans l'ignorance de la vérité. Le médecin, par pitié, sans doute, ne veut pas se prononcer entièrement, et celui à qui ma mère t'a fait écrire l'autre jour n'est pas arrivé encore.

— Je te dis, moi, Karl, que ma mère va mourir, je

l'ai senti du premier jour de sa maladie et un médecin, quel qu'il soit, est impuissant à la guérir. Depuis longtemps ce coup est frappé, ma mère et moi nous l'avons reçu en même temps. Il la tue enfin, moi je suis plus jeune, je durerai davantage. Ma mère, ma pauvre mère! que ferai-je sans elle sur la terre?

— Et moi, sœur, ne suis-je donc rien pour toi?

— Toi, Karl, tu es mon frère, mon bon frère, je le sais, mais tu aimeras autre chose que moi, tu auras un autre avenir, tu n'attacheras pas ta destinée à celle d'une fille maladive et étrange comme moi. Mais ma mère! Nous ne formions qu'une chair et qu'un être. Elle m'aimait avec la folie, avec la passion d'un amour sans bornes, j'étais sûre de trouver son cœur devant tous mes dangers, devant toutes mes souffrances. Et je l'aimais! oh! je l'aimais, moi, comme je ne saurais rien aimer maintenant, Karl, pas même un fiancé, si le ciel m'en envoyait un.

La jeune fille qui parlait ainsi était belle, mais non pas belle à la façon des beautés ordinaires; tout en elle était singulier, fantastique presque. Ses longs cheveux d'un blond argenté, tombaient en boucles jusques sur son sein et encadraient son visage d'une pâleur matte et transparente. On voyait couler son sang à travers sa peau, ses yeux, ordinairement d'un bleu turquoise, devenaient, sous l'animation, d'un vert d'émeraude étincelant, ils lançaient des flammes, ils éclairaient dans les ténèbres, on n'en pouvait soutenir l'éclat. Grande

et svelte, sa taille se ployait comme un jonc et ses lèvres fortement colorées s'entr'ouvraient pour laisser voir des dents d'un blanc nacré, très-brillantes et très-pointues.

Le jeune homme était beau aussi, mais d'une beauté plus calme, plus positive, plus réelle, quoique moins enivrante. Il ressemblait à sa sœur, autant qu'un marbre ressemble au modèle. Seulement il avait les cheveux bruns et le teint coloré, une distinction moins native, une grâce plus nonchalante. Il devait avoir moins d'esprit et plus de raison.

Tous les deux se trouvaient en ce moment près de la grille et regardaient sur la route, une voiture de poste arrivait de Colmar, et les postillons faisaient une diligence inaccoutumée, on leur payait triples guides à ce train-là. Karl et Mina, tout préoccupés qu'ils fussent, suivirent des yeux cette voiture, qui fut bientôt auprès d'eux, et qui s'arrêta à la porte.

— C'est ici, monsieur, cria un des postillons, dont le chevaux hors d'haleine, ne comptaient pas se reposer sitôt.

Le voyageur ouvrit la portière, sauta à bas avec la légèreté d'un jeune homme, bien qu'il fut d'un âge plus que mûr, et s'avança vers la maison au toit d'ardoises. Sitôt qu'il aperçut le frère et la sœur :

— Ah! s'écria-t-il, voilà Karl, voilà Mina, je ne puis les méconnaître, leur mère ne doit pas être loin.

— Ma mère est dans son lit, fort dangereusement

malade, monsieur, et hors d'état de recevoir personne.

— Je le sais parbleu bien, et je viens pour cela, elle m'a fait écrire. Je lui ai deux fois sauvé la vie, je la lui sauverai une troisième, je suis le docteur Fritzmacker, ouvrez-moi vite.

Cette conversation avait lieu à travers la grille ; les enfants, connaissant les craintes perpétuelles de leur mère, n'avaient point voulu introduire cet étranger avant d'avoir pris les précautions nécessaires de prudence. Au nom du docteur, ils se précipitèrent tous les deux à la fois vers la serrure.

— Entrez, entrez, monsieur, ma pauvre mère vous demande à chaque instant, quelle sera sa joie de vous revoir. En ce moment elle repose, nous avons passé la nuit auprès d'elle, nous venions prendre l'air pendant son sommeil, et parler de nos inquiétudes. Vous voilà ! Dieu soit loué ! maintenant nous n'aurons plus peur.

Le médecin était entré dans la cour, il regardait avec attendrissement la jeune fille qu'il avait vue naître, et dont l'entrée dans la vie fut marquée par des événements si étranges. Il cherchait sur ce visage déjà flétri par les veilles et par la souffrance, la ressemblance du frais visage de Lisbeth, quand elle était heureuse, avant d'être coupable ; il n'y trouvait qu'un vague souvenir, une ombre. C'était un portrait effacé, pâli par le temps. Karl rappelait son père, sa physionomie calme et ouverte ; il avait aussi beaucoup de son caractère, il pos-

sédait la même grandeur d'âme, la même noblesse; comme lui sans doute, il devait être malheureux.

— Attendez ici un instant, monsieur, dit Mina en introduisant M. Fritzmacker dans un salon, mon frère restera près de vous. Je vais savoir si ma mère est éveillée et la préparer à vous recevoir.

Mina trouva sa mère endormie, mais elle ne tarda pas à ouvrir les yeux et à la demander. La jeune fille se présenta, et sa physionomie exprimait une espérance abandonnée depuis longtemps; la malade s'en aperçut :

— Qu'as-tu, ma fille? lui demanda-t-elle; qui te rend si contente?

— Une bonne nouvelle que je vous apporte, ma mère.

— Une bonne nouvelle, à moi! depuis dix-neuf ans ce sera donc la première, qu'elle soit la bienvenue! Quelle est cette bonne nouvelle?

— Un ami nous est arrivé, ma mère.

— Le docteur Fritzmacker, sans doute, reprit-elle vivement, je ne connais pas d'autre ami en ce monde. Ah! qu'il vienne! qu'il vienne!

Plus prompte que l'éclair, Mina descendit l'escalier et appela le docteur; il monta, suivi de Karl, et fut introduit dans la chambre de Lisbeth; au premier coup d'œil il jugea que tout était fini et que la science était désormais aussi impuissante que l'affection. Jamais changement plus horrible, plus complet, ne s'était offert à ses regards. Il avait sous les yeux le spectre

de madame Luller! Dix-huit ans de souffrances et de larmes l'avaient conduite à la caducité : elle avait un siècle, elle allait mourir.

— Vous avez bien de la peine à me reconnaître, n'est-ce pas, docteur? demanda-t-elle avec un sourire déchirant. Merci d'être venu, merci de ne m'avoir pas mal jugée, malgré les apparences. Je vous attendais, je l'avoue; cependant votre présence me cause la même joie qu'une surprise. Vous avez vu mes enfants.

— Je les ai nommés tous les deux à travers la grille, chère amie, ils sont dignes de vous.

— Ils sont dignes d'un roi, dignes d'une sainte, et non d'une pauvre créature telle que moi. Ils m'ont fait supporter la vie jusqu'ici, ils me l'ont rendue douce et tranquille, je ne méritais pas tant de bonheur.

— Voulez-vous, d'abord, que nous causions de votre santé. Avant que d'être votre ami, je suis votre médecin; voyons.

Madame Luller tendit son bras décharné. Il lui tâta le pouls, comme dix-huit ans auparavant, et, comme alors, il reconnut un danger imminent. Mais quelle différence! la première fois elle était jeune, forte, vigoureuse, la lutte était soutenable; à présent il avait pour auxiliaire un corps usé, une âme éteinte par toutes les douleurs de la vie. Il ne laissa point paraître ses appréhensions, et se retournant du côte de Mina :

— N'ayez point de crainte, dit-il, nous sauverons

cette chère femme-là; je ne l'ai pas retrouvée pour la perdre encore.

La jeune fille ne répondit pas; le docteur s'étonna de ce silence, il se retourna encore, elle était à demi couchée sur un fauteuil, elle dormait.

— Pauvre enfant! reprit la mère, elle me veille depuis si longtemps; la fatigue l'accable.

Mina se leva, étendit le bras du côté de la malade, et fit un signe au docteur.

— Écoutez-moi, poursuivit-elle, il faut que je vous parle.

— Ah! continua son frère, la voilà dans sa crise! Docteur, suivez-la, suivez-la, au nom du ciel!

— Quelle crise? quoi? qu'a-t-elle? interrompit-il.

— Vous allez le voir, suivez-la, écoutez-la, encore une fois, c'est un prophète. Si elle vous conseille sur la maladie de ma mère, faites ce qu'elle prescrira. Elle s'y est refusée jusqu'ici, mais peut-être votre présence la rendra plus facile.

— Elle est donc somnambule?

— Non, docteur, cataleptique, et depuis sa naissance, pour ainsi dire. Elle vous appelle, elle veut certainement vous donner quelques avis.

M. Fritzmacher, étonné et ravi, comme un vieux praticien qu'il était, s'empressa d'obéir. Un cas pareil à observer! c'était une merveille, une bonne fortune. Mina se dirigea vers sa chambre, se jeta sur son lit s'y plaça à son aise, et resta quelques minutes sans parler.

— Docteur, dit-elle enfin, vous savez bien que ma pauvre mère va mourir, qu'il n'existe aucun moyen de la sauver, vous nous le cachez et à elle encore plus; vous avez tort, nous y sommes préparés les uns et les autres. Ma mère désire mourir, elle a assez de l'existence, elle est triste de nous quitter, elle sait que, quant à moi, elle me retrouvera bientôt, je ne suis pas créée pour cette terre. Il faudrait rendre ses derniers moment plus doux, il faudrait lui procurer quelques illusions, lui voiler ce suprême passage, et vous le pouvez.

— Je ne sais, mon enfant; madame Luller éprouve de violentes douleurs : elles iront en augmentant...

— Non, si vous voulez me croire; écrivez...

Le docteur hésitait.

— Écrivez, vous dis-je.

Elle lui dicta une ordonnance admirable de clarté et de composition, le vieux praticien en demeura stupéfait. Il n'en pouvait croire ses oreilles. La faculté tout entière ne l'eût pas combinée ainsi.

— Qui vous a appris tout cela? demanda-t-il de plus en plus étonné.

— Personne. Je sens les maux de ma pauvre mère, et mon instinct m'en dicte les remèdes, voilà tout. Vous croyez que nous parviendrons, par ce moyen, à la calmer, n'est-ce pas?

— Je n'en fais aucun doute; mais jamais je ne l'aurais imaginé. Combien de jours reste-t-il à la malade?

— Deux. Elle mourra après-demain, vers onze heures. Pauvre, pauvre mère! quelle vie a été la sienne! qu'elle a souffert!

— Savez-vous pourquoi?

— Non. Un nuage se place entre nous deux toutes les fois que je veux lire dans ce passé terrible. C'est sa volonté, sans doute; quand elle n'y sera plus, je le saurai. Hâtez-vous, docteur, hâtez-vous, il est temps d'agir.

— Et vous, que faut-il vous faire?

— Rien. Je ne suis point malade. On me croit cataleptique : on se trompe. Je ne dors pas en ce moment, je suis fort éveillée, et je n'éprouve aucune souffrance. Seulement, je jouis d'un sixième sens, un sens que nous avons tous, plus ou moins développé; on le nomme chez moi *seconde vue*, chez les autres *pressentiment*. Ce n'est pas plus l'un que l'autre : c'est la nature. Envoyez chez l'apothicaire du village, envoyez-y vite, et songez à ma mère; songez-y!

Le médecin se hâta d'envoyer chercher la potion, et rentra dans la chambre de madame Luller. Elle ne lui sembla pas étonnée de la disparition de sa fille. Elle l'interrogea seulement sur leur conversation. M. Fritzmacher lui en répéta la fin.

— C'est un cas bien étrange, ajouta-t-il, et qui ne se rencontre qu'une fois par siècle, peut-être. C'est la vraie prophétesse, l'inspirée. Elle voit évidemment ce

qui nous est caché; elle plane au-dessus de notre sphère. C'est une ange sans ailes.

— La douce enfant les reprendra bientôt, docteur; Dieu ne fait que la prêter à la terre, et nous ne serons pas longtemps séparées, poursuivit la mère avec un triste sourire.

Karl, debout dans un coin de la chambre, n'avait pas prononcé une parole. La pauvre mère, toujours occupée de ses enfants, même au plus fort de ses tortures, l'appela.

— Qu'as-tu, mon Karl? murmura-t-elle, en l'embrassant. Tu es affligé, mon fils, et tu devrais te réjouir, car je touche au terme de la délivrance. Depuis plusieurs jours je veux causer avec toi; je ne retrouverai plus une si bonne occasion. Cet excellent ami nous servira de témoin, lui qui connait mon passé, mes fautes et mes désolations, il comprendra cet entretien solennel, à l'instant où je vais te léguer une tâche sacrée. Écoute-moi.

Karl se mit à genoux et baisa la main de sa mère.

— Tu ne sais pas par quelle raison je me suis séparée de ton père, et tu n'as pas besoin de le savoir. Le récit de ces événements existe, écrit de ma main; il est en lieu sûr, et sera brûlé après ma mort. Qu'il te suffise seulement d'apprendre, pour vénérer la mémoire de ton père, qu'il fut un homme sage et vertueux. Les torts viennent de moi et non de lui. Il est mort de chagrin de nous avoir perdus, et je me confesse à toi,

mon enfant, en ce terrible passage, afin que tu me pardonnes, comme *il* l'a fait.

— Ma mère, je ne sais qu'une chose, c'est que vous souffrez, que vous souffrez depuis dix-huit années; j'ignore le reste.

— Bien! dit le docteur, en lui tendant la main.

— Tu es généreux et bon comme il l'était, mon Karl, puisses-tu être plus heureux et mieux compris! En mourant, je vous laisse une honnête aisance; à toi, l'avenir t'appartient; mais ta sœur, elle a besoin de soins continuels, d'affection, de raffinements du cœur, tout naturels chez une mère. Je sais combien tu l'aimes, je sais ta bonté; cependant, je ne suis pas tranquille; je ne puis l'être qu'en me montrant barbare envers toi, mon premier né; toi, innocent et pur, sur qui retomberont encore les erreurs de ta mère.

— Ne craignez pas, ma mère; exigez, ordonnez quoi que ce soit, je jure de vous satisfaire.

— Quoi que ce soit, Karl?

— Oui, ma mère.

— Même le sacrifice de ton bonheur, de ton avenir?

— Ceux-là et les autres, ma mère, pour vous obéir, pour vous ôter vos inquiétudes, je vous le répète, rien ne me coûtera. J'attends.

— Eh bien, mon Karl, ta sœur, tu le sais, ne se mariera jamais? Quel homme épouserait cette terrible infirmité, qui fait de l'existence un poison? Ta sœur est donc vouée à l'isolement, à la solitude; ta sœur n'aura

plus le cœur de sa mère pour s'appuyer; et, si tu lui reprends le tien, que deviendra-t-elle? Tu aimeras une autre femme, tu l'épouseras; ma bien adorée Mina aura donc une rivale? Je ne le veux pas. Il faut me promettre que dans aucun cas, sous aucun prétexte, tu ne te marieras avant elle. Si elle trouve un époux qui lui convienne, qui te convienne aussi, car tu devras diriger son choix, tu le lui donneras. Si elle n'en trouve point, tu lui consacreras ta vie, tu seras pour elle une famille tout entière, ce que j'étais moi! Me le promets-tu, Karl? me le promets-tu, devant cet ami, par la mémoire de ton père?

— Un instant, chère madame, interrompit M. Fritzmacker, je dois appeler votre attention sur ce que vous exigez de Karl. Vous allez lui faire donner son bonheur et son avenir, car il ressemble au capitaine, il mourrait plutôt que de manquer à sa parole. Vous allez, pour votre fille, ôter à votre fils le droit qu'ont tous le hommes, celui de se choisir une compagne. Et s'il aime une jeune fille, s'il en est aimé, il faudra donc renoncer à tout pour Mina? Il faudra briser deux cœurs à la fois? Songez-y, c'est une injustice, une cruauté. Ne vaudrait-il pas mieux, pour Mina elle-même, lui créer une famille dans la famille de son frère? Elle trouverait ainsi des affections toutes faites, puisque vous croyez qu'elle doit renoncer à en chercher ailleurs.

— Demandez à Karl si jamais une belle-sœur accepterait les bizarreries et le caractère de Mina, docteur?

Le jeune homme baissa la tête et répondit :

— Non.

— Vous le voyez, Karl est obligé d'en convenir. Tout ce que vous me dites, mon ami, je le sais et j'en conviens; mais cela n'en est pas moins vrai, mais je ne suis pas moins la mère de l'un que celle de l'autre, et si je meurs avant l'âge, c'est que cette douleur me tue, jointe à toutes celles qui m'ont déjà brisée. J'ai bien réfléchi, allez ! je les connais tous les deux. L'exquise raison de Karl le soutiendra toute sa vie, au lieu qu'elle, la pauvre enfant...

Madame Luller fondit en larmes; ses pleurs, sur ce visage décoloré, avaient quelque chose de déchirant. Karl s'approcha d'elle, baisa respectueusement sa main, puis il essuya ses joues, et lui souriant d'un sourire d'ange :

— Ne vous affligez pas, ma mère, soyez-en repos; je jure sur votre lit de souffrance, par la mémoire de mon père et sur mon salut éternel, de tout sacrifier à ma sœur, de ne point la quitter, de ne me marier jamais, si elle ne se marie pas elle-même, enfin de lui consacrer entièrement ma vie, quoi qu'il puisse m'en coûter, quelque chagrins que j'en éprouve. Êtes-vous contente? Voulez-vous autre chose encore? Je suis prêt à tout!

— Mon fils, mon cher fils! que Dieu te bénisse, comme moi, et te rende heureux ! Je te dois plus que l'existence; grâce à toi, je mourrai tranquille... Sois béni!... sois béni!...

La servante apportait la potion indiquée. Le docteur la présenta à la malade, qui tenait toujours la main de son fils et qui l'accablait des plus tendres caresses.

— Ah! docteur, vous avez raison, ajouta-t-elle, c'est tout le portrait de son père. Il est comme lui, noble et généreux jusqu'au délire. Pourvu qu'il n'en soit pas récompensé comme lui !...

— Non, ma mère, non. Soyez sans inquiétude. La vie que j'accepte me convient, elle suffit à mes vœux, je n'en ai jamais désiré d'autre. Si nous avions le malheur de vous perdre, ce que Dieu éloigne! je resterais ici près de Mina, dans nos montagnes, avec mes livres et mon fusil, je n'ai pas besoin de distractions. Pour le cœur, j'ai ma sœur bien-aimée, votre éternel souvenir, la conscience que j'ai rempli mon devoir, il ne me faut rien de plus.

— Madame, vous avez là un trésor d'enfant. Je donnerais ma réputation et ma fortune pour en posséder un semblable, remerciez Dieu, s'il vous a éprouvée, il vous a aussi rendue heureuse entre toutes les mères.

Cette scène fatiguait horriblement la mourante; cependant, sous l'influence de la potion qu'elle avait bue, elle se sentit infiniment mieux qu'elle n'avait été depuis longtemps. Ses yeux se fermèrent, un sommeil réparateur s'empara de ses sens. M. Fritzmacker et Karl restèrent assis près d'elle en silence. Ils avaient la même pensée : le jeune homme sentait toute la por-

tée du serment qu'il venait de prononcer, et il portait le deuil de son cœur, qu'il tuait par dévoûment filial. Le médecin admirait cette noble nature, il se rappelait le pauvre capitaine Luller, mort dans ses bras, appelant son fils, et ne voulant point user de ses droits de père, pour ne pas affliger la femme qui l'avait trahi, et à laquelle il ne restait plus que ses enfants.

— Ah! pensait-il, je suis vieux, j'ai bien vécu, j'ai bien vu mourir, et c'est éternellement la même chose. Les âmes d'élite sont sacrifiées aux autres. Le martyre est leur couronne sur cette terre; c'est que Dieu les veut sans doute, il ne les entoure que d'ingrats, afin de les rappeler entièrement à lui.

La journée et la nuit se passèrent, ainsi que l'avait annoncé Mina, dans le plus grand calme. La malade reposa doucement, son réveil fut plus doux encore, elle se sentait délivrée de toutes craintes; elle avait presque l'espérance de vivre, au moins le moment de sa fin lui paraissait-il beaucoup plus éloigné. Elle attribua ce bien-être à l'arrivée du docteur, et surtout à sa conversation avec son fils. Mina revint près d'elle, un étranger ne se fût point aperçu de son état singulier. Elle vaquait à toutes les fonctions de la vie, elle parlait comme à l'ordinaire, seulement d'une voix plus brève et plus saccadée. Elle entourait sa mère de soins, elle comblait son frère de tendresse, et le docteur d'attentions. Elle connaissait indubitablement ce qui s'était passé entre eux, bien qu'elle n'y eût point été pré-

sente. Elle y fit plusieurs allusions, et une fois entr'autres, elle dit à M. Fritzmacker d'un accent mélancolique :

— Votre sollitude pour mon frère n'a pas à s'alarmer de sa promesse, cher docteur, il n'aura pas longtemps à la tenir, je le laisserai libre de bonne heure, je ne suis point de ce monde, moi, et je m'en applaudis, car il est de bien mince valeur, n'est-ce pas ?

Le docteur, comme tous les hommes de science, était médecin avant d'être homme. Certes il se sentit touché, pénétré du malheur probable d'une ancienne amie, mais il fut surtout impressionné par le phénomène qu'il avait devant les yeux. Il étudiait Mina avec une continuité imperturbable, il la suivait partout, l'interrogeant sans cesse, ne pouvant s'expliquer cette double existence qu'il était cependant impossible de nier. La jeune fille répondait d'une manière surprenante à des questions au-dessus de sa portée et que dans son état normal, elle n'eut pas résolues. Elle donna même de nouvelles lumières au professeur, elle lui découvrit des secrets bienfaisants, cachés dans les trésors de la nature, et parfaitement inconnus de tous.

— Je pourrais faire beaucoup de mal si j'étais née méchante, ajouta-t-elle, car je vois des choses merveilleuses qui me rendraient puissante, je ne le veux pas. En ce moment vous parlez à mon âme, mon corps est presque insensible, il obéit au seul intérêt animal, et mon âme, au contraire, est détachée de la matière. C'est

très-étrange, n'est-ce pas? Je suis heureuse dans ces accès, je ne souffre de rien, ce monde me paraît si petit, je le domine de si haut!

— Connaissez-vous l'avenir?

— Non. Seulement mon jugement est plus lucide pour prévoir les conséquences des événements accomplis. Je sais le présent dans toute la terre; partout où il me plaira de me transporter, je lis dans toutes les pensées, je perce toutes les murailles, je vois les mystères des plantes et ceux bien plus immenses de la mer. Mais Dieu seul se réserve la connaissance de ce qui doit arriver. Je ne crois pas qu'il soit possible de partager avec lui ce pouvoir, il le refuse peut-être même au démon.

Si on m'accuse de tracer ici des choses impossibles, des faits mensongers, je répondrai que cette singulière faculté, très-rare, il est vrai, n'en est pas moins admise par les plus savants docteurs, et que plusieurs exemples s'en sont reproduits dans ces derniers siècles. J'ai connu moi-même, et dans le pays où se passe ce drame, une personne à laquelle *j'ai entendu* raconter tous les détails de l'accouchement de sa sœur, qui était aux Indes, et dont elle ignorait parfaitement la grossesse. Ils étaient justes de point en point aux jours et aux heures indiqués. Elle aussi a annoncé une quantité d'événements dont la vérité s'est trouvée incontestable. Entre autres, l'incendie d'un bâtiment, en pleine mer, dont on lui demandait des nouvelles. Cette personne a

été examinée par des praticiens fameux de ce temps-ci, elle existe encore, sans quoi je ne me ferais aucun scrupule de la nommer. Et ce n'est pas le seul exemple, même au temps où nous vivons.

Le matin du jour fixé par la jeune fille pour le dénoûment des souffrances de sa mère, le docteur entra de bonne heure dans sa chambre. Il trouva madame Luller entre ses deux enfants, causant avec eux, presque gaiement; Karl se laissait aller à l'espérance, Mina était sérieuse, elle emmena M. Fritzmacker dans un coin de l'appartement.

— Le terme approche, monsieur, elle ne s'en doute guère, je ne voudrais pas lui ôter ses illusions, et cependant il est nécessaire d'appeler les secours de l'Église. Ma mère ne peut mourir comme une païenne, Votre longue expérience doit vous fournir un moyen de la prévenir, sans une secousse trop cruelle. Aidez-moi, je vous en prie, cela presse.

Le docteur, avant de répondre, revint auprès de la malade et s'assura de son état. Il tâta son pouls, toucha la peau, l'examina avec une attention scrupuleuse, et il retourna près de la jeune fille.

— Vous vous trompez, mon enfant, votre mère est infiniment mieux, elle ne peut pas partir si vite. Je vois des symptômes favorables, et pas un d'alarmant. Vous avez le temps de penser à l'Église, ne vous tourmentez point de cela, il n'est pas nécessaire.

— C'est urgent, vous dis-je. Ah! combien la science

humaine est imparfaite! J'y vais donc essayer moi-même, Dieu m'inspirera!

— Ma bonne mère, continua-t-elle après l'avoir embrassée, vous voilà beaucoup mieux, n'est-ce pas? Ne voulez-vous point en remercier le ciel, et ne croyez-vous pas que si nous appelions M. le curé pour le remercier avec nous, nous ferions une bonne et sainte action.

— Sans doute, ma fille, d'autant plus que M. le curé est notre ami, et qu'il sera charmé de l'apprendre. Va, mon cher Karl, le chercher toi-même, je serai heureuse de le voir, heureuse de le voir même comme prêtre, car depuis longtemps je désire m'approcher des sacrements, il ne me refusera pas cette consolation, en réjouissance.

— Dieu est bon! murmura la jeune fille en faisant le signe de la croix.

La malade se remit à causer avec sa fille, avec le médecin, qui ne pouvait croire à une fin prochaine. Il l'examinait à chaque instant et ne revenait pas de sa surprise. Mina, l'air morne, le visage blême, ne répondait qu'à peine à sa pauvre mère, dont la tranquillité lui faisait peur. Elle écoutait impatiemment les bruits du dehors, elle ferma la fenêtre parce qu'un oiseau chantait sur l'arbre voisin. La grande douleur qui l'attendait la faisait frissonner, son cœur se fendit à cette idée, elle se jeta à genoux en pleurant et en s'écriant :

— Ma mère! ma mère!

Le docteur s'avança pour la relever.

— Laissez, laissez, mon ami, c'est la fin de l'accès, dit la mère, Mina va redevenir elle-même. Il en est ainsi toutes les fois.

En effet, après quelques minutes, la jeune fille se trouva debout, se frotta les yeux, regarda autour d'elle, et à l'aspect de madame Luller, paraissant si forte et si gaie :

— Ah! ma bonne mère, dit-elle vivement, que s'est-il donc passé?

— Notre bon ami le docteur m'a guérie, mon enfant, et me voilà vigoureuse et fière. Nous ne nous quitterons pas.

Elle interrogea le médecin d'un regard inquiet :

— Est-ce vrai, monsieur?

— C'est mon opinion, mademoiselle, et si je me trompe, c'est que la science est en défaut.

— Oh! merci, merci, bon docteur; ma chère mère, vous ne souffrez plus!

— Très-peu, du moins, je me sens infiniment mieux.

— Où est Karl?

— Il est allé chercher M. le curé.

— M. le curé! pourquoi faire?

— Pour remercier le ciel de ma guérison, ma chère petite, c'est toi qui l'as voulu.

— Ah! je l'ai voulu. Tant mieux!

M. Fritzmacker observait plus que jamais. Il retrouvait maintenant la jeune fille simple, douce, assez peu

instruite, telle qu'il l'avait vue d'abord. L'être fantastique de tout à l'heure avait disparu. Il brûlait du désir de l'interroger, madame Luller lui en offrit l'occasion toute naturelle.

— Vous voyez cette santé, cette faculté singulière; elle est éveillée maintenant, et elle a oublié complétement ce qui s'est passé pendant son sommeil.

— Je crois plutôt qu'elle est endormie à présent, et qu'elle veillait tout à l'heure. Seigneur! Seigneur! que ta création est admirable! que tes vues sont profondes! Cette jeune fille est un miracle perpétuel. Il faut toujours louer l'auteur de toutes choses.

— Et voici M. le curé, avec lequel nous le prierons mieux encore, monsieur; c'est un saint et excellent homme, il appellera ses bénédictions sur nous.

Le curé entra; chéri et vénéré dans tout le pays, son calme et doux visage annonçait bien un vrai ministre de l'Évangile. L'Alsace est, du reste, la province de France où la tolérance religieuse est le plus remarquable. Dans ce village de Wintzenheim, à l'époque où se passe notre histoire, le curé catholique, le ministre protestant, le rabbin juif, vivaient dans la meilleure intelligence : j'espère qu'il en est encore de même aujourd'hui.

En apercevant le curé, madame Luller se montra toute joyeuse; elle le salua par un sourire, auquel l'homme pieux répondit du fond du cœur.

— Mes enfants ont voulu remercier Dieu avec vous,



monsieur le curé, et moi j'étais bien aise de recevoir les sacrements : il me semble que cela achèvera ma guérison. Laissez-nous seuls, mon ami, et vous aussi, mes bien-aimés; je vous rappellerai bientôt : la liste de mes péchés n'est pas longue, sur ce lit de douleurs. Allez !

On les rappela vite, en effet; le curé sortit pour aller chercher le viatique; il revint promptement, escorté de tous ceux qu'il avait rencontrés en sa route. La malade se souleva sur ses oreillers. Depuis quelques instants, elle paraissait s'affaiblir; une douce quiétude brillait dans ses regards. Karl et Mina, agenouillés de chaque côté du lit, la soutenaient; le pasteur approcha avec l'hostie.

— Mon père, dit la malade, je ne sais ce que le ciel me réserve, si je dois vivre ou mourir; je me soumets à la volonté de mon Créateur; mais s'il me rappelle a lui, voici mes deux orphelins que je laisse, je vous les recommande, je les recommande à ceux de mes voisins qui m'entendent, que le pays les adopte, bien qu'il ne soit pas le leur; qu'ils retrouvent ici la foyer de la patrie, ma reconnaissance priera pour vous dans le sein de Dieu, où j'espère aller, selon les promesses de sa miséricorde.

Tous les assistants fondaient en larmes. Il y eut parmi eux comme un long murmure en réponse à la pauvre femme, mère jusqu'à son dernier soupir.

— Soyez tranquille, madame Luller, si le bon Dieu

et la bonne Sainte-Vierge vous prennent, vos enfants seront ceux du village. Vous avez toujours été charitable, nous ne l'oublierons pas, dit une vieille femme agenouillée au pied du lit.

— Apportez-moi donc le pain des anges, mon père, et suppliez mon Créateur de me rendre digne de le recevoir.

La cérémonie sacrée commença; le curé récita les premiers versets avec le recueillement partant de son âme pure, la malade répondit d'une voix d'abord assez assurée, ensuite plus tremblante. Elle joignit ses mains, souleva sa tête pour la communion; le curé plaça l'hostie sur ses lèvres, elle le remercia du regard, puis elle étendit les mains, murmura quelques paroles inintelligibles, parmi lesquelles on distingua seulement les noms de Jésus et de Marie; puis sa tête retomba en arrière, ses yeux se fermèrent, elle expira.

On ne s'en aperçut pas d'abord, on crut qu'elle priait; le curé lui donna la bénédiction, les assistants se retirèrent en silence et lentement. Le docteur venait de regarder sa montre, il était onze heures.

Il prit le bras de madame Luller, qui reposait sur celui de sa fille, le toucha, et tressaillit.

— Monsieur le curé, dit-il vivement, ne vous retirez pas encore, votre ministère est indispensable ici.

III

LES ORPHELINS

Madame Luller était morte l'hostie sur les lèvres, au moment désigné par sa fille, et ce coup imprévu frappa tout le monde de stupeur. Le mieux sensible qu'elle éprouvait depuis deux jours, avait rappelé l'espérance. Karl faillit en perdre la raison, Mina resta plongée dans un désespoir effroyable, il fallut leur arracher le cadavre, la scène fut déchirante. M. Fritzmacker, plus que jamais convaincu, resta près de Mina une semaine encore, afin de mieux observer les phénomènes. Il partit lorsque la jeune fille eût repris son état normal, en promettant de revenir bientôt visiter les enfants de son ancienne amie.

Cette maison parut déserte aux tristes orphelins. Les détails odieux du cérémonial et des formes légales les avaient blessés jusqu'au fond de l'âme. Karl fut nommé d'office tuteur de Mina, l'inventaire fut fait par ordre de l'autorité, et le chargé d'affaires de Baden veilla aux intérêts de ses nationaux.

— Je n'aurai point de discussion avec ma sœur, disait naïvement Karl, dans l'espoir d'empêcher l'intervention de la justice. Tout est commun entre nous,

nous ne devons jamais nous quitter ; à quoi bon tout cela?

Ses prières et ses récriminations ne purent rien empêcher, ce ne fut qu'après trois mois qu'ils se trouvèrent enfin libres et débarrassés des formalités odieuses. La santé de Mina était infiniment meilleure, parce que ses fatigues étaient moindres. Elle pleurait sa mère avec l'effusion de la tendresse la plus vive, chaque jour augmentait sa douleur, elle ne s'accoutumait pas à cette séparation, cependant son âme en souffrait seule, et elle se trouvait incomparablement plus forte de corps

Bien qu'ils vissent fort peu de monde, cependant ils avaient encore un petit cercle restreint, suffisant à leurs goûts. Très près de chez eux demeurait une personne qui jouera un rôle important dans cette histoire, et dont il est nécessaire de tracer le portrait.

Léopoldine de Froidmantel était une fille de vingt-cinq à trente ans, d'une des premières maisons de Normandie. Elle quitta son pays, pour venir habiter l'Alsace, afin d'oublier totalement, disait-elle, tout ce qu'elle avait connu jusques-là. Sa fortune indépendante et assez considérable suffisait grandement à ses besoins. Elle entendit parler d'une maison située à Wintzenheim, la vit, l'acheta et s'y fixa, entièrement seule avec deux domestiques normands, un homme et une femme.

Grande et mince, d'une taille élégante, elle était

belle, d'une beauté froide et sérieuse, mais éminemment distinguée. Des chagrins de cœur l'avaient détachée de tout, elle affichait un scepticisme bien rare chez une femme, chez une jeune surtout. Ordinairement après la perte des illusions il en reste encore la trace, l'ombre, et cette trace suffit pour nous illusionner encore. Elle n'en gardait rien. Son désenchantement était complet; sans croyance et sans espoir pour ce monde, elle ne s'était cependant pas encore accrochée à l'autre. La religion lui semblait trop tendre, trop près du sentiment, elle l'eût acceptée sèche et dure, peut-être, elle la repoussait douce et indulgente.

Elle avait l'air infiniment plus jeune que son âge et chacun s'étonnait de son isolement, chacun formait ses conjectures. Elle passait pour une veuve, pour une femme mariée, séparée de son mari, pour une fille séduite. Elle donnait immensément aux pauvres qui, suivant l'usage, ne lui en savaient pas de gré. A peine arrivée, elle entendit parler de la famille Luller et désira la connaître. Elle vint voir Lisbeth à laquelle elle ne fit voir d'abord que le charme de son esprit : elle en avait beaucoup, et des talents remarquables. Ce fut donc pour le voisinage une acquisition précieuse, et, après la mort de leur mère, les orphelins s'estimèrent plus heureux encore de l'avoir rencontrée.

Karl et Mina avaient l'un pour l'autre une affection presque passionnée. Tout était bizarre dans leur position et dans leurs sentiments. Une sorte de fatalité s'at-

achait aux moindres événements de leur vie. Cette singularité ajouta à l'attrait qu'ils inspiraient à mademoiselle de Froidmantel. Elle les eût aimés, si elle avait osé aimer quelque chose. Karl la trouvait belle, il la recherchait beaucoup, sans s'en avouer le motif. Elle fit pour lui des frais de coquetterie; il n'etait pas difficile à prendre, son âme ouverte ne demandait que l'amour, son sentiment exalté pour sa sœur était une préparation. Léopoldine le sut part cœur au bout de huit jours. Elle le regardait comme un enfant sans portée, sans conséquence, elle méprisait souverainement ses croyances et ses illusions.

— J'ai été comme vous, avant de connaître le monde, lui disait-elle, j'ai *cru*, j'ai *espéré*, j'ai eu la foi dans les autres. Folie, mou cher monsieur Karl! folie que tout cela! Il ne faut croire qu'en soi, et encore est-il permis d'en douter en beaucoup de circonstances, il faut *jauger* les autres, savoir ce qu'ils valent, à quoi ils peuvent servir; s'ils ne sont bons à rien, on les repousse; s'ils sont utiles, on les supporte. Mais les aimer! mais compter sur eux! Allons-donc, quelque fou! En ce monde, chacun pour soi, et Dieu pour tous, c'est la devise du sage.

— Oh! mon Dieu, mademoiselle, vous me faites mal, vous me blessez l'âme, comme vous me blesseriez le corps, si vous m'enleviez un lambeau de chair Taisez-vous.

— Que je me taise! et pourquoi? Parce que je veux

éclairer votre jeunesse, parce que je veux vous montrer le sentier à suivre et celui que vous devez éviter. Non, je parlerai au contraire. Vous m'intéressez, vous êtes bon, vous êtes une dupe facile à saisir; je ne veux pas donner cette proie aux méchants. Entourez-vous d'un triple acier, n'aimez pas, ne vous risquez pour personne, à quoi bon!... Voyez autour de vous, qui aimez-vous, pauvre enfant? Moi, à ce que vous dites, je le crois. Pourquoi m'aimez-vous? Qu'ai-je fait pour cela? Est-ce que je le mérite? Je ne vaux rien, je ne vous aime pas, je n'aime rien, je ne puis rien aimer, parce que rien ne vaut la peine de faire battre mon cœur. Vous, vous-même, vous êtes un niais. Je ne puis admettre un niais; si *quelque chose* m'atteignait jamais, ce serait quelque Satan, quelque perverti, quelque bandit peut-être. Je ne voudrais pas jurer qu'il ne fît de moi sa servante. On subjugue les autres par ses mauvaises qualités. On nous prend tous par la crainte, par la force. Les enfants sont dominés par le fouet, nous, par nos instincts vils et bas. Nous aimons qui nous frappe, nous écrasons qui nous caresse!

— Comment, comment, vous, Léopoldine, vous vous donneriez corps et âme à un misérable, à un homme sans foi, sans honneur!

— Oui, si je me donnais à quelqu'un, ce que je ne suppose pas possible. Encore, ce misérable devrait-il sortir de la ligne habituelle. Si c'était un coquin ordinaire, je n'en voudrais point. Les dominateurs com-

muns sont pour les âmes communes; pour moi, il m'en faudrait un d'une fière trempe.

— Je ne puis croire que vous pensiez tout cela, mademoiselle, vous seriez un monstre!

— Moi! je pense tout cela et bien autre chose encore... Vous êtes un pauvre enfant, Karl, vous croyez m'aimer. Vous vous trompez, je vous le jure. Je vous étonne et je vous repousse. Je suis trop franche, je ne prends point de masque. Votre amour vrai, votre amour suprême, sera pour quelque syrène, couverte d'hypocrisie, qui vous trompera, qui vous enveloppera dans sa tromperie, comme une pilule dans du sucre, pour vous la faire avaler. Cette femme-là sera votre destinée, entendez-vous?

— Non, mademoiselle, non, personne ne fera ma destinée, elle est fixée, elle appartient à ma sœur.

— Votre sœur! une visionnaire! une folle! une créature sublime dans sa folie, sans valeur dans sa raison. Elle est égoïste et bornée, vous dis-je, elle vous prendra votre bonheur sans scrupule et ne vous donnera rien à mettre à la place. Encore une mystification que ce dévouement-là!...

Le malheureux jeune homme se sauvait après ces conversations décevantes, qui tintaient à son cœur comme un glas de mort. Il revenait à la petite maison, il y trouvait Mina, seule, triste, pleurant sa mère, l'accusant de l'abandonner pour une étrangère. Puis, lui jetant les bras au cou, sanglotant sur son sein, l'appe-

lant des noms les plus tendres, lui disant qu'il était son bonheur, toutes ses affections. Il donnait de toute sa jeunesse dans ces épanchements, où il trouvait un refuge contre les désenchantements de Léopoldine. Cette femme, comme un mauvais génie, l'attirait malgré lui, elle avait un aimant trompeur. Il jurait de ne pas la revoir, et le lendemain il reprenait le chemin de sa maison. Une autre connaissance, qu'il fit à cette époque, vint mettre un peu de repos dans cette lutte et lui amener des auxiliaires.

J'ai dit, et on le sait de reste, qu'il y avait nombre de juifs en Alsace. Chaque village compte au moins la moitié de sa population sous les lois de Moïse. A Wintzenheim, il s'en trouve beaucoup. Un riche propriétaire possédait une belle habitation au bout du village, du côté des montagnes. Il mourut, la maison fut vendue à des étrangers. Ils vinrent s'y établir, nul ne les connaissait; mais la fête des tabernacles arrivant, on fut tout étonné de voir le logis paré, tapissé, couvert des plus beaux feuillages, et tous les juifs du pays reçurent l'avis que madame Rimblau, veuve d'un des premiers rabbins de Strasbourg, les recevrait avec plaisir dans sa famille, en ces solennels moments de réunion.

Ce fut une rumeur générale; de nouveaux juifs, et des juifs à voiture, encore! des juifs comme on n'en avait pas aperçu de mémoire d'homme dans le pays! Madame Rimblau, bien qu'encore charmante, avait un fils et une fille. Son fils, âgé de vingt ans, était un beau

jeune homme; sa fille en avait dix-huit, elle rivalisait de charmes avec sa mère. Leur parure, toujours brillante, éclipsait les plus merveilleuses; elles se montraient beaucoup; elles attiraient par tous les moyens possibles leurs coreligionnaires et même les chrétiens qui consentaient à s'y laisser prendre.

Mademoiselle de Froidmantel ne pouvait manquer une aussi belle occasion. Les préjugés lui importaient peu, elle les secouait comme des chaînes incommodes.

— J'ai payé mon écot à la vie, disait-elle en riant, je puis à présent conserver mes coudées franches et marcher libre.

Elle alla chez les juifs. Ce fut un autre sujet d'observations pour elle, et d'observations curieuses. Elle les fit retourner de tous les côtés, elle les fit poser, elle les *jaugea*, selon son expression, et elle trouva des gens très-capables de lui tenir tête, sur un autre terrain toutefois, des originaux, qu'elle ne pourrait ni dominer, ni conduire par le raisonnement et les sophismes.

— C'est bien, pensa-t-elle, nous essaierons d'une autre manière, et ils ne sont pas cuirassés partout.

Nephtali, le jeune homme, était un esprit distingué, un chercheur. Il aimait la science pour la science, il aimait l'or pour le répandre, mais surtout il aspirait au bonheur d'attacher son nom à quelque découverte, de faire parler de lui dans le monde. Depuis sa naissance, pour ainsi dire, il étudiait. Il avait feuilleté, compulsé,

avec une patience inimaginable, tous les livres hébreux; il y trouva des interprétations nouvelles au texte et à la loi. On commençait à l'apprécier à Strasbourg; mais différent de tous les autres débutants, il ne voulut pas cueillir la gloire en herbe et s'éclipsa. Il pria sa mère de l'emmener dans quelque retraite, où il pût travailler encore et s'armer d'arguments, de preuves irrécusables. Le rêve de toute sa vie était de réhabiliter le peuple juif, de le réhabiliter, non par le luxe, par la richesse, par l'esprit mercantile qui ne le distingue déjà que trop, mais par les nobles souvenirs de ses ancêtres, par la pratique de sa religion. Il voulait les israélites de Josué, de Gédéon, et des Machabées. Il aspirait à prouver au monde que cette nation antique, la première entre toutes, avait le droit de reprendre sa place parmi ses sœurs. Loin de cacher son origine, il la proclamait hautement.

— Je suis de la tribu de Juda, disait-il, de la tribu du lion. Votre messie a voulu naître parmi nous, celui que vous appelez le fils de Dieu a été notre frère, et vous nous méprisez! Soyez donc conséquents avec vous-mêmes, messieurs, et ne foulez pas aux pieds le sang de Jésus.

Rien n'est plus tenace qu'une idée fixe et unique, rien n'est plus propre à accomplir de grandes choses, la volonté est le premier mobile de ce monde. Nephtali *voulait*, il voulait avec la puissance d'une intelligence remarquable et sérieuse. Il ne réussit point, mais il

lutta, il lutta assez fortement pour occuper longtemps les érudits. Nephtali Rimblau, placé à Paris, au centre des lumières, eût laissé un nom européen et immortel.

Noémi, sa sœur, douce et charmante fille, prit les idées de son frère et les nourrit suivant son caractère propre. Elle se sentit fière de son nom, de son peuple, elle fit sa lecture habituelle de la Bible, de cette histoire sublime, les fastes du peuple de Dieu. Elle passa ses jours à prier pour que ce peuple élu fût délivré de sa captivité humiliante, pour que le pardon descendit sur lui avec la miséricorde divine. Elle s'offrit en holocauste, elle conjura le Seigneur tout-puissant de jeter un regard de pitié sur cette nation déchue. Le sang innocent du Christ devait être expié, après tant de siècles de souffrances, la voix de la grande victime se taisait enfin, et celle de la clémence devait se faire entendre au Créateur du monde, à celui qui avait fait les hommes pour les sauver, après avoir puni le péché de leur désobéissance.

Madame Rimblau était une de ces figures que l'on ne peut oublier. Son genre de beauté s'alliait à merveille avec son esprit et son caractère. On eût dit la Déborah antique, dont elle portait le nom. Mère tendre et passionnée, elle n'avait eu dans toute sa vie, disait-on, que ce sentiment. Ses enfants, nés d'un mariage sans amour, fruit d'une pâle union qu'elle respecta néanmoins avec une vertu irréprochable, assurait la

chronique, ses enfants étaient l'unique pensée de son cœur. Elle leur inspira de bonne heure les idées qui germaient en elle. Fille et femme de deux rabbins de premier mérite, elle avait appris l'histoire des hébreux de la Palestine, elle avait senti son cœur battre aux récits de cette gloire éteinte, qui ne laissait pas même un reflet après elle. Lorsque Dieu lui envoya un fils, elle jura que ce fils serait un vrai descendant de Juda, qu'il porterait dignement et hautement le nom de ses ancêtres. Quand il lui naquit une fille, elle la consacra à Dieu, comme les saintes femmes d'Israël, elle lui ceignit le bandeau de lin et le voile de laine. Quant à elle, demeurée veuve de bonne heure, elle continua l'œuvre de science qu'elle voulait voir exécuter à ses enfants, elle se plongea dans des essais de chimie et de physique, qui, avec la tournure de son imagination, la conduisirent bientôt à l'alchimie. Elle étudia avec une patience tout orientale les souvenirs des Pythonisses d'autrefois, elle consulta les grimoires les plus ardus et les plus difficiles à déchiffrer. Pour y parvenir elle se donna aux langues anciennes, à l'aide de la sienne, qu'elle possédait parfaitement, elle les comprit bientôt presque toutes suffisamment pour en faire usage. La proposition que lui fit Raphaël de se retirer à la campagne, lui convint entièrement. Elle pourrait s'y livrer tout à ses études chéries, et vivre entièrement pour ses enfants et pour elle.

Mademoiselle de Froidmantel sut leur histoire après

la première visite, ils ne la cachaient point, au contraire. C'étaient des gens droits et simples, sans arrière pensée, sans cérémonie, ne se posant ni en gens du monde, ni en grands seigneurs. Leur fortune était claire et considérable. Ils distribuaient des aumônes bien entendues, et cela sans distinction de culte. Les chrétiens et les juifs malheureux étaient également reçus chez eux, ils les accueillaient en frères.

Mina plut beaucoup à madame Rimblau. Ce qu'elle avait entendu dire de la jeune fille intéressa vivement Déborah. Cette science qu'elle cherchait si assidûment, mademoiselle Luller la possédait, elle la possédait sans s'en douter, naturellement et sans en faire usage. La juive se promit de mettre à profit l'occasion qui lui était offerte, de placer un flambeau dans les mains de cette enfant, pour éclairer la route obscure, de lui apprendre à diriger la faculté qu'elle ensevelissait comme le boisseau sous la cendre. Cette société, tout honorable qu'elle fût, n'était donc pas bonne pour mademoiselle Luller. Il eût fallu éteindre son exaltation naturelle, et madame Rimblau se proposait de l'exciter encore. L'œil d'une mère y eût veillé, mais Karl n'était point une mère.

Depuis quelque temps, Léopoldine et elle s'étaient reprises d'amitié. Refroidies par la jalousie de Mina, Léopoldine en devina le motif, et elle vint s'en expliquer franchement avec elle.

— Vous me craignez, ma chère enfant, vous avez

peur de l'affection que votre frère me porte. Vous êtes dans l'erreur, votre frère s'est figuré qu'il m'aime, il ne m'aime pas, cette illusion ne sera pas de longue durée, mais le meilleur moyen de la prolonger est d'y mettre des obstacles. Réunissons-nous souvent, vous verrez qu'il se consolera. Je suis fort intéressée par vous et par lui, j'ai grand plaisir à vous voir l'un et l'autre, à parcourir avec vous ce beau pays, ne m'en privez pas. Ne vous privez pas vous-même de mes conseils et de mon exemple. Si je puis vous persuader de me croire, vous vous guérirez petit à petit de vos terribles accès. Je vous enlèverai une à une vos chimères, et vous m'en remercierez plus tard. Le seul remède à votre mal, c'est la raison, j'en ai, je vous en donnerai et vous redeviendrez heureuse.

Mina ne goûta pas trop ces raisonnements, cependant elle se laissa persuader par l'éloquence de Léopoldine. Elle la revit souvent, elle alla chez elle, elle souffrit sans se plaindre que Karl y passât une partie de sa journée. Peu à peu le remède opéra, peu à peu il se désenchanta d'une femme qui mettait tous ses soins à le désenchanter, et rien ne troubla plus la paix de ce petit coin du monde, où devait se passer bientôt un drame terrible et inévitable.

IV

LE NEUF DE PIQUE

L'hiver arrivait, et les promenades dans les montagnes devenaient de plus en plus difficiles. On se réunissait au coin du feu, la petite société de Wintzenheim se rapprochait souvent et formait un cercle assez agréable. Madame Rimblau, fidèle à ses projets, recherchait Mina, qui ne la fuyait point, sans comprendre nullement le but de ses prévenances. Karl se guérissait de son engouement, il ne quittait pas sa sœur, et restait presque toujours en tiers dans ses entretiens avec Déborah, au grand désappointement de celle-ci. Enfin elle trouva l'occasion tant cherchée et ne la laissa point échapper. Les loups faisaient beaucoup de ravages cette année, on parla d'une battue, et Karl, passionné pour la chasse, fut un des premiers à la mettre en train. Il hésitait cependant à laisser sa sœur seule avec les domestiques, pendant les deux ou trois jours que devait durer cette absence ; madame Rimblau trancha la difficulté en offrant de la garder chez elle, et Mina se hâta d'accepter, autant pour son propre plaisir que pour ne pas priver son frère du sien.

Karl partit, après avoir installé Mina dans une char-

mante chambre. Depuis longtemps il ne l'avait vue si gaie et si heureuse, il s'en sentit tout réjoui, et regarda cette joie comme d'un excellent augure. Sa sœur le suivit de l'œil aussi longtemps qu'elle put le voir, et, lorsqu'elle se retourna, elle fut surprise de trouver derrière une autre personne, presque aussi émue, presque aussi impressionnée qu'elle : c'était Noémi. La douce créature ne savait pas cacher ses larmes; son âme tendre et novice s'était éprise de Karl, presque sans s'en douter, et sans que celui-ci s'en doutât. Elle ne demandait point de retour, jamais sa pensée ne s'élevait si haut, heureuse d'aimer, de voir celui qu'elle aimait, de chérir sa sœur autant que si elle eût été la sienne, elle s'attachait à ce qui l'intéressait autant qu'il s'y attachait lui-méme. Il partait pour quelques jours. il courait des dangers peut-être, elle en était malheureuse et inquiète, et elle le montrait. Où était le mal? Sainte et chaste innocence! combien elle est rare, et combien elle est méconnue!

Le plus grand défaut du caractère de Mina était la jalousie; elle n'aimait que son frère au monde, elle était jalouse de son frère; cependant l'angélique visage de Noémi était si charmant et si pur, qu'il désarma tous ses soupçons. Elle lui permit d'aimer Karl, pourvu qu'elle n'en fût pas ainsi aimée qu'elle-méme, et ce fut en se donnant la main qu'elles rentrèrent dans la chambre de madame Rimblau. Celle-ci voulait mettre à profit tous les instants, elle éloigna sa fille sous un

prétexte, et commença les attaques sans préambule et sans préparation.

— Qu'allez-vous faire, chère enfant, pendant les jours que vous voulez bien nous donner? Comment vous amuserons-nous? Le piano, la bibliothèque, sont à votre disposition; les chevaux, la voiture, si vous souhaitez vous promener; la conversation, si elle vous plaît davantage; c'est à vous de choisir et d'ordonner.

Mais madame Rimblau ne croyait pas avoir un auxiliaire plus puissant que toutes ses insinuations. Cet auxiliaire, c'était la curiosité même de la jeune fille; elle avait entendu parler bien des fois des études mystérieuses de la juive, d'un certain cabinet, semblable à celui de Barbe-Bleue, où personne ne pénétrait jamais, dont elle portait la clef à son cou, et son plus grand désir était de le visiter, de pénétrer ce mystère. Elle hésita avant de faire cette demande, qu'on n'accueillerait pas, sans doute; enfin, levant timidement les yeux :

— J'ai bien envie d'autre chose, madame, dit-elle, mais je n'ose pas vous le dire.

— Vous n'osez pas, Mina! vous supposez donc que je vous refuserai quelque chose. C'est mal, c'est très-mal; je n'aurais pas ainsi douté de vous, moi!

— Eh bien, madame, puisque vous l'exigez, ce n'est ni le piano, ni la bibliothèque qui m'occupent, c'est de travailler avec vous, c'est d'entrer dans votre laboratoire, de savoir les secrets de vos livres, de connaître

ce que personne ne connaît. Vous voyez que je suis bien ambitieuse.

— Pas du tout, ma chère enfant, car depuis longtemps j'ai le projet de vous l'offrir, car il me faut un esprit plus jeune que le mien pour m'aider dans ces travaux qui deviennent de plus en plus intéressants, de plus en plus ardus, et j'ai jeté les yeux sur vous.

— Oh! merci, madame.

— J'y mets cependant une condition, une seule, et j'y tiens essentiellement.

— Laquelle? Je l'accepte d'avance,

— C'est que vous ne communiquerez *à personne* ce qui se passera, c'est que le secret de nos opérations sera gardé comme un secret de vie et de mort. Sans cela, nous n'arriverons à aucun résultat satisfaisant.

— Je vous le promets, madame; je ne le révèlerai pas même à mon frère.

— Je compte sur vous; et pour vous en donner une preuve, suivez-moi, nous visiterons mon cabinet.

Mina se leva, le cœur palpitant. Elle allait donc pénétrer dans cet asile de la science où nul n'était admis. Elle allait apprendre peut-être le grand œuvre, fouiller les mystères de la création. Déborah prenait à ses yeux des proportions immenses : c'était la sorcière d'Endor, la Pythonisse de Saül; c'étaient toutes les célèbres prophétesses de l'antiquité, représentées par cette femme au profil superbe, à la taille droite et haute; il ne lui manquait que la baguette et le turban.

Elles montèrent jusqu'au sommet de la maison, où se trouvait une sorte de cage de verre, entourée de stores très-épais qui se levaient à volonté, pour laisser voir un coin du paysage. Madame Rimblau ménageait très-habilement ses jours, tout en déroutant la curiosité. Ce sanctuaire renfermait d'abord de très-grandes armoires pleines de livres et de manuscrits, puis des instruments de chimie, de physique; puis des cornues, puis des objets inconnus à Mina, et enfin un très-grand fourneau presque toujours en ébullition.

Mina ouvrait des yeux démesurés, au milieu de ces merveilles. Elle adressait mille questions à la fois, auxquelles madame Rimblau s'empressait de répondre. Elle aperçut dans un coin plusieurs jeux de cartes; leurs figures bizarres et inusitées la frappèrent; elle en demanda l'usage.

— Ceci, ma chère enfant, c'est la grande science; c'est celle que nous travaillerons particulièrement ensemble, la science de l'avenir. Ne touchez ces cartes qu'avec respect, ce sont les signes visibles d'une puissance occulte, qui dominerait le monde si elle était bien dirigée. A nous deux, je ne doute pas que nous n'y parvenions. Ce soir, si vous le voulez, lorsque nous aurons quitté Noémi et Nephtali, lorsque mademoiselle de Froidmantel sera retirée, nous remonterons ici, nous commencerons nos recherches, et vous verrez jusqu'où nous les pousserons.

— Mais, madame, au lieu de songer à moi, pourquoi

n'est-ce pas un de vos enfants que vous initiez à ces mystères?

— Nephtali s'adonne à d'autres études, et Noémi n'a point assez d'énergie; c'est une âme sans force, elle ne sait que prier et aimer.

— D'où vous est venue cette science? qui vous l'a apprise?

— Ah! vous éveillez en moi des souvenir bien précieux par cette question. Depuis les premiers temps du monde, notre peuple a conservé des secrets, de génération en génération. J'étais fille unique; mon père, un des rabbins les plus élevés et les plus instruits de tout Israël, un descendant de la tribu de Juda, avait passé sa jeunesse à étendre le cercle de la puissance léguée par son père. Il voulut me la transmettre, et, dès ma première enfance, il m'admit dans son laboratoire. Il existait alors à Strasbourg une femme extraordinaire, une femme que mon aïeul avait connue vieille, et qui semblait douée de l'immortalité. Cette femme, chrétienne pourtant, s'était liée de grande amitié avec ma famille, et ce fut d'elle que mon père apprit les premiers éléments de la science. Qu'était-elle? Je n'oserais le dire; mais elle avait des secrets prodigieux, elle devinait et comprenait tout. Son savoir était immense, elle lisait dans l'avenir comme dans un livre avec ses cartes; elle parlait de gens morts depuis un siècle, des choses passées et oubliées de tous; c'était un prodige. Elle s'arrêtait peu de temps, mais revenait

presque chaque année; mais nous ne l'avons plus revue.

Mina, depuis quelques mois, était bien moins sujette à ses accès. Soit qu'elle vécût calme et tranquille avec son frère, soit que son imagination s'exaltât moins depuis que la tendresse passionnée de sa mère avait cessé de l'enflammer, elle devenait infiniment plus *raisonnable*, selon l'expression de mademoiselle de Froidmantel; mais une fois entrée dans cette atmosphère du merveilleux, une fois entourée de ces excitants qui transportent la froideur elle-même, elle sentit revenir le démon, ou l'ange, qui la visitait, et n'y voulant point céder encore, elle pria madame Rimblau de quitter le laboratoire, jusqu'à ce qu'elles pussent y travailler tranquillement.

— L'air qu'on respire ici m'enivre et me transporte, madame; je me sens prête à monter sur un trépied et à prédire l'avenir, comme votre mystérieuse amie.

Elle essayait de plaisanter, et ne résistait qu'avec peine au magnétisme inconcevable qui la saisissait. Déborah la suivait de l'œil avec une joie indicible, avec une joie de savant, laquelle joie n'a de pair en férocité qu'une joie d'avare. Elle allait donc enfin pénétrer, aidée d'un guide sûr, dans les sentiers perdus où jusqu'ici elle s'était égarée. Tout son être en tressaillait d'allégresse.

Mina fut rêveuse le reste du jour. Sa volonté combattait l'influence et cherchait à la dominer, mais ell

en était dominée et malgré elle, le sommeil précurseur de ses accès allait la saisir.

— Mina est fatiguée, ma mère, dit Noémi qui s'aperçut de son combat, nous nous retirerons de bonne heure, si vous voulez.

— Oui, oui, nous nous retirerons de bonne heure, disait sa mère, tout en suivant de l'œil les progrès de cette influence, qu'elle attendait si impatiemment.

— Mais, dit Léopoldine, prenez-y garde, elle va être malade, je l'ai vue souvent en cet etat, c'est le précurseur de l'autre.

— Nous la soignerons, nous la guérirons, ne vous inquiétez pas, mademoiselle, elle est entre bonnes mains.

— Je ne suis point malade, je ne suis point endormie, balbutiait Mina, dont la tête se penchait comme une jeune fleur. Laissez-moi, je suis bien, je suis bien ainsi.

— Chère enfant, comme elle est belle, et comme elle est pâle, reprenait Noémi en écartant ses cheveux.

Cette âme de Noémi sympathisait avec toutes les souffrances, la sœur de Karl lui était doublement précieuse. Elle prit sa tête! son bras, l'appuya, jusqu'à ce qu'elle fût tout à fait endormie. Madame Rimblau ne la quittait pas des yeux et employait sa volonté à augmenter encore la dose de fluide dont la jeune fiille était chargée. Nephtali réfléchissait, il comprenait des idées de sa mère, sans les connaître parfaitement, elle le craignait jusqu'à un certain point; quelquefois, au contraire, il s'y intéressait autant qu'elle. Aussitôt,

que Mina fut tout à fait endormie, chacun se sépara. Mademoiselle de Froidmantel retourna chez elle assez préoccupée de l'état de mademoiselle Luller. Elle se promit de venir le lendemain savoir si elle avait continué à dormir, il lui répugnait de laisser cette jeune fille ainsi toute seule entre les mains des juifs. Les préjugés se perdent difficilement, même chez les esprits les plus aventureux.

Déborah était dans sa chambre depuis quelques instants, elle attendait que tous les bruits de la maison fussent éteints pour aller chercher Mina, lorsque la porte s'ouvrit doucement et qu'elle la vit entrer en robe de nuit, son bougeoir à la main, comme une per sonne parfaitementt éveillée.

— Me voici, madame, dit-elle, nous pouvons monter maintenant. Noémi écrit à son bureau, elle est trop préoccupée pour songer à nous, Nephtali déchiffre un chapitre inédit de la Bible dans le manuscrit du rabbin Samuël, les domestiques sont couchés, montons, vous dis-je, nous allons commencer nos études sous de très-heureux auspices, quant à moi je suis parfaitement disposée.

— Vous êtes donc entrée chez mes enfants, chère Mina ?

— Je n'ai pas besoin de cela, répliqua-t-elle avec un sourire, je sais ce qu'ils font et ce qu'ils pensent, tout aussi bien que vous, chère madame Déborah. Vous avez grande envie de faire de moi un instrument de décou-

vertes, je ne demande pas mieux que de m'y prêter et peut-être... je dis peut-être — peut-être trouverons-nous ensemble quelque secret.

— Êtes-vous éveillée, Mina! demanda la juive, qui doutait du phénomène.

— Je ne suis point endormie, mais je suis dans l'état où vous me souhaitez, toute prête à voir, toute prête à parler. Que dirai-je? Je ne sais, ne m'en veuillez pas si je touche des cordes qui vous blessent, je ne suis souvent pas maîtresse de mes expressions, elles me sont dictées.

Déborah l'examinait, ainsi que l'avait fait le docteur Fritzmacker. Elle cherchait à lire sur cette physionomie complétement immobile, puisque l'âme ne l'habitait plus. Rien de plus étrange, de plus effrayant presque, que ce visage sans expression lorsque la voix au contraire, exprimait tant de choses. Mina monta l'escalier la première, attendit que madame Rimblau ouvrît la porte, et dès qu'elles furent enfermées, elle alla tout droit vers un casier, où se trouvaient plusieurs cahiers écrits en hébreux. Elle en prit un, l'apporta sur la table du milieu, plaça sa lumière à côté, s'assit la tête dans sa main, et le feuilleta comme une personne qui l'aurait déjà parcouru plusieurs fois. Déborah n'en croyait pas ses yeux.

— C'est le manuscrit de Ryna, traduit par mon père dans notre langue. Le lisez-vous? demanda-t-elle attendant la réponse avec anxiété.

— Oui, je lis. Donnez-moi les tarots.

Madame Rimblau les apporta sans rien dire et frappée de stupeur.

— J'espère que je vais arriver à connaître la marche presque aussi bien que vous.

Elle disposa les cartes sur la table, regardant le livre de temps en temps, comptant les nombres, compulsant les notes, et suivant la marche du jeu avec l'habitude de l'expérience.

— Voici votre fille, dit-elle, pauvre enfant! elle souffrira cruellement en sa vie!

— Pourquoi cela?

— Je ne vous le dirai pas, vous chercheriez à l'empêcher et vous la feriez souffrir davantage.

— Vous m'inquiétez, Mina, ne pouvez-vous vous expliquer?

— Je le puis, mais je ne le veux pas. Noémi a pris tout le cœur de votre famille. Nephtali et vous, vous êtes de trop grands esprits pour qu'il vous reste beaucoup de place à côté, aussi elle souffrira par le cœur et vous par l'esprit, c'est injustice.

— Nous devons donc tous souffrir?

— Oui, et vous surtout, les douleurs de vos enfants vous atteindront plus que les vôtres. Vous les aimez, vous les aimez, vous n'avez jamais aimé qu'eux, ah!...

Elle s'arrêta.

— Que voyez-vous encore, dit la juive avec une anxiété croissante?

— Voici le neuf de pique à côté de vous, une de vos affections est morte et... et... ce n'est ni vos enfants, ni votre mari, c'est une affection plus tendre...

Déborah leva les yeux au ciel.

— Oui, vous avez souffert, vous avez combattu, vous avez... Ah! mon Dieu qu'est-ce que je vois!

— Dites, oh! dites tout, je vous en supplie.

— Vous souvenez-vous un soir, sur le bord du Rhin, en face de cette île, où il y a de si beaux ombrages, vous souvenez-vous qu'un bateau se détacha de la rive opposée et qu'un homme était dans ce bateau?

Mina était haletante, bouleversée, elle jetait ses phrases en saccade, interrompue par une émotion indéfinissable. Madame Rimblau l'écoutait comme la statue du désespoir, tout ce que la jeune fille racontait se peignait sur sa physionomie, elle joignait ses mains et des larmes tombaient une à une sur ses joues.

— Oh! murmurait-elle, je croyais avoir épuisé tout le calice. Achevez pourtant, Mina, achevez.

— Cet homme vint, à mesure qu'il approchait vous vous élanciez vers lui, mais quand il fut près de vous, vous reconnûtes que cet homme n'était pas celui que vous attendiez. Quel coup vous avez reçu dans le cœur alors! Pauvre créature! Je vous plains, et cependant je devrais vous haïr.

— Me haïr! pourquoi?

Mina secoua la tête, tout en continuant l'arrangement de ses cartes.

— Je vois cette scène, ajouta-t-elle, je la vois telle qu'elle s'est passée. Cet homme, c'était un paysan, vous remit une lettre, et cette lettre contenait une nouvelle terrible, n'est-ce pas? Ah! vous l'avez encore, mais vous ne la lisez plus, vous l'avez oubliée. Mon Dieu! comme on oublie!

Madame Rimblau baissa la tête, c'était vrai.

Vous avez pris cette lettre, après l'avoir lue, vous l'avez cachée dans votre sein, et vous êtes revenue lentement à la maison, près de votre mari, près du berceau de vos petits enfants. Vous vous êtes composé un visage et des façons tranquilles, tandis que votre cœur était déchiré. Vous avez eu un grand courage, Déborah, vous êtes une femme forte et maîtresse d'elle-même.

Madame Rimblau ne releva pas les yeux à cet éloge. Le ton dont il était prononcé ressemblait beaucoup à une ironie.

— Et cependant, poursuivit l'enfant, quelle horrible catastrophe se passait en ce moment à quelques lieues de vous! Vous la connaissiez, vous... Je n'en dirais pas davantage quand on devrait me tuer.

— Mais le savez-vous, parlez, je vous en conjure! Vous le rappellerez-vous dans votre état ordinaire? demanda-t-elle avec une anxiété mortelle.

— Je le sais et je me le rappellerai, si je veux ne pas l'oublier. Soyez tranquille, je désire ne pas le savoir. Pendant ce temps-là aussi, une autre femme, pure et bonne, endurait un martyre horrible, à cause de vous,

madame. Ah! pauvre excellent cœur, foulé aux pieds, ah! destinée incroyable inouïe! c'est moi qui vous parle aujourd'hui, c'est moi qui devais découvrir...

— J'ai tant expié!

— Non, vous n'avez point expié tout le mal que vous avez causé et tout celui que vous avez commis! non, depuis que vous avez détruit sa vie à *elle*, la vôtre a été tranquille et honorée. Dieu m'appelle peut-être à devenir un vengeur. D'une parole je pourrais vous jeter à mes pieds, je pourrais vous accabler d'une de ces douleurs qui blessent à mort... je ne le ferai pas, il ne me convient pas de le faire.

Il y eut ensuite un moment de solennel silence, la juive semblait atterrée, hors d'état de prononcer un mot, mademoiselle Luller continuait à disposer ses cartes. Elle se retourna vers Déborah et lui dit, toujours du même ton sarcastique:

— Êtes-vous contente de votre écolière? trouvez-vous que, pour la première fois, elle lise assez couramment dans le passé?

— L'avenir, l'avenir! interrompit madame Rimblau.

— L'avenir pour vous? sans remords, la science vous occupera, mais vous n'obtiendrez pas ce que vous désirez, vous n'y arriverez point, l'art des Nicolas Flamel et des Paracelse est perdu. On entrevoit, on espère, on ne touche pas. Tel est ce décevant mirage, que vous poursuivez néanmoins.

— Mon fils?

— Votre fils! il oubliera ses livres, votre tendresse, vos inquiétudes...

— Pourquoi? pour qui? pour sa fiancée?

— Ah! vraiment, je ne veux point que vous le sachiez d'avance. Votre fils, votre premier-né, il aura un grand malheur et bientôt, pauvre mère! il changera volontairement son sort, c'est là tout ce que je puis vous apprendre.

Et d'un mouvement brusque elle brouilla les cartes, le neuf de pique resta obstinément par-dessus.

— Triste destinée! continua-t-elle, il nous poursuit tous tant que nous sommes, dans ce village, unis par des liens que nous ne soupçonnons guère et que moi seul je connais. C'est assez pour aujourd'hui, ma fatigue est extrême, je vais dormir. Demain, à mon réveil, ne me parlez de rien de tout ceci, je serai redevenue Mina la simple, Mina l'ignorante, Mina la ménagère.

— Quoi! sitôt quitter nos recherches! vous ne voulez rien voir pour vous, pour votre frère!

— Pour moi! malheur! je le sais. Pour mon frère, malheur! je le sais encore. Un horrible événement, des crimes, des désespoirs renouvelés les uns des autres, c'est là ce qui nous attend. J'en ai assez, adieu, madame, restez ici, comme vous en avez la pensée, feuilletez de nouveau votre grimoire, vous n'y lirez pas aussi couramment que moi, mais vous épellerez du

moins. Ne me suivez pas, j'y vois parfaitement, je sais où est ma chambre.

V

RÊVERIES

Ce fut le sourire sur les lèvres et une horrible crainte dans le cœur, que Déborah aborda *son élève*, le lendemain matin. Elle la trouva au lit, très-fatiguée et les yeux chargés de sommeil.

— Eh bien, lui dit-elle, aussitôt qu'elle l'aperçut, qu'avons-nous fait hier au soir ?

— Je me sens brisée; vous avez dû me conduire à la chambre de verre, et j'y aurai appris des choses qui me sont pénibles. Cela n'est-il pas vrai?

Madame Rimblau respira.

— Vous avez été admirable, mon enfant, vous êtes un sujet précieux, unique pour la science. J'ai abusé de votre facilité si singulière, peut-être, voilà ce qui vous a lassée. Autrement vous n'avez rien dit qui puisse vous effrayer, tranquillisez-vous.

Mina ne chercha pas à en apprendre davantage. Une des propriétés de sa position, c'est qu'elle se craignait et se ménageait à un point extrême.

— Je veux me reposer encore, si vous le permettez, madame, et ce soir nous reprendrons notre séance.

J'espère néanmoins que j'y assisterai *en personne* et non pas en souvenir. Je serai moins lucide, mais j'apprendrai et je n'oublierai pas.

Mina était assise sur son lit pendant cette causerie; en face d'elle la fenêtre donnait sur la route conduisant au Plixbourg, charmante ruine, dont on voyait la plus haute tour au-dessus des sapins. En ce moment le soleil dorait la neige, étendue sur la montagne, et un jeune homme, d'une remarquable tournure, son fusil sur l'épaule, descendait le sentier. Mina l'aperçut, et aussitôt un frisson électrique parcourut tout son être : cette impression était nouvelle pour la jeune fille.

— Madame, dit-elle, en montrant l'étranger à Déborah, connaissez-vous ce monsieur qui va tourner la muraille de votre jardin ?

— Non, non, répondit la juive, je ne l'ai jamais vu, ce sera quelque officier de la garnison de Colmar.

Mina le suivit des yeux tant que les détours du chemin le lui permirent. Après, il lui sembla qu'il lui manquait quelque chose. C'était une de ces natures vibrantes sur lesquelles tout fait impression, une sensitive, une harmonica. Déborah, inquiète de la scène de la veille, l'observait avec une attention ardente. Elle craignait une feinte, une comédie à laquelle la nature droite de Mina était incapable de se prêter. Elle avait bien oublié, elle ne savait plus, elle ne devait se souvenir que lorsque son âme quitterait de nouveau sa

dépouille mortelle, pour planer dans les espaces de l'infini.

Léopoldine arriva après son déjeuner. En trouvant mademoiselle Luller remise de son malaise de la veille, elle éprouva un mouvement de joie.

— Car, voyez-vous, ma chère, lui dit-elle (elles étaient toutes seules), entre nous, je ne vous aime pas beaucoup chez ces juifs. Ce sont de très-excellentes gens, fort distingués, fort instruits, c'est possible; mais ce sont des juifs, des juifs archijuifs, fiers d'être juifs, et méprisant tout ce qui ne l'est pas. Ils n'auraient qu'à vouloir essayer sur vous leurs maléfices, je les crois un peu sorciers. Qu'en pensez-vous? Déborah tient beaucoup de la sibylle du Dominicain; ses conversations du soir avec le diable sentent le fagot.

Mina sourit faiblement, elle n'écoutait pas.

— Léopoldine, en venant ici, vous avez dû rencontrer un étranger dans le village?

— Oui, un fort beau garçon, ma foi! très-élégant, très-bien tourné, une vraie souricière à cœurs, comme disait ma grand'mère.

— Le connaissez-vous?

— Non, et vous?

— Je ne le connais pas, je l'ai vu passer.

— Et il vous occupe. Pauvre sotte! Regarder un de ces animaux-là, penser à eux! Ah! prenez garde, on se prend par les yeux, et une fois les yeux saisis, la pensée l'est ensuite et le cœur l'est après. Ma chère

enfant, c'est l'avenir de la vie, c'est l'avenir compromis, c'est l'âme desséchée, songez-y bien!

Mina fit un geste d'impatience.

— Qui pense à cela? dit-elle.

— Mais vous, ma chère, et c'est justement ce qui m'afflige.

— Ne faut-il pas remplir le cœur, la pensée?

— A quoi bon? Ah! vous vous inquiétez de cela! En vérité, vous voulez le malheur. Ce que je prêche à votre frère, qui est un homme, je le prêcherai dix fois à vous, qui êtes une femme. Les hommes ne mettent pas dans cette partie le même enjeu que nous; s'ils n'y gagnent pas, ils sont sûrs, au moins, de n'y pas perdre. Mais nous; nous y laissons nos plumes, et, pauvres oiseaux dépouillés, nous ne pouvons plus ni voler ni courir. Le nid est devenu sans charmes à l'habiter seul, plus de chansons, plus de jolis sauts de branche en branche, dans les arbres fleuris et sur les haies vertes. Ah! vous voulez aimer, Mina, vous voulez qu'on vous aime! Nous verrons dans dix ans ce que vous en penserez!

— Dans dix ans, je serai morte...

— Vous n'en serez que plus heureuse. Vivre sans illusions, c'est bien plus que la mort!

— Cependant, vous?

— Cependant, moi, je suis ainsi et j'existe, j'existe sans trop de peine, même. C'est que j'ai une autre nature que la vôtre. Je n'ai pas besoin de chimères. Une

fois ma coupe épuisée, ma soif est épuisée avec elle, je n'éprouve plus le désir de la remplir, je la brise et tout est fini. Mais vous, haletante, semblable au cerf du psalmiste; vous cherchez la fontaine au fond des bois, et vous mourez encore altérée sur ses bords, après en avoir dégusté le poison. Ne pensez plus à l'étranger.

Mina rougit faiblement.

— Est-ce que j'y pense!... répondit-elle.

Le soir venu, après que les enfants et Léopoldine les eurent laissées seules, comme la veille, madame Rimblau et la jeune fille remontèrent au laboratoire. La juive prit les tarots et essaya de ramener Mina sur le même discours que le jour précédent. Mais elle n'était plus qu'une écolière, incapable de lire dans les signes mystérieux, demandant des leçons avec une avidité fébrile, les écoutant de toute son âme.

— Voici le Neuf de Pique, dit madame Rimblau, il vous accompagne, savez-vous pourquoi?

— Dites-le moi, madame.

— C'est une douleur, c'est un chagrin de cœur, un chagrin qui se prépare, que vous ignorez peut-être, mais qui viendra. Vous ne vous rappelez pas du tout combien vous saviez tout cela hier?

— Je ne me rappelle rien.

La juive respira, Mina disait vrai, la curiosité ardente brillant dans ses regards témoignait de sa sincérité.

— Chère madame, poursuivit-elle, pouvez-vous lire dans ces cartes mon avenir et ma pensée?

— Je le puis.

— Oh! faites-le, je vous en conjure, je vous aimerai tant.

— Je vous l'ai promis, et vous n'avez point encore appris à douter de mes promesses, je suppose. Écoutez-moi.

Elle coupa plusieurs fois, mêla les tarots, les arrangea en paquets, prit une petite baguette d'ivoire, avec laquelle elle les toucha les retourna plusieurs fois.

— Voici ma chère Mina, la voici tourmentée, puis la voici heureuse, puis la voici.. la voici coupable...

— Coupable, madame!

— Oui, coupable d'une faute chérie, coupable de votre perte, pauvre colombe, oh! que vous souffrirez! oh! que de tortures vous attendent! j'en suis effrayée et affectée pour vous.

En parlant ainsi, elle la regardait jusqu'au fond de l'âme; ces paroles rappelaient celles prononcées par Mina, la veille; elles adaptaient à l'avenir de Mina les douleurs du passé de son amie, ses fautes, et peut-être ses remords. Mina n'y vit point le passé de son amie, elle y vit son avenir.

Et par qui viendront ces douleurs, ces tortures?

— Par un homme.

— Cet homme, quel est-il?

5.

— Voulez-vous le savoir? vous en sentez-vous le courage?

— Oui, à l'instant.

— Vous serez satisfaite.

Madame Rimblau se leva alors, elle s'approcha d'un rideau, placé au fond de la chambre, et le tira lentement : un miroir parut. Elle fit assoir Mina devant ce miroir; elle l'enveloppa d'une étoffe de soie fort épaisse, ne lui laissant de libre que les yeux. Puis, elle se mit à chanter sur un rhythme bizarre des paroles inconnues, en faisant plusieurs fois le tour du miroir et de Mina. Elle alluma après un réchaud avec une liqueur très-odorante; de ce réchaud s'éleva une fumée épaisse et plus odorante encore, qui monta au plafond de verre, et s'y fixa sur-le-champ en une couche épaisse. Mina ne respirait pas, son cœur battait à l'étouffer; elle attendait avec une anxiété telle, qu'un instant de plus, et elle ne l'eût pas supportée.

— Ne détournez pas la tête et regardez bien attentivement dans la glace ce que vous allez voir, vous le verrez seule, je ne puis connaître cette vision, cela m'est interdit, je ne suis ici qu'un instrument passif et auquel il est défendu de s'entremettre entre l'esprit et vous. N'ayez pas peur cependant, il ne vous sera fait aucun mal.

Mina ne distinguait jusqu'à ce moment que la fumée qui montait toujours. Une lumière assez vive augmentant d'intensité, commença à poindre au milieu du

nuage, un bruit, ressemblant assez à une crécelle, se fit entendre, enfin dans cette auréole, une tête se dessina, une tête pâle et belle, de longs cheveux blonds tombant sur les épaules, des moustaches naissantes, un œil bleu, profond et intelligent, un nez droit et admirablement dessiné, une bouche vermeille et des dents d'ivoire, tel était le visage qui parut comme entouré d'une gloire; l'expression de mélancolie qu'exprimait cette physionomie régulière, la vague rêverie de ce regard, tout annonçait une âme exaltée et romanesque, une de ces dangereuses natures qui tuent les autres en se persuadant qu'elles vont mourir.

La figure resta visible quelques minutes, ensuite elle s'effaça peu à peu, Mina la grava dans sa mémoire, elle ne devait plus l'oublier.

En ce moment même, où le silence universel permettait de tout entendre, un bruit de pas retentit sur les vitres de la toiture. C'était un pas lourd et régulier comme celui d'un homme chargé d'un fardeau, Déborah écouta avec un étonnement extrême et pâlit.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle à Mina.

— Je l'ignore répondit celle-ci, mais ne le savez-vous pas?

Toutes les deux levèrent les yeux en même temps, mais elles n'aperçurent que la voûte étoilée, la lune dardant ses rayons sur la neige, et le petit drapeau placé sur le sommet de la cage, dont le vent agitait les plis. Les pas se faisaient toujours entendre pourtant. Elles

se sentirent frissonner jusqu'à la moëlle des os. La fumée s'était éteinte, la vision avait disparu, la jeune fille s'était débarassée de son enveloppe, Déborah avait jeté sa baguette, elle tremblait peut-être plus encore que la néophyte. Après un instant les pas s'éloignèrent, il leur sembla qu'ils descendaient le long du bâtiment en dehors. Cette impression fut si terrible sur les nerfs de mademoiselle Luller, qu'elle se laissa glisser de son siége et tomba par terre évanouie.

VI

LÉOPOLDINE

Les incrédules, et ce livre en trouvera beaucoup, je le crains, les incrédules vont crier à l'impossible, aux chimères, à la friperie romantique, je le sais, j'en suis sûre. Cependant il me serait facile de leur répondre par des faits incontestables, par le témoignage de toute une génération qui nous a précédé, et qui n'a point révoqué en doute les prodiges de Cagliostro, ni ceux du comte de Saint-Germain. Par les livres les plus connus, les plus estimés, par le grave Saint-Simon luimême, racontant les visions de M. le régent, dans un miroir magique, et certes on n'accusera celui-là ni d'imagination folle, ni de crédulité puérile. Je ne chercherai point à prouver la vérité de cette histoire, je la

répète telle que je l'ai apprise de témoins oculaires et irrécusables.

Peut-être Déborah n'était-elle qu'un habile imposteur, peut-être jouait-elle une scène apprise de longue main et dans laquelle l'imagination de Mina l'aidait autant que sa puissance? Je l'ignore, Dieu le sait. Je raconte seulement des faits qui m'ont paru intéressants et singuliers. On rencontrera dans la suite de ce récit des événements plus singuliers encore, plus loin des choses habituelles de la vie, il me faut donc demander indulgence à défaut de foi, et peut-être cette singularité même me tiendra-t-elle lieu de mérite.

Mina resta deux jours au lit à la suite de cette scène, deux jours pendant lesquels son esprit divagua complétement. Le choc avait été trop rude. Déborah n'avait point encore la connaissance de cette nature, impressionnable jusqu'à la folie. Elle se désespérait d'autant plus que les paroles incohérentes de la jeune fille pouvaient amener une découverte, et qu'elle craignait les reproches, surtout ceux de son fils et de sa fille. Noémi ne quittait pas le chevet de la malade, elle interrogeait sans cesse sa mère sur les motifs de cet accès inattendu; celle-ci, embarrassée et tremblante, lui répondait par des mots vagues et des phrases entortillées.

Léopoldine aussi exerçait le contrôle de son amitié et de son esprit hautain. Tout en niant le cœur, elle se laissait souvent conduire par le sien, et la vivacité de son caractère aidant, elle traita Déborah du haut de

son blason et de ses titres de vieille chrétienne. Celle-ci, altière ordinairement, baissait la tête et ne répondait pas.

— Je préviendrai M. Luller; il y a de la diablerie juive là-dessous; cette enfant ne parle que de visions, de neuf de pique et de tarots. En vérité, madame Rimblau, vous êtes bien coupable. Aussitôt qu'elle sera transportable, je l'emmène.

Il y eut à la suite de ces mots une altercation assez vive entre mademoiselle de Froidmantel et Nephthali, qui les avait entendus. Il se récria beaucoup sur les mépris de Léopoldine, sur l'honneur de sa maison et de son peuple.

— Je crois en vous, monsieur Nephtali; je vous sais aussi noble, aussi délicat que le plus noble et le plus délicat de nos chevaliers français. Mais que voulez-vous? le diable n'est pas de mon avis, il s'attache à votre nation comme une coquille à une roche; nous ne pouvons tout à fait effacer cette idée, et puis, les femmes juives ne sont peut-être pas décidées comme vous à l'héroïsme. Ne m'en veuillez pas, je vous en prie, et laissez-moi emmener ma petite Mina, dans l'intérêt même de madame Rimblau; sa responsabilité se trouve ainsi à couvert; je prends tout sur moi.

— N'accusez pas ma mère, mademoiselle, c'est une excellente femme, mais emmenez votre protégée, si vos préjugés religieux vous ôtent la confiance en nous. Voyez ma sœur, n'est-ce pas un ange? Croyez-vous que, même parmi celles que vous appelez les épouses

du Christ, il s'en trouve de plus pures, de plus parfaitement charitables?

— Cela est vrai, mais je me méfie du cabinet de madame Rimblau.

L'instinct de Léopoldine la guidait plus sûrement qu'elle ne le croyait peut-être.

Le lendemain, dans un moment lucide, Mina ellemême demanda à quitter la maison; elle se sentait frissonner des pieds à la tête, en songeant à ce qu'elle avait vu et entendu.

— Emmenez-moi, emmenez-moi, Léopoldine, s'écria-t-elle, je ne puis rester ici davantage. *Il* reviendra ce soir, bien sûr, il reviendra.

— Cet *il*, vous voyez bien que c'est le diable, reprenait mademoiselle de Froidmantel en se tournant vers le jeune homme. Il n'y a pas moyen de tenir ici. Pouah! cela sent le bitume et le soufre : c'est un soupirail de l'enfer.

Le lendemain matin Mina était installée dans la jolie maison de Léopoldine, et celle-ci employait toutes les ressources de son esprit, de sa gaieté, pour la distraire de son idée fixe. Elle y réussit à peu près. Cependant Mina souffrait, elle éprouvait des tressaillements nerveux qu'elle ne pouvait point dominer, et qui menaçaient de dégénérer en attaques.

— Combien je suis malheureuse! disait-elle à son amie; ne vaudrait-il pas mieux être morte que de végéter ainsi? Voyez à quelle vie je suis condamnée! La

moindre impression me réduit à cet état cruel. Il est vrai que pour cette fois... Oh! mon Dieu ! je n'y puis penser encore, je sens ma raison qui m'échappe.

— Qu'est-ce donc de si terrible, ma pauvre Mina? que vous ont-ils montré? Vous ont-ils évoqué la bête de l'Apocalypse, ou le Talmud, ou je ne sais laquelle de leurs juiveries? Un peu de courage, parlez, vous aurez moins peur après. Vous savez que je ne trahirai pas votre confiance.

Mina secoua la tête.

— Non, dit-elle, Léopoldine, non, je ne puis rien dire, je l'ai promis. D'ailleurs, ce sont des secrets qui ne se révèlent pas.

— Alors la chose est plus grave que je ne pensais, et votre frère aura une sérieuse explication à demander à son retour. Dans votre position, c'est un crime que ces juifs ont commis là.

Quelques questions qu'elle lui adressât, mademoiselle de Froidmantel ne put obtenir de réponse. Mina resta toute la journée assise, en silence, les yeux fixés sur la route de Plixbourg, qu'elle apercevait également de son nouvel asile. Ses pensées erraient de ces arbres à ce miroir magique; elle cherchait à allier ensemble la tournure de l'inconnu et le visage fantastique, et elle en vint à se persuader que ce n'était qu'une seule et même personne.

La nuit arriva, Mina se coucha de bonne heure, et s'endormit assez naturellement.

Mademoiselle de Froidmantel se retira dans sa chambre et se mit à travailler. Elle composait un livre à sa façon, avec ses idées, une sorte de livre des femmes, qu'elle appelait *le Paratonnerre*. Elle ne comptait pas lui faire voir jamais le jour, mais cette occupation lui plaisait.

— Et puis, disait-elle, quand je connaîtrai quelque malheureuse en train de se perdre, je le lui donnerai à lire, et il la sauvera.

Il était environ quatre heures du matin, elle s'était laissé entraîner par son travail à veiller plus tard que de coutume. Elle allait se mettre au lit, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et elle vit entrer Mina, en robe de nuit, enveloppée d'une pelisse, la tête couverte d'un coqueluchon.

— Mon amie, dit-elle, je ne puis dormir, je viens à vous, il faut que vous me donniez des armes contre moi-même, que vous me racontiez votre passé.

Léopoldine devint rouge.

— Mon passé, répondit-elle, le secret de mon cœur, ah! jamais.

— Léopoldine, je vous en supplie, je vous en supplie à genoux, par pitié, par pitié pour une pauvre orpheline qui n'a plus que son repos au monde; parlez! parlez! apprenez-moi comment on brise nos pauvres cœurs, apprenez-moi comment on les foule aux pieds, afin que je garde le mien.

— Ah! pauvre enfant! mon expérience ne vous servira guère; à peine me sert-elle, à moi.

— Consentez!

Léopoldine hésita. Il y a toujours une grande douceur dans une confidence, et, depuis si longtemps, celle de son amour n'était sortie de ses lèvres!

— J'ai été bien blessée, blessée à mort, Mina; voilà pourquoi je ne veux plus vivre.

— Oh! cela se devine facilement, il n'est pas besoin de ma seconde vue.

— J'ai été, comme vous, la jeune fille la plus aimante, la plus confiante, la plus crédule.

— Je le crois.

— J'ai vécu jusqu'à seize ans innocente comme une fleur; j'avais l'âme ouverte à tous les sentiments. J'aimais ma mère, mes sœurs, tout ce qui m'entourait, à l'adoration.

— Je n'en doute pas.

— Je me rendis un jour à une fête de village, avec des voisins de campagne, sans ma famille. J'y rencontrai un jeune homme, en costume de chasseur. Ce jeune homme m'était inconnu; il s'approcha de moi, il m'invita à danser, je refusai, mais j'en étais bien fâchée; ce fut mon premier chagrin. Il revint, il revint encore; je le refusai toujours, et je souffrais davantage à chaque fois, car ce jeune homme me plaisait, car il était juste l'idéal de mes rêves, je rêvais comme vous, Mina! Mais inconnu, étranger, sa mise n'annonçant pas

un homme de mon rang, bien qu'il eût des manières fort distinguées, je n'osais pas me montrer à ce public avec lui, je craignais les railleries et les reproches.

Mademoiselle de Froidmantel s'attendrissait visiblement. Sa physionomie était complétement changée. Ce retour vers ses années d'innocence et de bonheur lui donnait des pensées différentes. Elle recommençait à sentir son cœur.

— Je pris le bras d'une de mes amies pour me promener dans un petit bois voisin; j'étais émue, j'avais besoin de la solitude. Le jeune homme me regardait toujours! Cette amie, je l'aimais bien, j'aurais donné ma vie pour elle; elle s'appelait... elle s'appelait Césarine.

Nous étions cousines, élevées ensemble depuis l'enfance; seulement elle était beaucoup plus riche que moi. Elle n'avait ni père ni mère, et, à vingt et un ans, elle deviendrait maîtresse de cent mille livres de rente. Nous nous promenions dans une allée bien fleurie, les branches d'aubépine se tendaient sous ma main, et ma robe s'accrocha à un bel églantier qui tombait en festons sur la route. Ah! Mina! combien ne donnerais-je pas pour y être encore! J'étais occupée, en riant, avec ma cousine, à écarter les épines, qui s'embarrassaient davantage, tant notre gaieté nous rendait maladroites, lorsqu'une voix sonore arriva jusqu'à nous à travers la haie, et me dit:

— Si vous êtes assez bonne pour m'y autoriser, ma-

demoiselle, je couperai la branche, et vous aurez bien moins de peine.

Je levai les yeux, c'était l'étranger. Ma cousine répondit pour moi, et consentit; une conversation s'engagea entre eux, je ne m'en mêlai pas, mais il me regardait uniquement. J'appris ainsi, sans le demander, qu'il habitait, pour le temps de la chasse, la maison du garde, dans la forêt voisine; j'appris que c'était, jusqu'ici, un Nemrod occupé seulement de son fusil et de ses chiens, et j'appris en même temps qu'à l'avenir il ne serait plus occupé que de moi.

Césarine le sut aussi bien que moi-même, elle trouva cet amour subit un délicieux épisode, car Césarine était romanesque. Elle me parla de l'inconnu longtemps après que nous l'eûmes quitté, elle me prêcha ses grâces et me décida à danser avec lui, envers et contre tous, lorsqu'on reviendrait le soir. Je n'y manquai pas. Le jeune homme, il s'appelait... Ernest! Ernest donc mit à profit le temps de cette contredanse, il sut de moi ce qu'il en voulut savoir : mon nom, ma demeure, ma fortune, tout ce qu'un jeune homme habile apprend avant de s'avancer davantage. Deux jours après, dans le parc, chez mes parents, Ernest parut inopinément devant moi, j'étais seule. Il m'adressa des discours incohérents, déraisonnables, fous, qui me plurent infiniment, et auxquels j'accordai tout le mérite possible. Je n'y répondis pas encore, mais ma pensée répondit tout bas, ce qu'il vit à merveille; d'ailleurs, il le sa-

vait. Cet homme ne m'aimait pas assez pour perdre ses avantages; entendez-vous, pauvre Mina? Ils sont tous ainsi.

J'allai trouver Césarine, épancher mon cœur dans le sien, elle m'écouta, elle m'encouragea, elle me répéta que j'étais la maîtresse de mon choix, que Ernest était digne de moi, que la naissance était une chimère et la fortune une injustice, et que, quant à elle, elle n'hésiterait pas à donner sa main à celui qui obtiendrait son cœur. A dater de ce moment, ma liaison avec cet inconnu s'établit, je l'aimai passionnément; je le recevais chaque jour dans un pavillon du jardin, je jurais de n'appartenir qu'à lui et je ne savais pas son nom! Pauvre Léopoldine! maintenant si sage, si sceptique, j'étais bien folle et bien confiante alors!

Un matin il vint plus tard que de coutume, il était pâle et triste, il avait presque des larmes dans les yeux. Je lui demandai la raison de cette pâleur et de cette tristesse. Il devait me quitter le lendemain, il fallait fuir à jamais la France, victime des bouleversements politiques, fidèle à son roi et à son étendard, il était désigné aux bourreaux, sa tête était proscrite, il venait me dire un dernier adieu. Comme je suppliai l'amant adoré de ne point partir!

— Vous voulez donc que je meure, répondait-il. Si vous l'ordonnez, je n'ai qu'à obéir.

— Non, vous ne mourrez point et vous resterez. Ma cousine a une ferme près d'ici, sa nourrice y vit avec

son fils, au milieu du bois, nous vous y cacherons, personne ne vous y devinera, vous y resterez jusqu'à ce que l'on ait obtenu votre grâce, jusqu'à ce que je devienne votre femme. Le voulez-vous, le voulez-vous?

Il le voulut. Je le conduisis moi-même à la ferme, je lui portai du château tout ce que je pus dérober, je le comblai de soins, de présents, de tendresse, et même un jour, seule avec lui dans un bosquet, la nuit, entourée de ses caresses, excitée par les molles vapeurs d'une soirée de juin, par la belle clarté des astres et par les senteurs du buisson, j'oubliai que je n'étais pas encore sa femme. Lorsque la raison me revint, si la pudeur en murmura, mon cœur se sentit fier de son dévouement. Le lendemain, je courus vers lui pour lui dire que je ne me repentais point. Je le trouvai avec Césarine, et je dus cacher cette impression si douce. Ils riaient ensemble, ils parlaient d'avenir. Ernest fut gai, mais non pas tendre, il eut l'air de ne point se rappeler et de me traiter comme la veille. J'en fus blessée, mais je lui trouvai une excuse, il ne voulait pas me compromettre aux yeux de ma cousine. Cependant je rentrai le cœur serré, il me fallut me résigner à ne point le voir seul ce jour-là, et c'était bien cruel.

Le lendemain dès l'aube, je courus à la ferme, Césarine y était déjà, elle était venue, disait-elle, près de sa nourrice malade, dont l'état l'inquiétait. Je la crus, je croyais tout alors!

Je crus encore à bien d'autres mensonges, dont on amusa mon innocence. Je me crus aimée surtout, et j'aimais au point que, sans en prévenir Ernest, pour lui faire, supposais-je, une surprise agréable j'allai un matin annoncer à ma mère que j'aimais, que j'étais aimée, que rien ne me séparerait de celui que j'avais choisi, attendu que je lui appartenais déjà, et que j'attendrais plutôt ma majorité, si elle ne consentait pas à mon mariage.

J'essuyai les reproches, les colères, presque la malédiction de ma mère et je demeurai inébranlable. On me demanda le nom de mon séducteur, je promis de le faire connaître aussitôt qu'on m'aurait donné un consentement en bonnes formes. Les parents le refusèrent, bien entendu, avant les renseignements pris et les choses éclaircies. Cependant on se promit de me surveiller, afin de savoir à quoi s'en tenir, on me laissa une liberté apparente, on me fit suivre, je courus à la ferme, je demandai Ernest.

— Il est parti, me répondit-on.

— Parti! comment, pourquoi?

— Voici une lettre.

Cette lettre, c'était un adieu, on ne voulait pas abuser davantage de mon hospitalité, on craignait de me compromettre, on garderait une reconnaissance éternelle de mes bontés et de mon dévouement, mais on serait un malhonnête homme en acceptant mon sacrifice, en unissant une vie heureuse et florissante à celle

d'un malheureux proscrit. C'était donc un adieu éternel, et un souvenir éternel aussi qu'on emportait dans l'exil.

La lettre était signée Ernest de B.

— Avec une initiale.

— Je courus au château, sans prendre le temps de réfléchir, sans questionner personne, mon idée fixe était de voir ma cousine, qui, sans doute, devait en savoir davantage, elle, ma confidente bien-aimée. Je montai à sa chambre, elle était vide, un désordre extrême y régnait : les tiroirs, les cartons étaient ouverts, les objets précieux avaient disparu, on eut dit un appartement au pillage, ou bien un départ précipité. Je sortis en appelant au secours, je crus ma cousine volée, assassinée; on vint, on chercha partout, comme à la ferme on trouva une lettre. Cette lettre annonçait la volonté de la jeune fille, volonté à laquelle personne ne pouvait s'opposer : elle était libre et majeure. Elle s'enfuyait avec M. Ernest de B., qu'elle aimait, dont elle était aimée, à qui elle avait donné sa foi : elle allait l'épouser en Italie, et elle reviendrait quand l'arrêt qui menaçait son mari serait révoqué. Pas un mot pour sa cousine, pas un mot de cœur pour qui que ce fût, pour sa tante, qui l'avait élevée, rien! Je tombai inanimée à la lecture de cette lettre, je fus huit jours entre la vie et la mort, il fallut m'empêcher de me détruire. Ma position était horrible, mon désespoir si profond, que ma mère oublia sa sévérité, elle

me soigna avec une affection que je ne lui connaissais pas; mais lorsque je fus guérie, elle me fit entendre que je ne pouvais songer à me marier, qu'un couvent était mon seul asile, et que je devais, après avoir payé ma dot, abandonner le reste de ma fortune à ma plus jeune sœur, moins favorisée de la nature. Ce fut une blessure nouvelle à ce cœur déjà si blessé; je cessai d'aimer ma mère, à laquelle mon cœur s'ouvrait avec tant de joie. Je commençai à ne plus rien aimer du tout, je me cuirassai contre le regret, et mon humiliation fut au comble, en même temps que ma vengeance fut complète, lorsqu'après les renseignements pris, on sut qu'Ernest était un chevalier d'industrie, caché pour ses créanciers, et non pour la politique, et que, si une prison l'attendait, ce n'était que celle de Clichy.

Césarine revint au bercail, après deux ans de courses, à moitié ruinée, malheureuse, perdue de réputation et maudissant la funeste étoile qui l'avait guidée. J'étais déjà forte, mon parti était pris. Ce retour me trouva froide et impassible. Du haut de mon mépris, je lui jetai son pardon, et le jour où ma majorité arriva, je quittai la maison paternelle pour n'y plus rentrer. Je la quittai, enveloppée d'un triple acier, sans rien laisser derrière moi qui ébréchât le cœur.

Mina avait écouté cette histoire avec une grande attention, sa physionomie reflétait toutes les impressions de son amie; elle tremblait, elle souffrait pour elle, et,

lorsqu'elle eut terminé, après avoir réfléchi un instant :

— Ah ! dit-elle, je l'aurais tué!

— A quoi bon? puisque j'étais déjà morte...

— Vous tromper ! vous abandonner pour une autre! pour une amie! Ah! quelle horreur!

— Aussi, je suis guérie à jamais.

— Guérie ! reprit Mina avec mélancolie. Voulez-vous savoir ce que j'ai dit sur vous dans un de mes accès ?

— Oui, mais j'en croirai ce qu'il me plaira.

Elle regarda fixement son amie, et posant son doigt sur son bras :

— Chère Léopoldine, vos chagrins sont finis, vous n'avez plus que des roses dans la vie. Cependant, écoutez bien, vous êtes destinée à rendre à une autre ce que l'on vous a fait. Vous aimerez bien plus, bien mieux que la première fois, vous serez aimée, vous serez heureuse, vous redeviendrez la confiante et la folle Léopoldine d'autrefois. Vous serez amenée à ce dénoûment par les voies les plus sinistres, non pas pour vous, mais pour une des personnes qui composent notre petit cercle. Je ne vois pas laquelle. Ah! vous vous souviendrez de moi, alors, car, moi, je n'y serai plus!

— *Belle conclusion!... digne de l'exorde!* répliqua Léopoldine. Ma chère enfant, votre avenir n'est pas difficile à deviner, vous finirez aux petites-maisons, si vous continuez à vous mettre ces folies dans la tête.

Si votre frère est raisonnable, nous ferons un voyage, nous vous emmènerons d'ici pendant quelque temps. Ces montagnes, ces ruines, ces sapins, ce chien de pays d'Allemagne, où tout est légende et fantastique, vous monte la tête, et, la juive aidant, il faudra bientôt vous lier.

— Vous riez, mon amie, vous riez, pour ne point montrer votre plaie, mais je la vois. Elle saigne aujourd'hui, car je l'ai touchée. Elle se refermera bientôt sous le souffle de l'oubli. Vous parlez de moi, de mon avenir, je n'en sais jusqu'ici qu'une chose, c'est que je dois mourir jeune et de mort violente; chaque fois que j'y veux regarder, chaque fois que j'interroge le passé de ma famille, un nuage m'entoure et je ne vois rien. C'est un tourment réel pour moi.

— Et votre frère?... demanda Léopoldine.

— Mon frère, je ne sais. Je ne sais rien non plus de lui, je ne puis rien savoir !

— Ma chère Mina, maintenant, dit Léopoldine, je sens un grand besoin de solitude; si nous rentrions chez nous?

Mina regarda fixement son amie.

— Ah! mon oracle vous fait peur, et vous voulez le méditer. Allons donc! chère sceptique, allez! vous verrez que je suis prophète.

Elles se séparèrent après s'être tendrement embrassées.

Le lendemain de bonne heure, Karl arriva. Léopol-

dine le reçut la première, et se hâta de l'instruire de ce qui s'était passé.

— Mon cher Karl, ajouta-t-elle, si par tous les moyens possibles, vous n'arrachez pas votre sœur à ces scènes, à ces épuisements, elle ne sera pas au monde dans six mois. Tout cela est fort étrange, je suis forcée d'en convenir; soit qu'on l'explique par le magnétisme, soit qu'on ne l'explique pas du tout, cela n'en est pas moins très-singulier. Cette organisation, sans pareille dans le monde peut-être, a besoin de ménagements perpétuels. Évitez qu'elle se rapproche des Rimblau! Déborah est une autre folle; avec son alchimie, elle lui a fait voir je ne sais quoi. Cette nuit encore, Mina s'est promenée en chemise et en pantoufles, comme un lutin bourgeois. Quant à moi, j'ai une peur mortelle, il me semble toujours qu'une trappe va s'ouvrir, et m'amener quelque diable à cornes, à queue et à barbe pointue. Je n'y tiens plus.

— Vous avez raison, mademoiselle; tout ceci est très-grave, et ma pauvre Mina me semble dans un danger imminent. Veillons sur elle, empêchons que cette raison, déjà si ébranlée, ne se dérange tout à fait. Aidez-moi, je vous en conjure. Bien que vous ne croyiez à rien, vous croyez, je l'espère, en mon affection pour ma sœur. Elle est assez naturelle et assez prouvée pour qu'on ne la révoque pas en doute.

— Je suis obligée d'y croire, répliqua Léopoldine en riant, mais avec les restrictions que vour savez, c'est-

à-dire, que vous êtes la dupe. Il y en a toujours une dans la rotation de ce monde. Je ferai tout ce que vous voudrez, mon pauvre Karl; surtout un cordon sanitaire autour des Rimblau.

— Je m'en rapporte à vous, pourtant ne brouillez pas trop les cartes, je vous en prie, ne mettez pas les diables sur le pied de guerre, nous ne serions pas de force.

— Déborah est assez bonne *diablesse*, lorsqu'on la prend en dehors de ses cornes, je tâcherai de parler à son cœur, il en reste encore quelques bribes. Nephtali est un garçon de mérite, chez lequel l'orgueil d'être juif l'emporte sur les mauvaises qualités. Il ne commettra aucune action coupable dans la crainte d'ajouter à la somme des iniquités d'Israël, nous en viendrons facilement à bout, au nom des douze tribus. Quant à Noémi, la chère créature a deux sentiments égaux, l'amour des siens et l'amour de vous, nous sommes donc très-sûrs d'elle encore.

— L'amour de moi! répéta Karl étonné et où avez-vous pris cette nouvelle folie?

— Mon cher Karl, si vous ne le savez pas, vous êtes digne de délier le manteau de Joseph, la cuirasse de Scipion et la tunique de Bayard. C'est une chose si claire pourtant! Elle vous aime et elle vous aime bien, celle-là, comme au premier amour, dans une âme pure et dévouée. Elle ne demande rien, elle ne cherche rien, elle ne veut rien, sait-elle seulement com-

ment et pourquoi elle vous aime? Vous ne la tromperez point, vous en êtes incapable, mais vous ferez tout tranquillement et tout innocemment son malheur.

Karl était loin de s'attendre à cet aveu. Modeste et indifférent, il n'avait remarqué chez Noémi que sa douceur et les soins qu'elle prodiguait à Mina. L'idée qu'elle éprouvât pour lui le moindre sentiment ne lui était pas même venue, et, bien loin de s'en montrer ou satisfait ou orgueilleux, il en fut véritablement affecté.

— J'espère que vous vous trompez, mademoiselle, mais si par malheur vous disiez vrai, je serais désolé d'avoir inspiré à cette jeune fille des sentiments impossibles. Je suis lié par un serment, je ne puis aimer, ni être aimé de personne; voué à un veuvage éternel, le plus grand malheur de ma vie pourtant, sera d'être un ingrat.

— Quand je vous dis que vous êtes une dupe! pauvre niais, répliqua Léopoldine en haussant les épaules.

— Brisons là, mademoiselle, s'il vous plaît, et ne songeons qu'à ma sœur.

Mina s'était réveillée, son frère entra chez elle et la trouva mieux. Elle fut très-heureuse de le revoir et l'embrassa avec effusion.

— Tu vas bien, n'est-ce pas, ma sœur?

— Je le crois.

— Il ne s'agit plus que de quelques soins, de calme et

de repos; de cette manière, tu seras bientôt capable de recommencer tes courses de montagnes, avec ton amie et moi.

— Ah! oui, j'irai au Plixbourg!

— Au Plixbourg ou ailleurs, où il te plaira.

— C'est la route du Plixbourg qui tourne à travers ces arbres, vois comme elle est verte encore, malgré la neige et l'hiver. Le joli château! avec sa tourelle, là-haut. J'y voudrais habiter.

— Nous avons, à propos de château et d'habitation, une nouvelle châtelaine. On ne parle que d'elle, elle court tout le pays, à cheval, avec une suite nombreuse. Elle est allemande, elle s'appelle la baronne de Phiffhausen. On la dit fort riche et fort belle.

— Phiffhausen! reprit Mina, je connais ce nom, il me semble.

— Où demeure-t-elle? demanda Karl.

— Elle a pris un singulier logis. Cette vieille maison, à moitié ruinée, l'ancien prieuré de Sainte-Gertrude. Elle a fait restaurer les murailles, elle a recrépi les tourelles, meublé l'intérieur, en meubles assortis à l'époque, et elle s'est installée là. Elle est veuve et libre, elle s'amuse, ne se souciant pas beaucoup des propos et des critiques. C'est une joyeuse folle, à ce que dit M. le curé, peut-être la verrons-nous.

— Nous sommes peu joyeux, mademoiselle, elle ne nous recherchera point, répliqua Karl en secouant la tête.

— Nous n'y perdrons pas grand'chose, monsieur; Mina, seule, y trouverait une distraction, elle n'a jamais vu semblable oiseau, et ce riche plumage, ce gazouillement lui plairait.

— Je ne crois pas.

— Moi aussi, continua Karl, j'ai vu de nouveaux personnages. Un charmant officier de hussards, le comte de Champignelles. Il nous a rejoints hier matin, après nous avoir cherchés dans toute les Vosges, assure-t-il. Il est en garnison à Schelestadt. Il aime passionnément la chasse et compte explorer toutes nos montagnes. Il a pris un congé exprès. Il me plaît infiniment : il a l'air franc et bon, et malgré les avantages extérieurs des plus remarquables, il est d'une simplicité toute ronde, sans prétention, sans fatuité. C'est un fanatique de notre langue, Mina, il parle allemand comme un Saxon, et Gœthe est son idole.

— Quel costume portait-il? demanda la jeune fille, les yeux toujours fixés sur la route du Plixbourg?

— Un costume de chasse, arrivé tout droit de Paris, des guêtres parfaitement prises, de chez Spiegetlhalther, un habit vert, une casquette de velours et surtout un fusil d'un nouveau modèle, qui a fait l'envie de tout le monde.

— Eh bien, Mina, c'est justement l'étranger que j'ai rencontré avant-hier dans le village, et dont vous me parliez. Il est fort beau, en effet, grande taille, souple et élégante, cheveux blonds, assez longs et bouclés,

petite moustache naissante, yeux bleus et des dents! des dents de nacre et de la plus éclatante encore.

— Justement. Comme vous l'avez examiné, mademoiselle.

— Ai-je des yeux pour autre chose? répliqua-t-elle en riant.

— Quoi! mon frère, M. de Champignelles est réellement tel que Léopoldine vient de le dépeindre?

— Absolument.

Mina se rappela ce qu'elle avait vu, ce visage si semblable au portrait qu'on venait de tracer, elle sentit le même coup au cœur, que lorsqu'elle avait aperçu l'étranger sur le chemin du Plixbourg. C'était donc lui!

Pauvre Mina! elle était bien près de l'arbitre de sa destinée, et peu de jours lui restaient avant d'entrer dans le drame de sa vie. Léopoldine et Karl continuèrent leur conversation, sans qu'elle s'en mêlât. Elle se laissa aller à des rêvéries délicieuses, dont le visage indécis encore dans sa pensée, couronnait le faîte. Elle resta ainsi plus d'une heure, immobile.

— Qu'avez-vous, chère Mina? dit Léopoldine, pourquoi tout à coup ce silence? Souffrez-vous davantage?

— Un malheur est sur moi, Léopoldine, un malheur affreux, horrible, je le sens, je le vois venir, et je ne puis l'éviter.

VII

UN AUTRE MONDE

Ceux qui ont habités l'Alsace et qui ont parcouru les magnifiques paysages des Vosges, auront certainement remarqué une petite chapelle à moitié ruinée, située entre la vallée de Munster et celle de Colmar, au pied de la montagne. Cette petite chapelle, dont la toiture n'existe plus qu'en partie, et dont la flèche menace ruine, était dédié à sainte Gertrude. A peu de distance se trouvait un prieuré, sous l'invocation de la même sainte, sorte de sinécure pour trois moines et un prieur, assez peu observateurs, assure-t-on, de la règle de Saint-Benoît, sous l'observance de laquelle ils étaient placés cependant. Lors de la Révolution on les chassa comme les autres, ces joyeux frères, qui recevaient si bien les voyageurs, qui couraient le lièvre en robe troussée, et qui connaissaient par leur noms propres toutes les jeunes filles des environs. Le prieuré demeura donc abandonné, et ce fut dommage, car la situation en était ravissante, le jardin fertile et les bois délicieux. Plus tard un paysan l'acheta, y mit son foin et sa paille, habita la cuisine et laissa détériorer ses belles salles, où cependant quelques restes de magnificence annonçaient ce qu'elles avaient été autrefois.

Le paysan mourut, ses fis conservèrent cette maison, et cessant d'y demeurer, elle prit tout à fait l'aspect d'une ruine ; enfin, des propositions avantageuses leur furent apportées de la part d'une grande dame, qui désirait se fixer dans les environs. L'intendant de la baronne de Phiffhausen fit l'acquisition des domaines et de la masure, y mit des ouvriers, transforma le jardin en un charmant parc anglais, et, grâce à beaucoup d'argent, à beaucoup de zèle, ce séjour ne fut bientôt plus reconnaissable. Quand tout fut prêt, madame la baronne arriva en poste, avec quatre jeunes gens, très-beaux, et très-élégants, beaucoup de chevaux, une meute, une foule de domestiques, on n'avait jamais vu rien de pareil dans le pays, et on en parla pendant deux mois, du matin au soir.

Nous allons introduire le lecteur dans cette maison, où bientôt nous aurons occasion de retourner souvent. Il était nuit, des bougies brûlaient dans des candelabres dorés, et plusieurs lampes carcel répandaient une lumière éclatante, le salon étincelait de dorures. Les meubles du plus beau Boule, les siéges en velours rouge, un tapis épais et moelleux annonçaient une richesse élégante et une recherche de bon goût. Des fleurs, placées dans d'immenses jardinières, masquaient les embrasures de croisées, adossées à des rideaux pareils aux siéges, une pendule de l'époque de Louis XVI, représentant Apollon sur son char, entouré des Muses, garnissait la cheminée, c'était un objet

d'art curieux et rare. La table du milieu, chargée de brochures, d'albums, de journaux, supportait entre autres une grande corbeille pleine de cigares et un élégant flambeau pour les allumer.

Six personnes habitaient ce salon : d'abord madame la baronne de Phiffhausen elle-même, étendue dans une ganache, fumant un *papelito* et jouant de l'autre main avec les oreilles d'un grand épagneul blanc, nommé Freyschutz, qui la regardait d'un air attendri. Madame la baronne était une ravissante créature. Elle appartenait plutôt à la classe des naines qu'à celle des femmes ordinaires, sa taille était celle d'un enfant de douze ans. Elle avait des cheveux blonds admirables, des yeux noirs et des paupières noires aussi, elle avait une peau de satin, un pied de fée, une main de déesse, une taille de sylphide, un esprit de démon, une grâce de péri, et pas plus de cœur que de tête. Elle était créée pour le mal, pour le faire et pour le causer : Dieu envoie de temps en temps ces fléaux sur la terre. Elle avait vingt-deux ans, elle était veuve, elle possédait une fortune immense et elle annonçait hautement deux résolutions très-arrêtées : celle de ne pas se remarier, et celle de jouir de la vie, dans toute l'acception du terme sans se préoccuper des propos ni des blâmes.

La ville de Dresde, qu'elle habitait, lui parut un théâtre et trop étroit et trop vaste. Elle était trop connue, elle y avait une famille trop élevée et trop étendue. Pour secouer toutes ses obligations il en eût

coûté des discussions et des combats, il eût fallu rompre en visière à la cour et à toutes les douairières du lieu, elle préféra s'expatrier, Paris fut le lieu choisi d'abord par la joyeuse Édith. Elle y resta six mois, dans un hôtel magnifique qu'elle avait meublé luxueusement, puis elle eut envie de changer, les plaisirs de la grande capitale l'avaient rassasiée. Elle donna ordre qu'on lui trouvât une retraite dans quelques montagnes, qu'on la rendît confortable et somptueuse, elle trouva original d'aller s'y enfermer au cœur de l'hiver, avec quelques amis, pour chasser, rire, fumer et jouer un jeu d'enfer. C'était plus *drôle* que dans la belle saison, où elle n'eût fait qu'imiter tout le monde.

Le soir où nous la trouvons blottie dans son fauteuil, elle était d'assez bonne humeur. Elle avait tué de sa propre main un chevreuil et elle avait assisté à la curée, avec un sang-froid digne du plus grand enragé veneur. Elle daignait permettre à ses adorateurs de l'amuser de leurs propos, de leurs compliments, elle écoutait avec complaisance un grand artiste, qui tenait le piano, et ne l'interrompait guère que toutes les cinq minutes. On lui avait même vu feuilleter quelques dessins, qu'un peintre de premier mérite venait de lui offrir. C'était beaucoup, c'était plus que jamais peut-être on n'avait obtenu d'elle. Un jeune homme d'une belle taille et d'un visage sérieux, debout près de sa cheminée, jetait sur elle des regards empreints tout à la fois d'amour et de mélancolie. On voyait qu'il se con-

damnait lui même d'avoir placé son cœur sur un être aussi peu digne de le recevoir, mais qu'il ne pouvait, ni ne voulait pourtant le reprendre.

— A quoi pensez-vous, madame? demanda-t-il.

— Je pense qu'il est souverainement injuste que Freyschutz, qui n'est qu'un chien, ait les oreilles bien plus doucces que mes cheveux.

— Les oreilles de Freyschutz feraient un singulier effet près de votre visage, baronne, cria un des jeunes gens qui tenaient les cartes à côté d'elle, autour d'une table couverte d'or.

— Taisez-vous, Raymond, et occupez-vous de notre banque ; où en sommes-nous ?

— Nous perdons deux cents louis.

— Vous êtes un maladroit.

Et elle secouait les cendres de son cigare avec la même insouciance que si elle eût jeté deux sous par la fenêtre.

— Vous êtes superbe joueuse, continua le jeune homme de la cheminée ; le gain ou la perte vous trouve impassible.

— Beau mérite, vraiment ! Je ne donnerais pas ce reste de tabac pour gagner ou pour perdre, cela m'est absolument égal. J'ai toujours joué ma vie à croix ou pile, et peu m'importe le côté qui retourne.

— En vérité, Edith, je ne sais pas si vous avez jamais senti quelque chose.

— Moi ! j'ai tout senti, tout éprouvé, tout essayé,

hors vos niaiseries de sentiments impossibles. Je suis heureuse et vous rêvez le bonheur, j'ai pris le bon de l'existence, le positif, les choses palpables et vraies. Je ne m'amuse pas aux chimères, comme vous, Arthur, qui avez la bonte de m'aimer en héroïne de roman.

— Je vous aime comme un sot, comme un imbécile, madame, et...

— Ceci est parfaitement vrai, interrompit-elle, et j'aurais mauvaise grâce à le nier.

— Méchante!

— Moi, méchante! quand je vous donne des conseils, que vous ne voulez pas suivre, quand je vous tends la main pour vous retirer d'un abime où vous tombez! Ingrat! vous devriez me bénir de ce que je vous mets à la porte. A quoi vous mènera votre sublime passion? à la rivière, où je n'irai pas vous repêcher, ou bien au ridicule, où je vous laisserai bien mieux patauger encore. Que voulez-vous! que vous faut-il? N'ai-je pas été pour vous aussi bonne que je puis l'être? Est-ce ma faute, si je ne sais l'être que de cette manière-là? Vous resteriez cent ans en contemplation, en extase, que vous ne me donneriez pas ce qui me manque. Allez-vous-en donc! votre temps est fait; retournez à Paris, et envoyez-moi à votre place quelque joyeux compagnon, qui vous remplace et qui m'amuse. Vous m'amusez peu avec vos larmes, savez-vous cela?

— La baronne parle d'or, mon très-cher, ajouta le peintre, va-t'en!

— Va-t'en ! va-t'en ! s'écria-t-on de toutes parts, tu nous portes malheur, avec ta figure de fantôme.

Le pauvre Arthur ne savait plus où il en était. Jamais un cœur véritablement épris ne se trouva à pareille orgie d'insensibilité et de moquerie.

— Ah ! je voudrais vous tuer tous ! s'écria-t-il dans un moment de rage.

— Et moi aussi ?

— Et vous aussi, Edith, puis je mettrais le feu au château, et je m'ensevelirais sous ses ruines.

— Bien obligé ! vous êtes charmant, monsieur le désespéré.

— Si tu ne pars pas, Arthur, nous partirons.

— Ma foi, non, messieurs, je me trouve trop bien ici. Je préfère le mettre tout bonnement à la porte, que de me gêner pour ce milord Grandisson.

Arthur était un homme de cœur de valeur même; mais comme presque tous les hommes de ce monde, quels qu'ils soient, il craignait le ridicule. Cette société était établie sur ce ton : on y disait tout, et on riait au nez de celui qui prenait la chose au sérieux. Il n'*osait* pas faire autrement que les autres, bien que son sang bouillît dans ses veines, et qu'il se sentît blessé à mort de ces plaisanteries hasardées.

— Messieurs, laissons un peu Arthur, je vous prie, dit tout à coup Edith, nous diviendrions aussi ennuyeux que lui, si nous allions explorer les ténèbres de ses sentiments et y porter nos lumières. Explorons plutôt

les environs de cet ermitage. Qui de vous a fait une découverte? Qui m'a déniché un voisin amusant ou bien une chose hors du commun, à voir.

— J'ai été à Colmar, dit l'un des jeunes gens, je n'y ai rien trouvé de digne de vous, cela ressemble à toutes les villes. Il y a cependant sur le toit de la cathédrale un nid de cigognes, qui doit être original lorsqu'il est habité.

— Nous irons visiter le nid de cigognes, quand les cigognes en reprendront possession; c'est bien. Ensuite.

— Moi, j'ai couru toutes les ruines, j'ai parcouru de superbes forêts de sapins, j'ai découvert des vues admirables du Rhin, de la plaine d'Alsace et de la forêt Noire. Mais c'est encore comme toutes les vues de montagnes, vous en avez rencontré mille d'aussi étendues. Et puis il faudrait le zéphir et le printemps, continua un autre étourdi.

— Moi, j'ai visité le Florimont, où il n'y a que des pierres, et la Montagne-des-Roses, où je n'ai trouvé que des balais, encore le printemps et les zéphirs, reprit l'artiste d'un air triomphant.

— Attendons le printemps et les zéphirs, puisqu'il le faut.

— Eh bien, moi, dit le dernier de tous, j'ai été plus heureux, j'ai fait une découverte.

— Une découverte! Dites vite, c'est précieux...

— Mais une découverte précieuse, réelle, quelque

chose que l'on paierait au poids de l'or, à Paris, et que vous aurez sans doute pour rien ici.

— Enfin, qu'est-ce que c'est?

— Une sorcière, une prophétesse, une sibylle, un être fantastique, qui prédit l'avenir, qui raconte le passé, comme si elle lisait dans votre cœur, une créature auprès de laquelle tous les somnambules passés, présents ou futurs, ne sont que des polissons.

— Mais qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Pour l'amour de Dieu, expliquez-vous, mon cher, vous êtes horriblement impatientant.

— Voici : quelqu'un de vous a-t-il remarqué un assez joli village que nous traversons pour aller à la chasse dans les îles du Rhin, et qu'on appelle Wintzenheim?

— Je l'ai remarqué, après...

— Dans ce village, se trouve un jeune fille de dix-huit ans, fort belle, et qui a la seconde vue.

— Qui vous l'a dit?

— Tout le monde. Ce n'est pas tout: dans ce même village, se trouve aussi une famille juive, qui est aussi sorcière que Beelzébuth; la jeune fille à la seconde vue et cette sorcière-là tiennent conseil ensemble. On les entend, la nuit, composer leurs maléfices, et la jeune fille, dit-on, en mourra...

— Ah! voici du nouveau, à la bonne heure! Nous irons nous faire dire la bonne aventure. Peut-on les consulter? Les fait-on venir, ou va-t-on chez elles? Je préférerais cela, j'aimerais à voir le cabinet infernal,

cette cuisine du diable a quelque peu de haut-goût qui m'attire... Allons-y ce soir...

— Un instant! Ces gens-là ne se montrent pas pour de l'argent. Les juifs sont fort riches et la jeune fille est dans l'aisance. Il sera difficile d'arriver jusqu'à eux, autrement qu'en faisant une visite de voisinage.

— Ce sont donc des gens à voir? Des juifs, cependant, cela ne se reçoit pas en bonne compagnie, à moins qu'ils ne s'appellent Fould ou Rotschild.

— Ceux-là sont du bel air du pays. La mère a été superbe et est encore fort agréable, le fils est très-beau et la fille charmante. Avec des turbans et des robes, tout cela ferait un effet prodigieux à l'Opéra, dans les chœurs de Moïse; ils ont l'air d'arriver de la captivité de Babylone.

— Ah! le fils est beau!

— Un Joseph ou un Ismaël admirable, madame. Rêvez-vous donc cette conquête-là? Je dois ajouter aussi que le frère de la jeune prophétesse, un certain Karl, est bien autrement beau que lui encore. C'est une de ces têtes fières et tristes, comme vous les aimez dans les tableaux.

— Et comme je les aime quelquefois, par exceptions, dans la vie.

— C'est bon à savoir.

— Il faudra penser à faire une nouvelle visite chez ces merveilleux voisins. Nous irons tous en troupe, le voulez-vous?

— Puisque cela vous plait. On parle encore d'une mademoiselle de Froidmantel, très-belle et très-spirituelle femme, qui vit ici depuis quelque temps, seule avec ses domestiques, et qui voit beaucoup ces favoris de l'enfer.

— Nous irons aussi chez mademoiselle de Froidmantel, au moins, voilà un nom qui ressemble à quelque chose !

— Je le crois bien, c'est un des plus beaux de la Normandie.

— Va pour Froidmantel, pour les juifs et surtout pour la petite prophétesse. Je voudrais bien connaître mon avenir.

— Je vous le dirai sans être devin.

— Quel est-il, monsieur ?

— Vous serez adorée, tant qu'il y aura moyen de l'être, puis vous tâcherez de prolonger votre jeunesse le plus longtemps possible, et quand cela ne se pourra absolument plus, vous ne permettrez à personne d'oser porter un joli visage et de se servir de ses vingt ans. Vous serez méchante et vous enragerez.

— Merci ! au fait cela pourrait bien être. Mais ce n'est pas là ce qu'on m'a prédit une fois, à Dresde. Une vieille femme, qui était réellement sans pareille, âgée de deux cents ans, a lu dans ma main des choses très-extraordinaires. Je dois avoir des aventures nombreuses, et finir par une catastrophe, elle n'a jamais voulu

me dire laquelle. Je serais curieuse de voir si cette petite novice me conterait la même chose.

Edith, joignait à ses autres facultés celle d'une imagination volcanique. Elle se montait la tête au moindre caprice, et alors elle était capable, par le seul fait de ce caprice, de mille extravagances de sentiment, auxquels les gens de bonne foi se laissaient prendre.

Elle croyait aimer, et elle était aussi loin de l'amour que d'une émotion vraie. Ici sa curiosité fut mise en jeu, son penchant au merveilleux fut chatouillé, elle se persuada qu'elle désirait connaître Mina et dès lors il fallait qu'elle la connût.

— Nous ferons donc des visites, s'écria-t-elle comme complément de ses réflexions, mais en attendant nous allons continuer notre partie, afin de passer le temps d'ici à demain. Attention, monsieur, je tiens la banque moi-même, et si vous perdez, vous me payerez, s'il vous plait.

VIII

L'ORIGINAL DU PORTRAIT

Léopoldine plus répandue et moins préoccupée que les autres, avait donc appris par les bruits de la contrée, les agitations de la baronne, la vie excentrique et es détails à peu près exacts qu'elle avait donnés à ses

voisins. Elle avait beau se faire de la morale et se persuader qu'elle était misanthrope, la pauvre fille ne s'amusait guère, et la solitude commençait à lui peser. Elle espéra, sans se l'avouer, en ce nouveau voisinage.

— Si elle s'amuse, se disait-elle, pourquoi ne m'amuserais-je pas aussi ? Je tiendrais bien ma place à ses chasses et à ses banquets. Je suis d'âge à savoir me conduire, je ne dépends de personne et je puis voir la société qui me plaît.

Elle parlait chaque jour au Rimblau et à Mina de la belle étrangère; elle cherchait à la rencontrer, à connaître ses promenades, ses habitudes. Mina ne répondait point, pensait à autre chose, et restait plus que jamais concentrée en elle-même. Sa santé s'altérait beaucoup, une petite fièvre intérieure la minait incessamment; lorsqu'on l'interrogeait, elle répondait en levant son regard humide et fatigué.

— Je ne sais ce qui va arriver dans ma vie, mais elle changera bientôt; elle deviendra plus cruelle encore: je suis à la veille d'un grand malheur.

Et l'on n'en pouvait tirer autre chose.

Le médecin, à bout de remèdes, ordonna un exercice presque violent, quelque chose qui, en abattant le corps pût tuer l'âme, et la réduire au repos. Elle accepta, comme toujours, cette prescription, elle la remplit fidèlement, mais avec la condition qu'elle sortirait seule, si cela l'arrangeait mieux, qu'on ne la suivrait point, qu'elle irait où il lui conviendrait d'aller, et

qu'elle ne rendrait de comptes à personne. Lorsque Léopoldine apprit qu'on accueillait ces demandes :

— Ah ! dit-elle à Karl, le remède sera pis que le mal. Elle ira grimper sur les vieilles murailles, et elle nous en reviendra dix fois plus folle qu'auparavant, avec tous les châtelains dans l'esprit Elle se croira l'Iswelt de Falkenstein de la légende, et verra des rideaux noirs entre elle et nous, comme cette célèbre châtelaine, après que son mari eut tué son amant sur son balcon.

— Elle le veut, elle l'a accepté, répondait le bon frère, elle s'en fait une joie ;. je ne la lui ravirai point. Demain matin, dès l'aube, elle commence ses courses, et ne reviendra que tard.

— Y va-t-elle seule?

— Non ; elle prend la fille de sa nourrice, qui doit se tenir à distance, lui donner tout ce qu'elle demandera, et la laisser agir à sa fantaisie.

— Singulière cure que le docteur entreprend là ! Mon cher Karl, vous aimez votre sœur d'une drôle de manière.

— Mademoiselle, ma mère ne la contrariait jamais, et je veux suivre en tout les ordres de ma mère; il ne me reste plus d'elle que sa volonté, je dois la respecter au moins, je dois l'accomplir plus encore que si elle était là pour me l'imposer.

— Que cette volonté soit faite, mais ne vous plaignez pas ensuite, quand il arrivera ce que l'on vous annonce.

Le lendemain, en effet, au lever du soleil, Mina était

debout. Elle s'habilla avec plus de soin que de coutume, et, appelant sa *suivante*, elle ouvrit la grille de la cour. Elle ne se rendait point compte de l'impression qui la guidait, mais elle se disait :

— Je veux être belle aujourd'hui.

Elle avait choisi une jolie robe ; un chapeau de paille très-simple, mais très-coquet, couvrit sa chevelure admirable et encadra son charmant visage. Elle prit pour compagnon de route le *Faust* de Gœthe, dans sa langue maternelle, et elle sortit de la maison presque joyeuse.

— Cattle, dit-elle, je crois que ces promenades me feront du bien, je me sens d'avance regaillardie. As-tu pris soin du déjeuner?

— Le voilà, mademoiselle, sans compter que j'ai envoyé le garçon de ferme là-haut, avec des provisions. Vous m'avez annoncé que nous irions au Plixbourg, et j'ai pensé que vous trouveriez volontiers le repas du matin.

— C'est bien, Cattle, c'est bien, ne me parle plus. Voici notre route.

Cette route, c'était celle que son imagination avait parcourue si souvent, où elle avait aperçu une fois, une seule fois, cet homme, dont la trace à peine formée restait ineffaçable dans son esprit. Lorsqu'elle fut parvenue au bas de la côte, elle monta doucement, doucement, en pesant ses pas, pour ainsi dire, cherchant autour d'elle des vestiges effacés.

— Pourquoi cette idée et cette image me poursuivent-elles partout? Pourquoi cet étranger, dont les traits mêmes me sont inconnus, est-il le roi de ma pensée, le dominateur de tout mon être? C'est encore un des mystères de la nature que cet entraînement; lui ne me devine pas, il ne saura même jamais que j'existe.

Elle s'arrêta soudain, elle était à la même place où elle l'avait vu descendre, à travers les allées du bois Elle promena autour d'elle un long regard, comme pour le chercher encore. Puis elle reprit sa route, et se mit, pour se distraire, à chercher d'autres souvenirs.

Les ruines du Plixbourg sont peu étendues et mal conservées, cependant elles donnent assez bien l'idée de ce que pouvait être le manoir, un des moins considérables de la contrée, bien qu'un des plus pittoresques. Mina l'avait visité bien des fois, elle en connaissait tous les détails, et elle marcha droit vers une fenêtre, la seule qui soit conservée, dans la supposition presque certaine, qu'elle avait éclairé la chambre de la châtelaine, et qu'elle se trouvait à l'endroit même où s'était passée la scène terrible de l'assassinat que racontaient les ballades. Elle se pencha en dehors, au-dessous d'elle était bien ce même ravin, dont parlait la légende et même la ruine de la petite poivrière, qui introduisit le châtelain. Le lierre y était encore, ses branches envahissaient l'ouverture, et se croisaient au-

dessus du bassin de pierre, conservant même quelques restes de sculpture.

Elle choisit ce lieu pour son repos, elle s'assit sur un banc établi dans l'embrasure, où jadis peut-être Iswelt et son amant avaient devisé, et, malgré le froid assez piquant de la matinée, elle se promit d'y passer plusieurs heures. Le soleil d'hiver échauffait de ses rayons pâles la nature épuisée, la neige brillait comme des diamants, la verdure noire des sapins formait un contraste frappant et qui saisissait le regard. L'hiver a aussi ses beautés dans les montagnes, beautés sauvages et poétiques, auxquelles les imaginations rêveuses se laissent prendre et qu'elles parent encore de tous les charmes de l'inconnu.

Peu à peu Mina s'exalta, elle s'exalta au point qu'elle ne se trouva pas à la hauteur de ses pensées et que la langue vulgaire ne lui suffit plus pour les exprimer. Elle ouvrit Gœthe, elle lut d'abord tout bas, puis ensuite tout haut, les admirables vers du poëte allemand, elle les lut avec l'enthousiasme du cœur, sentant et faisant valoir chaque mot, chaque phrase. Elle s'anima et devint plus belle encore, quand elle peignit Faust et Marguerite, dans leurs entretiens adorables de fraîcheur, de naïveté et de passion. Elle se croyait bien seule et se laissait aller à tout ce que cette passion disait à son âme, des larmes d'attendrissement coulaient sur ses joues, elle ne songeait ni à les retenir, ni à les essuyer. Une pierre roula de la muraille au-dessus

d'elle, elle leva les yeux à ce bruit, et ses yeux restèrent comme charmés, elle avait devant elle la réalisation de ses rêves le beau visage du miroir magique, l'étranger de la route du Plixbourg, Gaston de Champignelles enfin, celui qui devait faire la destinée de sa vie.

IX

A BIESHEIM

Il existe sur le bord du Rhin, à quelques lieues de Colmar, une petite ville remarquable par ses fortifications, et que l'on qualifiait de *Bijou de M. de Vauban.* Cette petite ville s'appelle Neuf-Brisack. Elle se compose de quatre rues, en croix, et d'une place très-régulière, entourée d'arbres, avec une église assez belle; toutes les maisons sont semblables, à la même élévation. Au-dessous du rempart, des casernes, de vastes casemates, en font un de nos principaux magasins d'armes et un des boulevarts les plus sûrs de nos frontières. Par un réglement de police fort ancien, je suppose, il est défendu aux juifs d'habiter cette petite place; ils y entrent à l'ouverture des portes, pour s'occuper de leur commerce, et en sortent scrupuleusement le soir; c'était du moins ainsi du temps de la royauté; je ne sais si la république aura réformé ces

usages. Il n'existe à Neuf-Brisack aucune boutique, que celles de première nécessité. Les cinq ou six cents habitants qu'elle renferme ne vivent que par la garnison. La société y est nulle bien entendu, elle se compose seulement des militaires et de leurs femmes, du commandant de place et des officiers d'artillerie. Le pays est délicieux, de toute part on voit des montagnes boisées, on aperçoit le cours du Rhin et le fort Saint-Pierre, la Forêt-Noire, le Brisack, si pittoresquement situé sur sa terrasse, au-dessus du fleuve; et enfin la plaine d'Alsace avec ses usines, ses flèches pointues, ses vignes en festons et ses champs admirablement cultivés.

A une lieue de Neuf-Brisack, presque sur le bord du Rhin, à côté de la douane, se trouve un village, qui deviendra une ville et qui renferme déjà les principales richesses commerciales du pays. Ce village, appelé Biesheim, n'est habité que par des juifs. Ils y ont leur synagogue en honneur, à peine y rencontre-t-on quelque chrétien égaré, et le bruit court aux environs qu'il ne faut pas y laisser venir les enfants. On les cherche pour d'affreux mystères, plusieurs ont été assassinés d'une manière horrible, et on raconte là-dessus des histoires *à faire dresser les cheveux sur la tête*, disent les commères et les femmes des *portiers-consignes* de Neuf-Brisack. Il est bien entendu qu'on en croit ce que l'on voit.

C'est à Biesheim que nous conduisons nos lecteurs

maintenant, dans un cabaret, au milieu de la grande rue, par un beau jour d'automne, au moment des vendanges. Les portes étaient ouvertes, le soleil entrait à flots par la porte qui donnait sur le jardin, où les dernières marguerites de la saison fleurissaient au milieu des fruits. C'était un luxe de végétation, de verdure, de gaieté champêtre, qui faisait du bien au cœur. Plusieurs hommes assis autour d'une table, causaient, en buvant cet excellent vin blanc, qui grise si vite et qu'on déguste avec tant de plaisir. Le jour tombait peu à peu, les gens de l'auberge allaient et venaient, des paniers de raisins au bras, riant, chantant, se faisant des niches, échangeant de joyeux propos. Les hommes qui buvaient ne se dérangeaient point et n'y faisaient nulle attention. Ils causaient, les coudes appuyées sur la table, semblant profondément occupés et isolés de tout ce qui les entourait. Depuis l'heure du dîner, ils n'avaient pas quitté la place, et les bouteilles se succédaient rapidement. Le crépuscule arriva, puis la fraîcheur du soir, on ferma les fenêtres, on alluma dans la cheminée un feu de sarments, clair et brillant, et les autres tables se remplirent peu à peu.

Vers huit heures et demie, un jeune homme d'une haute taille et d'un noble visage entra dans la salle, couvert d'un vaste manteau. Il toucha le bord de son chapeau pour saluer les assistants, et s'assit auprès de la cheminée. Il posa sa tête dans sa main, et appuya son bras sur sa jambe croisée, plongé dans de profondes

réflexions sans doute. Il faisait si peu de bruit qu'il fut bien vite oublié. Les tables se vidaient peu à peu, celle des buveurs dont nous avons parlé resta seule occupée; ils continuaient à causer, et, par une singularité particulière, ce vin, si capiteux pour tous, ne produisait pas sur eux le moindre effet. Ils conservaient leur raison, ils passaient en revue le voisinage et leurs relations de commerce avec un sérieux et une attention annonçant des projets très-graves et très-essentiels à mûrir.

— Vous êtes sûr de cela, Samuël, et vous le tenez de Moïse lui-même? dit le plus âgé de tous.

— Je le tiens de lui, je l'ai vu ce matin à son arrivée. Il descendait de sa voiture, il était encore tout botté.

— Je ne puis croire à une pareille imprudence de la part de Moïse Wilmer; il ne peut garder chez lui une pareille somme.

— Je suis sûr, qu'elle y est, pourtant, bien qu'il n'en convienne point, et qu'il s'en cache comme d'un péché contre la loi de nos pères.

— Répète-moi un peu ce que tu sais de cette affaire, continua le vieux juif en se frottant la barbe.

— Eh bien, je suis allé il y a quinze jours à Vieux-Brisack, pour cette combinaison de contrebande dont on nous a parlé à tous les deux, et j'étais tranquillement à l'auberge, à causer comme à présent. Nous vîmes arriver Moïse à cheval, suivi de son Roboam,

cette vieille bête de domestique qui ne sait que répéter les paroles de son maître. Moïse entra en se frottant les mains, et en riant de son rire ordinaire quand il a attrapé quelqu'un. Nous lui fîmes place autour de notre table, il s'assit et prit une chope. Nous lui offrîmes du vin, il le refusa, et recommença à se frotter les mains.

— Qu'avez-vous donc, père Moïse? lui demandai-je; vous avez l'air bien content.

— Eh! eh! je ne suis pas fâché, pas fâché du tout, mes petits amis.

— Vous avez donc fait une bonne affaire?

— Eh! eh! pas mauvaise, pas mauvaise, mes petits...

— Vous avez acheté des chevaux, ou bien vous avez vendu votre fameuse toile de Mulhouse?

— Rien de cela, rien de cela, mes enfants, bien mieux, cherchez toujours.

— Vous avez acheté bon marché cette île du petit Rhin, où il y a tant de faisans?

— Bah! vous n'y êtes point.

— Ce sera quelque opération avec le nouveau régiment de Neuf-Brisack, quelques fournitures de peaux ou de draps?

— Brou! cela en vaut bien la peine!

— Alors nous ne le devinerons point, dites-le.

— Savez-vous où je vais?

— Comment le savoir, puisque vous ne le dites point?

— Je vais faire un assez long voyage.

— A Fribourg?

— Non, à Carlsrhue.

— Ah! à Carlsrhue! pourquoi faire? ordinairement nous ne traitons pas si loin.

— Connaissez-vous le fameux Ruben Forbach?

— Ce grand banquier si riche?

— Eh! eh! oui, si riche.

— Que lui est-il arrivé?

— Eh! eh! il est mort, mes enfants.

Et il recommença à se frotter les mains, en répétant ses éternels : eh! eh!

— Il n'avait pas d'enfants, je crois? demandais-je.

— Pas le plus petit enfant, pas le plus petit neveu, pas le moindre héritier.

— Et qui donc aura tous ses millions, criâmes-nous tous ensemble.

— Eh! eh! qui en hérite, mes petits amours, qui en hérite? c'est quelqu'un que vous connaissez.

— Qui cela? qui cela, père Moïse?

— C'est moi, moi-même, moi tout seul, car je suis le fils de son caissier, car c'est lui qui m'a mis la plume derrière l'oreille. Il laisse trois millions cinq cent mille francs, *en argent comptant*, mes petits chats, entendez-vous? et qui sont déposés dans la maison de Carlsrhue, où je vais les voir, les toucher, les avoir *à moi*, pour moi, et aussi un peu pour ma fille. Ce sera un beau parti, ma fille, elle épousera un prince.

A ces mots, le jeune homme, placé auprès de la cheminée, releva vivement la tête, et prêta toute son attention.

— Vous jugez de notre étonnement, et comme nous nous mîmes à questionner le bonhomme, à lui faire la cour, à l'accabler de compliments. Il nous regardait du coin de l'œil, avec son rire et ses eh! eh!

— Vous en voudriez bien un morceau, n'est-ce pas? mes chers bijoux, mais vous n'en aurez point; chacun pour soi, s'il vous plaît; faites ce que j'ai fait, travaillez, économisez et vous acquerrez des protecteurs. Savez-vous à quoi je dois l'amitié de M. Forbach? savez-vous ce qui l'a disposé en ma faveur? Je vais vous le dire. Je traversais sa cour, et j'aperçus une épingle brillant entre deux pavés. Je la ramassai et je la piquai sur ma manche, M. Forbach regardait par hasard à sa fenêtre, il vit cette action bien naturelle; pourtant, il en fut enchanté, et dès cet instant il décida que je serais son héritier, qu'il ferait mon avenir. Il l'a fait, vous voyez, mes agneaux, eh! eh! que cela vous apprenne à ramasser des épingles.

Après cela le père Moïse se leva, dit trois mots à l'hôte, ne paya point son écot, bien entendu, prétendant que nous l'avions invité, et remonta à cheval. Depuis ce temps j'ai fait quelques courses aux environs, et ce matin seulement je suis revenu à Biesheim. En débarquant je rencontrai Moïse, arrêté devant la douane, avec une superbe voiture et deux beaux chevaux. Il

parlait au receveur, il se frottait les mains, il disait un chapelet de eh! eh! à n'en plus finir. Dès qu'il me vit, il me demanda si j'étais revenu à Biesheim depuis longtemps; et comme je lui dis que j'arrivais :

— Tant mieux! répondit-il, tu n'as pas encore eu le temps de bavarder. Je me suis joliment trompé sur M. Forbach, il n'a guère laissé d'argent. Tous ses millions étaient des chimères. Cinq cents petits mille francs et ses deux maisons, voilà tout l'héritage, il n'y a pas de l'eau à boire.

Le père Moïse est bien fin, mais je suis plus fin que lui, et j'étais sûr qu'il mentait, le brave homme! ses yeux disaient les trois millions, et ses lèvres les cinq cent mille francs, sans compter que ses yeux, fixés sur sa voiture, me disaient que le trésor était là. Il m'offrit de me reconduire jusqu'ici, j'acceptai; j'espérais qu'il causerait. Nous montâmes dans la belle voiture, et nous partîmes au pas; nous étions trop chargés pour aller vite. Il y avait sans doute des lingots ou des sacs pleins dans ces coffres. Toute la route il m'interrogea, il me retourna tant qu'il put, je me gardai bien de lui rien raconter et de lui laisser soupçonner même mon idée sur ses trésors. Voilà où nous en sommes, et tout ce que je puis vous apprendre. Seulement, quand il fut descendu devant sa maison, il fit entrer sa voiture dans la cour, avec son Roboam, tenant son cheval par la tête, et, fermant ses portes lui-même, me rit au nez.

Le jeune homme écoutait cette conversation avec une

attention ardente. Il levait les yeux sous son chapeau et ne les perdait point de vue. Ils ne songeaient point à lui, ils oubliaient sa présence, lorsque l'un d'eux, après avoir parlé bas aux autres, l'aperçut et le montra du doigt. Ils se turent subitement, et changèrent de conversation.

L'inconnu se leva, croisa son manteau, en rejeta le pan sur son épaule, et sortit de la salle. Il marcha les yeux baissés, d'une allure résolue, vers l'extrémité du village, il s'arrêta devant une grande et belle maison, assez isolée, entourée de hautes murailles, garnies de verres coupés, formidables barrières très-difficiles à franchir. Intérieurement deux dogues, se promenaient dans la cour, et faisaient bonne garde. Le jeune homme écouta un instant et frappa à la porte, un coup assez modeste, mais qui pourtant retentit dans le silence.

On ne répondit point. Il frappa de nouveau.

Après un instant il entendit un pas lourd et assez vif, accompagné d'un autre plus trainard; M. Wilmer et Roboam parurent, un juda s'ouvrit et une petite lanterne sourde darda sur le visage du jeune homme un rayon brisé.

— Qui est là? demanda Roboam d'une voix peu assurée.

— Ouvrez, Roboam, c'est un ami.

— Un ami à pareille heure? avec un chapeau rabattu et un manteau au mois d'octobre? passez votre chemin, l'ami, ou revenez demain. Il est neuf heures, nous n'ouvrons point.

— Roboam, ouvre-moi, ne reconnais-tu point Nephtali Rimblau?

Les deux vieillards parlèrent bas un instant, puis, M. Wilmer s'avança et demanda en essayant de regarder de plus près.

— Est-ce bien vrai, Nephtali, que c'est vous? dites-moi quelque chose qui le prouve, quelque chose que je sache et que vous sachiez seul, je n'aime pas les visites nocturnes.

— Vous m'avez écrit une lettre qui m'a fait venir, mon cher monsieur Wilmer, cette phrase : « Je vous conseille d'oublier ma fille » m'a mis la mort dans l'âme.

— Ah! c'est bien vrai, alors, tu peux l'introduire, Roboam.

Trois gros verroux tournèrent dans leurs gâches, la porte s'entr'ouvrit doucement, Roboam passa la tête.

— C'est bien lui, monsieur! Entrez, entrez vite, monsieur Nephtali, s'il y avait quelqu'un derrière vous!...

Nephtali entra, il ôta son chapeau, prit la main de M. Wilmer qu'il serra, et lui demanda de ses nouvelles avec l'inquiétude d'un homme qui ne se sent pas très-bien soutenu dans l'esprit de celui auquel il parle.

— Je me porte bien, bien, Nephtali, très-bien, qui t'amène, mon garçon? Pourquoi es-tu venu si tard?

— Je vous ait dit ce qui m'amène, monsieur Wilmer,

vous m'avez écrit des choses singulières dont il me faut l'explication; mais entrons, je vous prie, il ne fait point un temps à causer dans la cour.

Roboam et son maître se regardèrent et hésitèrent un instant.

— Resteras-tu à coucher?

— A moins que cela ne vous contrarie, monsieur Wilmer, c'est mon intention.

— Cela ne me contrarie point, cela m'étonne seulement, je ne t'attendais pas, j'arrive ce matin. Si tu étais venu hier, tu ne m'aurais pas trouvé.

— Je le sais, monsieur.

— Ah! tu le sais! Allons, viens dans la salle à manger, où tu trouveras un couvert mis. Un modeste souper, t'en contenteras-tu, mon garçon? Eh! eh! — à propos comment se porte l'amie Déborah? En es-tu content maintenant et de ta chère sœur? Est-elle toujours belle?

— Ma mère se porte bien, monsieur, ma sœur aussi, je vous remercie.

Le jeune homme suivit son hôte et il se disposait à ouvrir une porte à gauche, dans le corridor, lorsque M. Wilmer mit sa main sur la sienne, en lui disant:

— N'entre pas là, je t'ai dit dans la salle à manger.

Nephtali ne fit aucune objection, sa préoccupation était visible, une impatience continue le dominait. Il jeta son manteau sur une chaise, posa son chapeau sur une autre, et resta debout à côté du poêle parfaitement

8.

froid et dont la faïence lisse glaçait le regard, dans cette grande chambre nue. M. Wilmer jeta autour de lui le coup d'œil investigateur de l'avare. Il ne vit rien de dérangé, rien n'était hors des armoires, il n'y avait ni à prendre, ni à examiner. Ces murailles nues, ce logis dévasté inspiraient une tristesse involontaire, on eût dit une ville prise d'assaut. Un ruban oublié sur une table, un vieux ruban chiffonné, quelque nœud de collerette ou de bonnet, rappela à Nephtali la jeune fille qu'il aimait, l'ange de cette demeure. Une larme tomba sur son cœur en songeant qu'on voulait la lui enlever, qu'il la perdrait peut-être, ou que du moins il lui faudrait combattre pour l'obtenir. La science était bien loin! M. Wilmer le regarda un instant de cet air moqueur qui lui était particulier, pendant que Roboam mettait un couvert de plus à sa table de cénobite.

— Assieds-toi là, mon garçon, nous allons partager cette soupe au lait et ce gâteau, je ne mange jamais autre chose le soir. Tu m'excuseras, mais je ne t'attendais pas, j'arrive de voyage et il n'existe pas autre chose ici.

— Ce sera toujours assez, monsieur, je n'ai pas faim.

— Tu as peut-être soupé aux Deux-Clefs?

— Non, monsieur.

— Tu y as laissé ton cheval au moins? reprit l'avare effrayé d'une nouvelle bouche à nourrir.

— Oui, monsieur, comme à l'ordinaire, mais, je vous en prie, parlons de Dinah. Où est-elle?

— Dinah est à Strasbourg, chez le rabbin Joseph Rible, elle doit y passer tout ce mois-ci et l'autre.

— Je ne pourrai l'y aller voir ?

— Eh ! eh ! mon petit, tu n'as donc pas compris ma lettre ?

— Je n'ai pas voulu la comprendre, après une parole aussi solennellement donnée que la vôtre, il me semble que le parjure est impossible.

— Il ne s'agit point de parjure jeune homme ? Il s'agit de raison. Quelle fortune as-tu ?

— Vous le savez bien, monsieur, répondit Nephtali étonné, vous avez été mon tuteur, après la mort de mon père, vous n'ignorez pas qu'il nous est resté cinq cent mille francs à partager entre ma sœur et moi, sans compter ce qui nous reviendra de ma mère.

— Peuh ! fit le juif, en avançant les lèvres, qu'est-ce que c'est cela ?

— C'est une jolie fortune, par tout pays, honorablement gagnée, tout le monde ne pourrait pas en dire autant, dans notre nation surtout, hélas !

— Eh ! eh ! tu jettes des pierres dans mon jardin, mais je ne les ramasse pas, je n'en ai que faire. N'as-tu rien entendu dire dans le village ?

— J'ai entendu parler de millions, d'une fortune qui vous serait tombée des nues, de je ne sais quoi encore, mais cela m'a paru si absurde, que je n'y ai fait aucune attention.

— Eh ! eh ! tu as tort mon ami, il y a du vrai.

— Quoi ! vous avez en effet hérité de trois millions et demi, en argent comptant, sans les terres, les meubles et la maison.

— Trois millions! comme tu y vas! On voit bien que tu n'as pas à les donner! Et tu comptais déjà tenir ce magnifique magot, en épousant ma fille?

— Dieu m'est témoin que je n'ai pas pensé à l'argent, mais à Dinah.

— On dit toujours cela, je le sais, on n'ose pas avouer la seule, la vraie passion, celle de l'or, celle qui renferme toutes les autres, qui peut toutes les satisfaire, celle qui donne toutes les joies de la vie. Les hommes ont, en vérité, des préjugés bien étranges.

— Vous me connaissez assez pour savoir combien je suis loin de semblables idées, monsieur, je n'ai qu'un désir, celui de réhabiliter la nation juive, de lui rendre le rang qu'elle a perdu, sa splendeur éclipsée, et pour cela il faudrait, au contraire, abandonner ces basses et cupides habitudes dont nous sommes hélas! devenus les types et le modèle, il faudrait redevenir les Israélites et cesser d'être les Juifs, vous ne le voudrez jamais, malheureux que vous êtes.

— Je sais que tu prêches à merveille, Nephtali, je sais que tu attires à toi toutes les jeunes filles par ta langue dorée, mais la langue dorée ne suffit pas, il faut de l'or dans l'escarcelle, et, si tu veux être raisonnable, si tu réfléchis, tu comprendras que ma fille est à présent un trop grand parti pour toi.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur Wilmer, mais je sais que s'il m'arrivait tout à l'heure dix millions, je n'en épouserais pas moins Dinah, d'abord parce que je l'aime plus que tout au monde, ensuite parce que ma parole est engagée.

— Ta parole, ta parole! billevesées chrétiennes que tout cela.

— Monsieur, vous oubliez, comme presque tous nos frères, le sang dont nous sortons, vous oubliez que nous aussi, nous sommes gentilshommes, et que notre noblesse est bien autrement ancienne que celle dont ils sont fiers. Ah! je suis orgueilleux, moi, de mon arbre généalogique, remontant sans interruption, jusqu'aux premiers héros de cette tribu de Juda, la plus grande et la plus guerrière de toutes. Je suis orgueilleux du sang des Machabées coulant dans mes veines, et je ne ferai rien qui puisse déshonorer le nom de mes ancêtres.

Le vieux Juif riait dans sa barbe, en écoutant ce qu'il appelait une tirade dramatique.

— J'ai lu, dans ma jeunesse, lorsque je me suis marié, ou plutôt j'ai entendu lire ma femme, qui avait pris cette rage-là, d'une amie chrétienne ; dans ses livres il y a des juifs qui parlent ainsi, qui font de belles phrases et qui se ruinent, ce n'est pas la peine. En deux mots, comme en cent, je ne veux pas passer les nuits pour discuter avec toi, tu n'épouseras pas Dinah.

— Pensez bien à ce que vous dites, monsieur! reprit le jeune homme en pâlissant.

— Je ne pense pas à autre chose depuis quinze jours. Mes plans sont dressés, arrangés, ma fille n'épousera point un Juif.

— Je ne crois pas que vous la décidiez à se faire chrétienne, monsieur.

— Qui te parle de la faire chrétienne? Il ne manque pas de grands seigneurs qui pour voir écrite dans un contrat de mariage une certaine somme que je sais, consentiraient volontiers à y ajouter cette phrase: la volonté expresse du père de la future épouse est qu'elle ne change jamais de religion, si cette clause n'était point observée, le revenu de la dot deviendrait moindre et le sieur Wilmer resterait maître de sa fortune, pour en disposer à sa volonté.

Nephtali ne répondit pas, il regardait le petit ruban, il se rappelait dans quelles circonstances Dinah l'avait porté, il se rappelait tout ce qu'ils s'étaient dit ce jour-là, les promesses qu'ils s'étaient faites et la tendresse qu'ils avaient l'un pour l'autre.

— Dinah sans doute, monsieur, n'est pas instruite de vos projets?

— Je te demande pardon, mon pauvre amoureux, Dinah est parfaitement instruite, Dinah consent à tout, Dinah veut être princesse, Dinah veut jouir de son rang et de sa fortune, et devenir une grande dame. Voilà ce qui t'étonne, mon garçon, mais c'est ainsi.

— Ah! je ne le crois pas, monsieur, je ne puis le croire, je connais mieux Dinah que vous, vous l'aurez

trompée, vous lui aurez dit que je ne l'aimais plus peut-être, vous vous serez abaissé à des mensonges, Dinah n'eût jamais consenti à notre séparation.

— Eh ! eh ! tu n'as pas mal d'amour-propre, seigneur Juda Machabée, si tu crois qu'on ne te remplacera pas et qu'on te pleurera toujours. Dinah a si bien pris son parti de te perdre qu'elle veut te donner à une autre, pour te consoler. Elle a songé justement à la fille de M. Rible qui a une jolie fortune, beaucoup de talent et d'esprit, qui aime les livres et qui s'entendra très-bien avec toi.

— Ah ! monsieur ! vous me méconnaissez autant que vous méconnaissez votre fille !

— C'est pourtant ce que tu as de mieux à faire et je suis sûr qu'avec un peu de réflexion, tu te raviseras. Voilà dix heures, ajouta-t-il en montrant une grosse montre d'argent, ressemblant beaucoup pour sa forme et pour sa couleur à un grelot de charrette, c'est le moment de nous retirer, je suis fatigué et je me lève de bonne heure demain. Toi aussi, je suppose, tu repars sans doute pour Wintzenheim? Mes compliments à ta mère, pensez tous deux à ma proposition, pesez-la bien, et quand tu seras décidé, je parlerai à M. Rible, sa fille aura au moins quatre cent mille francs de bien, c'est un joli parti.

Nephtali ne quittait pas sa place, seulement il allongea le bras et prit le petit ruban qu'il baisa religieusement et qu'il mit sur son cœur. Le vieillard le regar-

dait faire, en riant et en continuant ses eh! eh! ensuite il marcha vers la porte, grommelant quelques mots de mauvaise humeur.

— Viens-tu, garçon? Roboam va te donner une lanterne et tu iras coucher dans son pavillon, prends garde de mettre le feu, et renferme toi chez toi, ainsi que je te l'ai recommandé, ainsi que je vais le faire moi-même, les chiens font bonne garde, mais un mauvais coup est bientôt exécuté. Adieu, nous n'en sommes pas moins amis, et quand mes affaires m'appelleront à Wintzenhein, je ne manquerai pas de descendre chez vous, comme à l'ordinaire, seulement je n'amènerai plus Dinah qu'elle soit mariée. Adieu, adieu, un excellent voyage!

Nephtali, l'âme brisée et le désespoir dans le cœur, fit quelques pas vers la cuisine, où il devait trouver Roboam, après un instant d'hésitation il retourna vers M. Wilmer et lui saisit le bras, au moment où celui-ci se dirigeait vers son cabinet.

— Monsieur, lui dit-il, il est bien irrévocablement arrêté que vous m'ôtez Dinah?

— Puisque je te l'ai annoncé positivement.

— Vous ne reviendrez point de cette résolution.

— A moins que mon argent ne passe de ma poche dans la tienne et que tu ne sois le plus riche de nous deux, jamais.

— Ne vous en prenez donc qu'à vous des suites de votre parjure, car vous seul en serez coupable et vous

ne pourrez pas vous en plaindre. Adieu ! vous vous souviendrez de moi.

— Des menaces ! Je ne te crains pas, mon beau roi d'Israël, je suis plus fort que toi, car j'ai une cuirasse d'or. A propos : est-ce que ces stupides paysans de Biesheim se figurent réellement que j'ai hérité de trois millions et demi ?

— Sans doute, ils sont même convaincus que vous les avez ici, chez vous.

Le vieillard changea de couleur, mais il s'efforça de rire.

— Ici chez moi ! trois millions. Ah ! mon Dieu, ah ! je n'ai pas même trois cents francs.

— Prenez garde à vous, monsieur, reprit Nephtali d'une voix grave, et soyez averti qu'à mon tour je ne me souviens plus de nos liaisons de famille, j'agirai désormais comme si je ne vous avais jamais connu.

— C'est bien, c'est tout ce que je te demande. Bonsoir.

Roboam assista à la dernière partie de cette conversation, il entendit parfaitement les menaces du jeune homme, et sa renonciation à tous les souvenirs de son enfance. Il donna une chandelle à son maître, et accompagna Nephtali jusqu'au pavillon situé au fond du jardin, où il couchait d'habitude. Les deux gros dogues vinrent les flairer, et remuèrent la queue en reconnaissant des amis.

— Il s'est élevé bien du vent, monsieur Nephtali, dit le vieux serviteur, il ne fera pas bon sur le Rhin, cette nuit, et ceux qui risqueront la contrebande, se trouveront bientôt entre les douaniers et la rivière qui fera la méchante.

— Oui, ce sera une terrible nuit ! dit le jeune homme, d'un accent mélancolique.

— Fermez votre porte et restez tranquille, monsieur Nephtali, ne vous tourmentez point de votre mariage. Mam'zelle Dinah a envie d'être princesse et vous ne pouvez point l'en empêcher. Vous en trouverez d'autres allez ! vous êtes assez joli garçon pour cela.

Ils arrivaient alors à la porte du pavillon, Roboam remit la lanterne à M. Rimblau, lui souhaita le bonsoir, sans que celui-ci lui répondît, et retourna au grenier où il couchait, suivi des chiens, qu'il flatta de la main. Avant de monter son échelle il les caressa encore, en leur disant :

— Allez ! Romulus, allez Rémus, promenez-vous dans le jardin et ne vous laissez pas endormir, gardez bien votre maître et le vieux Roboam.

Cinq minutes après, il n'y avait plus ni bruit, ni lumière dans toute la maison. Seulement la lanterne de Nephtali brillait à travers les persiennes et répandait une faible clarté sur les branches voisines. Si Roboam fût resté auprès du pavillon, il l'aurait entendu marcher longtemps dans sa chambre, enfin la clarté disparut à son tour, les pas se turent et sans doute Nephtali

profita du conseil qu'on lui avait si libéralement donné et chercha le repos.

Le lendemain, il ne faisait pas jour encore, lorsque Roboam fut réveillé en sursaut par Nephtali, qu'il trouva debout à ses côtés, sa lanterne à la main, dans un désordre de toilette très-visible, et pâle comme s'il avait passé la nuit sans dormir.

— Lève-toi, Roboam, et ouvre-moi la porte, dit le jeune homme, il faut que je parte sur-le-champ.

— Déjà, monsieur Nephtali, il ne fait pas jour encore, vous auriez mieux fait de dormir.

— Je ne puis plus dormir dans cette maison, répliqua M. Rimblau, et je devrais déjà être loin, je n'ai pas de temps à perdre.

— Allons! puisque vous le voulez absolument, répondit Roboam, mais ne faites pas de bruit, car monsieur ne me pardonnerait point d'avoir ouvert la porte lorsque la nuit n'est pas encore finie.

— Il ne se réveillera point, sois tranquille, il dort à cette heure.

Roboam se leva aussi vite qu'il pût, il ne mit point ses souliers dans la crainte de faire du bruit, il craignait son maître comme le feu. Nephtali Rimblau marchait derrière lui dans la même attitude de réflexion et de douleur qu'il avait conservée toute la soirée précédente, et sans prendre la moindre précaution pour dissimuler ses pas. Roboam lui en fit deux fois l'observation, il ne lui répondit point et ne sembla pas même

détourné la rue, il frappa à la porte de l'auberge, cinq[1] ou six fois avant que personne l'ait entendu, et qu'on se souciât de lui répondre. Enfin, une tête se montra à la lucarne du grenier, baillant d'une manière effrayante et ouvrant la bouche comme un four. C'était le garçon d'écurie, M. Rimblau le reconnut.

— Job, lui cria-t-il, descends vite et selle-moi mon cheval, il faut que je parte.

— Déjà, monsieur ! avez-vous donc le diable à vos trousses ?

— Hâte-toi, j'ai une longue route à faire. Tu sais bien que je te paierai ta peine.

— Ah ! que oui, que je le sais ! pensa le domestique, autrement vous m'auriez bien appelé trois heures.

Il se hâta de se vêtir tant bien que mal, et descendit à l'écurie, où il s'acquitta de son devoir comme un homme réveillé en sursaut, qui attend un bon pourboire. Pendant ce temps, Nephtali se promenait de long en large, frappant les talons de ses bottes l'une contre l'autre, et tordant sa moustache d'impatience et de colère.

— Le malheureux n'en finira donc pas ! murmura-t-il, il va me perdre, en me faisant attendre ainsi. Si je ne pars pas avant le jour, si on découvre la route que j'ai prise, mes projets sont déjoués, il ne me reste plus qu'à mourir, car Dinah est perdue pour moi. Ah ! qui m'eût dit hier !...

En ce moment Job parut avec le bucéphale, assez

triste de quitter son auge et sa litière. Le jeune homme sauta en selle comme un écuyer consommé, jeta une pièce de cinq francs au domestique, qui resta ébahi, il n'en gagnait pas autant dans toute son année, et partit au galop.

— Où va-t-il donc comme ça M. Nephtali, dit-il: Qu'il aille où il lui plaira; il est généreux, il ne lui arrivera pas malheur. J'ai encore bien envie de dormir, ma foi! les bêtes dormiront aussi.

Cependant Nephtali galopait comme un fou, sur la route de Strasbourg, arrivé à la première poste, il y laissa sa monture et demanda un cheval et un postillon, pour courir à franc étrier. Il franchit la distance aussi vite que le lui permit l'argent prodigué sur la grande route et arriva dans la même journée à Strasbourg, où il se donna à peine le temps de changer de costume, avant de courir chez M. Joseph Rible, où il devait trouver Dinah, pour apprendre d'elle-même ce qu'il devait espérer. Il la demanda au domestique, on lui répondit qu'elle ne recevait personne.

— Portez-lui mon nom, et dites-lui que je viens de la part de son père, insista-t-il.

Le domestique prit sa carte et alla de suite la porter à mademoiselle Wilmer.

— Ah! s'écria-t-elle, qu'il entre! qu'il entre à l'instant!

M. et madame Rible avaient été passer la journée à la campagne, près d'une jeune enfant en nourrice,

malade depuis quelques jours. Dinah et son amant, étaient donc seuls et libres. Ils se revirent avec un bonheur immense, troublé cependant par la crainte d'une séparation presque inévitable. Nephtali prit sa main, la tint longtemps dans la sienne et lui dit en la regardant longtemps, comme pour être sûr que c'était bien elle :

— Eh bien, Dinah, vous avez donc consenti à m'abandonner? j'ai la mort dans le cœur.

— J'ai consenti à ne pas vous troubler dans vos nouvelles amours, Nephtali, répondit-elle, et voilà tout. Que pourrais-je faire autre chose?

— Mes nouvelles amours, Dinah! et quelles sont mes nouvelles amours, je vous prie?

— Mademoiselle Mina, votre voisine, cette jeune personne si extraordinaire, qui lit dans l'avenir comme dans un livre ouvert, assure-t-on.

— C'est ce que j'avais pensé, Dinah, on nous a trompés tous les deux. Vous n'avez pas consenti à être princesse et je n'ai jamais songé à Mina Luller, qui de son côté ne s'est jamais occupée de moi.

— Trompés par qui Nephtali? par qui donc?

— Par votre père, ma bien aimée, qui depuis que vous êtes riche, veut nous séparer à tout prix.

— Ah! c'est vrai, je suis riche, bien riche, une des plus riches héritières du pays, m'assure-t-on. Et Dieu sait que j'en ai été heureuse pour vous offrir cette fortune, Nephtali, telle a été ma première pensée. Com-

ment avez-vous pu croire que je vous sacrifiais à un titre, à une position? C'est mal.

— Vous avez bien cru que j'aimais Mina Luller, vous, Dinah, vous avez cru que je me parjurais de toutes les manières, que j'étais assez vil pour donner mon nom à une chrétienne, pour renier notre foi, la foi de nos pères, moi qui en suis plus fier que d'une couronne. J'ai le droit de vous dire avec raison : c'est mal!

— J'en mourais, Nephtali! regardez-moi.

— Et vous vous taisiez! et vous ne cherchiez point à savoir la vérité! Si vous eussiez autant souffert que moi vous n'eussiez pas pu supporter ce supplice. Je ne l'ai pu supporter, je suis venu. Je dirai plus, je n'ai point cru votre père, j'avais en vous plus de confiance que vous ne daignez m'en accorder.

— Nephtali, je doute de moi, je doute de mes moyens de plaire, je ne me crois ni assez belle, ni assez spirituelle pour lutter avec cette charmante Mina, dont vous m'avez parlé si souvent.

— Dinah, ne croyez-vous pas que je vous aime?

— Hélas! je l'ai cru, je l'ai cru jusqu'à ce jour fatal où mon père m'a assuré de votre inconstance! Vous ne savez pas ce que j'ai souffert! Pardonnez-moi, mon ami, soyez sûr que rien ne m'eût décidée à accepter un autre mari, et que je serais restée éternellement veuve de mon premier amour.

— Votre père me refuse votre main, Dinah, il faudra bien que vous portiez ce deuil alors, il me la refuse

formellement et rien ne le fera changer de résolution.

— Vous n'êtes donc point ici de sa part?

— Non, il ignore même ma démarche, j'ai voulu savoir si vous m'aimiez encore, j'ai voulu savoir si vous alliez vous soumettre à sa volonté tyrannique, ou si, comme moi, vous étiez décidée à tout pour vous y soustraire.

— Je suis décidée à n'appartenir qu'à vous, Nephtali, je le jure par les cendres de ma mère; mais je ne puis contraindre la volonté paternelle, je sais que mon père ne revient point sur les décisions qu'il a prises, je sais que s'il vous dit non, ce sera non à jamais.

— Et vous ne pouvez pas, dites-vous; croyez-vous trouver un moyen de braver cette tyrannie, votre cœur ne vous a pas déjà dicté votre conduite?

— Je ne vous comprends pas Nephtali.

— Ah! vous m'aimez bien peu, mademoiselle.

— Vous me déchirez le cœur, vous m'accusez. Ne savez-vous donc pas que je suis toute prête à vous prouver mon dévouement, que ce que vous exigerez sera fait, et que je ne reculerai devant rien pour séduire mon père.

— Pas même devant les mesures extrêmes? Vous consentiriez à me suivre?

— A vous suivre! Quitter cette maison où mon père m'a laissée! Nephtali, vous n'avez pas réfléchi à ce que vous me demandez là.

— Je vous l'avais bien dit, mademoiselle, vous ne m'aimez pas!

— Mon Dieu! que vous êtes injuste! Nephtali! répliqua la pauvre jeune fille en pleurant.

— Non, vous ne m'aimez pas! Si vous m'aimiez, vous éprouveriez le même désir que moi, vous sentiriez comme moi qu'une démarche hardie est la seule chance qui nous reste de fléchir M. Wilmer. Il faut, à présent, le forcer, le contraindre, autrement il ne consentira point à notre union. C'est un grand sacrifice que vous me ferez, celui de votre réputation; mais je sais que si vous avez un grand amour, ce sacrifice sera un grand bonheur. Croyez-vous que moi aussi je ne vous sacrifie rien? Croyez-vous que je ne brave pas les calomnies et les jugements du monde? Croyez-vous que j'ignore ce qu'il dira de moi? On m'accusera de forcer la main à votre père pour m'emparer de votre fortune, on m'accusera d'être un homme cupide, lorsque je ne suis qu'un homme amoureux.

— J'espère que mon père nous déshéritera, répondit simplement Dinah.

— Oh! merci! merci! ma bien-aimée, ces paroles me rendent le courage et l'espérance! Vous m'aimez, car vous pensez comme moi, car vous faites le même cas de cette fortune qui nous séparerait. Vous me suivrez, vous serez à moi, nous vivrons à jamais l'un pour l'autre, en ce monde et dans l'autre. Oh! ma bien-aimée, merci! merci!

Dinah voulut refuser, mais il se jeta à ses genoux, mais il la supplia, avec les larmes de son cœur, de ne pas le réduire au désespoir. Elle aimait, elle céda.

— Nous apaiserons mon père, dit-elle, nous lui laisserons son or, et il nous laissera notre bonheur. Que Dieu nous pardonne de l'affliger seulement quelques instants, nous le consolerons ensuite.

Il fut convenu entre les deux jeunes gens que Nephtali ferait tous les préparatifs de suite, qu'ils passeraient le Rhin, qu'ils se rendraient en Prusse et que de là ils écriraient à M. Wilmer pour lui dire qu'ils renonçaient aux millions et ne lui demandaient que son consentement. Tout ce plan bien arrêté, le moment fut fixé au lendemain, à l'heure de la fermeture des portes. Dinah sortait souvent à la nuit, seule avec un domestique pour passer la soirée chez une amie, rien n'était plus facile que de partir alors, il leur restait bien des heures devant eux, sans compter que la fermeture des portes et la difficulté de les ouvrir la nuit, leur prêtait une avance considérable. Ces conventions faites, ils se séparèrent afin de ne donner aucun soupçon. Nephtali insista vivement pour que le moment fût plus rapproché, il désirait partir tout de suite, il se montra désolé et inquiet du retard.

— Je ne sais, répétait-il en s'en allant, je ne sais, Dinah, mes pressentiments sont tristes, il me semble que nous ne nous reverrons plus. Pourquoi attendre? pourquoi ne pas profiter ce soir de l'absence de vos



amis? Venez, venez donc! ne remettons pas un bonheur dont nous pouvons jouir sur-le-champ. Vous ne savez pas combien un jour peut changer l'avenir, un jour souvent c'est un siècle, souvent c'est toute la vie!

Dinah se refusa absolument à le suivre en ce moment, il lui fallait au moins quelques heures pour s'accoutumer à cette idée. Elle allait se trouver en dehors de la société, rompre avec elle, rompre avec son père, et s'abandonner entièrement à l'amour; Dinah ainsi qu'on a pu le remarquer déjà, c'était une fille pure, ardente et poétique, mais soumise, mais timide : accoutumée à l'obéissance, elle ne comprenait pas la hardiesse qu'elle allait avoir, elle retardait involontairement, pour éloigner le moment, qu'elle le redoutait malgré elle, et qu'elle désirait pourtant. Aussitôt que son fiancé l'eût quittée, elle s'enferma dans sa chambre et y resta seule à réfléchir, à écrire à son père une lettre qu'elle lui laisserait en partant. La journée se passa; il avait été convenu qu'elle ne reverrait pas Nephtali, afin que nul ne soupçonnât leur intelligence. Ses hôtes s'aperçurent de sa préoccupation, mais depuis qu'elle était chez eux, triste et désolée de l'inconstance de son amant, elle avait presque toujours été ainsi. Ils n'y firent pas grande attention.

Le moment fixé approchait, à mesure qu'elle le sentait venir, elle sentait aussi de plus en plus l'importance de ce qu'elle allait faire. Elle se représentait la colère paternelle, cette colère qui se produisait vite et

qui s'en allait difficilement. Elle tremblait à l'idée d'une découverte.

— Ah! si je devais penser à la douleur de mon père, je ne pourrais pas me décider à l'affliger, mais sa colère, je la braverai et je la supporterai. Il se consolera avec son or, mon pauvre père, moi je ne me consolerai jamais d'avoir perdu Nephtali.

Elle n'emporta rien que son argent et ses bijoux, elle laissa dans sa chambre la lettre pour son père, et une pour M. Rible. C'était la signification absolue de ne revenir que la femme de Rimblau, et pour celui-ci de tendres remercîments, des adieux à sa jeune compagne Rible, une espérance de se revoir plus tard, rien autre chose. Elle n'osa pas entrer chez eux, son émotion l'eût trahie.

Le domestique la laissa, comme il en avait l'habitude, à la porte de la maison de son amie. Elle avait aperçu Nephtali rôdant par la rue. Elle sortit dès que le domestique fut éloigné, et il s'élança au-devant d'elle.

— Ma bien-aimée! lui dit-il, en serrant son bras contre son cœur, comment vous remercier. Ah! ce jour commence le bonheur de notre vie!

Dinah ne pouvait parler, tant son émotion était vive. Elle baissa la tête, laissa tomber son voile sur son visage, afin de ne point être reconnue. Le jeune homme avait une voiture toute prête, elle y monta en étouffant ses larmes. Pour mieux perdre leurs traces ils ne

9.

sortaient point par la porte de Kell. La chaise de poste les attendait en dehors des fortifications, ils devaient tourner la ville et se rendre à la frontière par le chemin de ronde.

Ils arrivèrent promptement à l'issue par laquelle ils voulaient quitter la ville, mais à leur grand étonnement, le factionnaire croisa la baïonnette devant les chevaux en leur disant :

— On ne passe pas !

— Pourquoi ? demanda M. Rimblau, tout interdit.

— Attendez le caporal, répliqua le soldat.

Bientôt en effet le sous-officier s'approcha de la voiture. Dinah crut qu'elle allait mourir, ils étaient découverts sans doute, on les faisait arrêter, on les ramènerait à son père, on les séparerait, son imagination s'alarma et la circonstance justifiait ses alarmes.

— Votre nom? demanda le chef du poste.

— Mon nom? que vous importe? sommes-nous donc en état de guerre que l'on nous interroge ainsi?

— Je ne sais qu'une chose, c'est que j'ai ordre de ne laisser sortir personne, sans m'informer de leur nom et sans voir les papiers. Qui êtes-vous?

— Je suis un propriétaire et je voyage, avec ma femme, pour mes affaires privées.

— Votre nom, encore une fois, ou je vous fais descendre.

— Mon nom ne signifie rien pour vous, vous ne le connaissez pas, je ne suis point de cette ville, j'habite

les environs de Colmar, je suis un honnête homme, un homme tranquille, encore une fois laissez-nous passer.

— Votre nom! votre nom! et dépêchez-vous, je ne vous le demanderai plus.

— Eh bien, Isaac Wilmer.

— Un juif! descendez sur-le-champ, il faut que l'on vous fouille et qu'on examine vos papiers. Il s'agit de ne pas laisser partir près de quatre millions, qu'emporte un de vos coréligionnaires, après un assassinat.

— Mon Dieu! c'est fait de nous, pensa la jeune fille.

X

LA RÉVÉLATION

On l'introduisit dans le corps de garde, où se trouvait un officier, déjà prévenu de cet incident. Il le reçut avec une politesse, mêlée d'une certaine froideur, et lui montrant un siége, il commença à l'interroger.

— Vous êtes Israélite, monsieur?

Nephtali se repentit de l'avoir avoué, mais le beau type oriental de son visage devait le trahir malgré lui.

— Oui, monsieur.

— Vous vous appelez Isaac Wilmer?

— Oui, monsieur.

— Vos papiers s'il vous plaît.

Nephtali pâlit malgré lui, sa fraude allait être découverte, il s'était muni d'un passe-port à son véritable nom et à celui de sa sœur, afin de ne pas être inquiété à la frontière. Il hésita.

— Avant de vous livrer mes papiers, monsieur, je désire être éclairé sur la réalité de votre mission et sur le but des questions que vous me faites.

— Je pourrais ne pas vous répondre, monsieur, mais je veux bien vous communiquer l'ordre que j'ai reçu. Il vient de la place, et il a été sollicité par le procureur du roi.

Nephtali lut sans lire, il cherchait un moyen, un faux fuyant, dans cette position exceptionnelle. Il ne trouvait rien, et son sang se glaçait dans ses veines. Dinah lui échappait.

— Pourquoi, monsieur, faut-il arrêter les juifs particulièrement?

- Je ne le sais qu'imparfaitement, monsieur. Un crime, un vol, un assassinat, quelque chose de semblable a été commis par un Israélite, on sait qu'il s'est enfui à Strasbourg avant hier, on craint qu'il n'en soit déjà parti, et s'il y est encore on veut l'empêcher d'en sortir, le même ordre est donné à toutes les portes.

— Vous êtes bien obligeant, monsieur, de me confier tous ces détails.

— Oh! je ne les confie pas à tout le monde.

Pendant toute cette conversation l'officier n'avait pas cessé de regarder M. Rimblau. Il le regardait des pieds

à la tête, comme s'il eût voulu graver ses traits dans sa mémoire. Il lut ensuite quelques lignes sur un papier qu'il n'avait pas montré au jeune homme, et reprit d'un ton beaucoup plus impératif.

— Vos papiers, monsieur?

Il n'y avait pas moyen de reculer. Nephtali hésita encore cependant. Il espéra qu'en s'exécutant de bonne grâce il obtiendrait peut-être un peu d'indulgence; il pria l'officier d'éloigner ses hommes hors de la portée de la voix. L'officier fit un signe, les soldats se retirèrent.

— Monsieur, dit le jeune homme dès qu'on ne put les entendre, je ne vous ai pas dit mon véritable nom.

— Je m'en doutais, murmura l'autre.

— Je suis dans une position délicate, et je la confierai à votre honneur de militaire, si vous voulez me donner votre parole de ne pas me trahir. Mon affaire n'a rien de commun avec celle qui vous occupe, il s'agit d'une aventure d'amour.

— Si, en effet, monsieur, votre embarras n'a rien de commun avec les ordres que j'ai reçus, je vous donne ma parole que votre secret ne sortira pas de mes lèvres.

— Eh bien, monsieur, j'emmène ma sœur pour la soustraire aux poursuites d'un homme que toute notre famille repousse. Je veux cacher le lieu de sa retraite, afin de l'arracher à son audacieux amant; j'ai donc un passe-port à mon véritable nom, mais je désire qu'à

Strasbourg, du moins, il ne soit pas prononcé ; le voici.

L'idée de cette fable invraisemblable était subitement venue au jeune homme, l'officier l'accepta par un signe de tête poli ; il prit ensuite le passe-port, le déploya avec un empressement mal dissimulé, et à peine en eût-il lu les premières lignes, qu'un sourire indéfinissable se dessina sous sa moustache.

— Sergent ! dit-il.

— Mon lieutenant.

— Quatre hommes sur-le-champ ! Monsieur, je suis désolé de vous contrarier, en interrompant votre voyage et celui de mademoiselle votre sœur, mais le nom que porte ce passe-port est justement celui de l'individu qu'il me faut empêcher de sortir. Le signalement se rapporte à merveille à celui que j'ai reçu, vous êtes donc mon prisonnier, j'aime à croire que vous vous justifierez seulement du crime que l'on vous impute.

— Monsieur ! s'écria le jeune homme hors de lui, prenez garde à ce que vous dites, je ne souffrirai pas une insulte, fussiez-vous à la tête de votre peloton.

— Je ne vous insulte pas, monsieur, et il serait lâche à moi de le faire, car je ne vous en rendrais pas raison avant que votre affaire ne fût nettoyée. J'exécute mon devoir, je suis douloureusement obligé de le faire, ne vous en prenez point à moi, je vous prie, et veuillez suivre les hommes qui vous conduiront où vous êtes attendu.

Les portes du corps de garde étaient ouvertes, Dinah

voyait parfaitement ce qui s'y passait, elle entendait même quelques mots de la conversation, et son inquiétude augmentait à chaque instant; mais lorsque les soldats s'avancèrent, lorsque Nephtali se leva furieux et menaçant, elle ne calcula plus rien, elle ouvrit la portière, sauta à bas de la voiture, et se trouva bientôt à ses côtés.

— Nephtali! s'écria-t-elle, qu'avez-vous, qu'y a-t-il?

— Restez à votre place, Dinah, et laissez-moi répondre à ces calomniateurs, qui osent m'accuser d'un crime. Un criminel, moi, mon Dieu!

— Un assassin, un voleur, reprit l'officier avec un accent d'impatience, l'ordre que j'ai reçu vous désigne comme prévenu d'un meurtre sur la personne de Moïse Wilmer, mort assassiné à Biesheim, dans la nuit de jeudi à vendredi, et d'un vol de trois millions cinq cent mille francs, qu'il avait sur lui, en billets de banque ou en valeurs au comptant, assure-t-on.

Dinah devint plus blanc que son linge.

— Monsieur... monsieur... dit-elle, respirant à peine, Moïse Wilmer est mort assassiné... à Biesheim... vous êtes sûr?

— Ma foi! madame, lisez vous-même, poursuivit le militaire brusquement; est-ce que je sais quelque chose de vos juiveries?

La jeune fille ne répondit pas un mot, ne fit pas un geste, mais elle devint de plus en plus pâle, retomba de toute sa hauteur sur le pavé sans connaissance.

Nephtali se jeta sur elle et la prit dans ses bras, en s'écriant d'un accent déchiré :

— Ah! monsieur, c'était son père!

Ces mots furent suivis d'un murmure de saisissement et d'horreur. Les soldats même s'approchèrent avec un intérêt véritable, et l'on se hâta d'entraîner Nephtali, malgré sa résistance, afin qu'en revenant à elle la malheureuse enfant n'eût plus sous les yeux l'assassin de son père.

Dinah ouvrit les yeux et se trouva couchée sur un lit de camp, entourée de visages inconnus; des militaires et un médecin étaient auprès d'elle, et sur toutes ces physionomies elle put lire la compassion et la pitié. Elle ne se rappela point d'abord son malheur, il lui sembla qu'elle rêvait; elle cherchait Nephtali dans ce songe terrible, et, ne le retrouvant point, la mémoire lui revint.

— Ah! s'écria-t-elle, je me souviens.

Elle prit une attaque de nerfs effroyable, le médecin se trouva dans un embarras extrême. Comment lui donner des soins dans un pareil lieu, et comment savoir où il fallait la conduire? Il se détermina à la faire transporter chez lui. Plein d'humanité et de bonté véritable, il la plaça dans une voiture; l'officier lui offrit de le faire accompagner, il refusa, et voulut se charger seul de sa bonne œuvre.

Il la fit porter sur son lit. Sa famille, à laquelle il raconta en quelques mots sa tragique histoire, s'em-

pressa autour de la pauvre Dinah. Elle revint à elle pour retomber de nouveau, et la nuit entière se passa dans des convulsions perpétuelles. Enfin, au matin, elle reprit tout à fait connaissance, et appela Nephtali, qu'elle croyait trouver à ses côtés, tant elle désirait qu'il y fût.

— Mademoiselle, vous sentez-vous mieux à présent? demanda la femme du médecin, qui n'avait pas cessé de la secourir.

— Où suis-je, madame, et qui êtes-vous? reprit la jeune fille en ouvrant ses grands yeux.

— Vous êtes avec des étrangers qui désirent de tout leur cœur vous être utiles, et qui ne vous demandent que de leur en indiquer le moyen.

— Où est Nephtali? continua-t-elle.

— Nous ne savons ce que vous demandez, mademoiselle. Qui est Nephtali? où le trouverons-nous, si vous voulez le voir!

— Mais, madame, puisque vous êtes si bonne, dites-moi où est Nephtali? où est mon père?

La pauvre enfant avait perdu la tête, elle ne se souvenait plus de rien. Le médecin la raisonna, la calma, et l'interrogea peu à peu; il en vint en effet à lui demander :

— Vous avez des amis sûrement ici, mademoiselle, ne pourrait-on les prévenir, ils doivent être inquiets.

— Des amis! oh! oui, j'ai des amis, cela est vrai, je me souviens!

— Où sont-ils? où pourrais-je les rencontrer?

— Monsieur, dit-elle avec un accent suppliant, monsieur, n'est-ce pas, c'est une calomnie, un infâme mensonge, n'est-ce pas? Nephtali n'a point... Oh! non... non, c'est faux! c'est faux!

L'embarras du bon docteur croissait à chaque instant. Il commençait à désespérer, lorsque tout à coup, par un revirement bien commun dans ces sortes d'accès, Dinah se leva sur son séant et dit :

— Je voudrais bien voir M. et madame Ribles. Vous avez raison, ils doivent être inquiets; et puis, ils sauront quelque chose, eux!

— Où sont M. et madame Ribles?

— Ici, à Strasbourg.

— Où cela?

— Ah! mon Dieu! je ne sais... attendez! sur la place de la cathédrale... oui... en face...

— M. Ribles?

— Oui, rabbin, membre du consistoire israélite. Il est bien connu, c'est un homme riche! Mon pauvre père aussi était riche! on l'a tué pour avoir son argent; ce maudit argent à déjà causé tous nos malheurs. Ah! pourquoi nous l'a-t-on donné!

Dinah n'avait pas fini de parler que déjà on allait chercher M. Ribles. Le bon médecin se sentait délivré d'une grande charge. Jusqu'à son arrivée la jeune fille continua ses alternatives de raison et d'égarement. Elle ne parlait que de son père et de Nephtali. M. et

madame Ribles, dont l'inquiétude avait été au comble, furent les plus heureux du monde de la revoir. Elle les interrogea vivement. Malgré leur crainte de l'affliger il fallait bien tout lui dire.

Moïse avait été trouvé assassiné le matin du départ de Nephtali, lui seul était entré dans la maison, selon la déposition de Roboam. Romulus et Rémus, si méchants pour les étrangers, n'avaient point donné le moindre signe d'épouvante, on les avait trouvés endormis dans leur niche, comme de coutume. Les allures mystérieuses, le départ précipité du jeune Rimblau, sa discussion avec Moïse, le refus que celui-ci lui avait fait de sa fille, l'enlèvement des trois millions et celui de Dinah, tout cela formait un faisceau de preuves, auxquelles il était bien difficile de résister.

Lorsque Dinah eut entendu tout cela, elle n'en garda pas moins la conviction intime de l'innocence de son amant, et elle le déclara hautement à ses amis.

— Rien, dit-elle, rien ne me fera croire que Nephtali soit coupable de cet horrible meurtre. Je le connais depuis mon enfance, je sais combien son cœur est noble et généreux, et dût ma voix s'élever seule pour le défendre, je le défendrai. Je ferai plus : je vais partir aujourd'hui même, à l'instant, pour Wintzenheim; je verrai Déborah, Noémi, je leur apprendrai moi-même ce qu'elles ignorent peut-être encore, et il est impossible qu'à nous trois, que nos trois amours, de mère, de sœur, de fiancée, ne l'arrachent pas à ce péril.

D'ailleurs, s'il avait volé les trois millions il les aurait, et où sont-ils?

On représenta à Dinah tout ce que cette démarche avait d'étrange, tout ce que des gens mal intentionnés y pourraient voir de blâmable. Elle résista à tout.

— Jamais la crainte du monde et de ses jugements ne me fera abandonner l'homme que j'aime, lorsqu'il est innocent surtout, lorsqu'il est injustement accusé. Le meurtre de mon père doit être puni sur ses véritables assassins, et il le sera, s'il y a sur la terre une justice. C'est à moi de le poursuivre, je le poursuivrai jusqu'à la mort; j'y dépenserai toute cette fortune qui nous a perdus, mais je ferai triompher la vérité, et j'aurai la vengeance à laquelle j'ai droit. Voilà ma volonté irrévocable, de laquelle rien me fera dévier.

Dinah remercia ensuite ses hôtes, leur offrit le prix de leurs soins, fit ses préparatifs de départ, régla ses affaires avec une tranquillité, une sûreté d'esprit qui suprit tout le monde. On ne l'eût jamais crue capable d'une résolution aussi décidée. Son caractère doux et flexible jusque-là, ne l'avait point laissé soupçonner. Elle demanda à madame Ribles de l'accompagner. Celleci s'y refusa absolument.

— Je ne puis autoriser une pareille visite par ma présence, dit-elle.

— J'irai donc seule, à moins que vous ne me donniez un de vos domestiques.

— Réfléchissez encore...

— J'ai réfléchi à tout. Je suis libre, je n'ai, hélas! ni père ni mère, j'ai vingt et un ans, personne n'a le droit de me retenir, je pars.

— Prenez qui vous voudrez de la maison, votre ancienne femme de chambre Salomé conviendrait mieux que les autres.

— C'est juste, elle est à moi, et ne vous compromettra pas.

Ce fut ainsi qu'elle quitta l'asile où son père l'avait placée, ce fut presque en fugitive que cette orpheline abandonna les seuls amis qu'elle eût au monde. Elle monta dans un de ces légers chars à bancs du pays, qui fendent l'air comme des flèches, et dont l'allure est aussi douce que celle des voitures les plus élégantes. Lorsqu'elle eût fait quatre ou cinq lieues sur la route de Colmar, sans avoir cessé un instant de pleurer et de gémir, le conducteur s'arrêta tout à coup et commença un colloque avec un homme occupé à relever un cheval à moitié mort auprès de la voiture qu'il avait traînée. Le résultat fut qu'il descendit de son siége pour aider son collègue, et qu'ils réunirent leurs efforts auprès de la pauvre bête sans pouvoir réussir à lui rendre son équilibre. Dinah ne s'en aperçut même pas.

— Il n'y aura pas moyen, dit le maître de l'équipage brisé; et alors, que faire de la dame que je conduisais à Wintsenheim. Elle est pressée, assure-t-elle, cela va m'ôter un bon pour-boire.

— A Wintzenheim? dit l'autre, j'y vais, moi. Il y a encore deux places dans mon char à banc, si la jeune personne voulait, je prendrais votre pratique, et nous partagerions. Il est vrai qu'elle est si triste! elle n'y consentira point, de peur d'être troublée. Enfin, j'essaierai.

L'automédon s'approcha de mademoiselle Wilmer et lui transmit son message. Elle le lui fit répéter deux fois, et, lorsqu'elle l'eut bien compris :

— Cette dame peut monter, dit-elle, pourvu qu'on n'attende pas de moi autre chose que l'hospitalité de cette voiture; je ne saurais m'occuper que de ma douleur.

Les cochers se dirigèrent ensemble vers l'autre côté de la route, où la voyageuse démontée était assise sur l'herbe, un livre à la main, et semblait profondément occupée de sa lecture. Ils lui firent part de ce qui venait d'être décidé, elle ne leur répondit pas; elle ferma son livre et les suivit; au moment de monter dans son nouvel équipage, elle se retourna vers son conducteur :

— Vous étiez engagé à me conduire en sûreté, moi et mes effets, à Wintzenheim, chez madame Déborah Rimblau. Vous ne l'avez donc point fait, je suis donc quitte avec vous. Mais je ne veux pas priver un père de famille de son salaire, et d'ailleurs vous voilà sans cheval maintenant. Prenez ceci, et souvenez-vous, à l'avenir, qu'un engagement doit toujours s'exécuter,

quoi qu'il arrive, et que vous êtes responsable aux yeux de Dieu du mal que peut faire une heure perdue sur la route.

Après ces mots, dits d'une voix tremblante et cassée, elle prit place à côté de Dinah, que le nom de madame Rimblau arrachait à sa préoccupation. L'étrange figure qui venait de s'asseoir près d'elle était bien faite du reste pour attirer l'attention de la douleur même. C'était une femme d'une physionomie problématique et exceptionnelle. Ses traits, ridés et couturés de la manière la plus affreuse, n'avaient point de date certaine. Ils annonçaient un âge tellement avancé qu'il semblait fabuleux et impossible. Grande et peu courbée, ses mains présentaient un phénomène incroyable : elles étaient desséchées et diaphanes comme celles d'une momie, elles tremblaient par instants comme une branche de frêne, et dans d'autres, au contraire, elles eussent porté une coupe pleine sans la renverser. Elle avait une profusion de cheveux blancs comme la neige, relevés sur son front, avec un bourrelet, comme du temps de la reine Marie. Une chose particulière et difficile à croire, c'est que ce visage fané, dont les rides marquaient les contours et dont les traits se confondaient presque ensemble, n'était cependant pas dépourvu d'une sorte de beauté sauvage et d'une majesté imposante. Son costume consistait en une longue et ample robe noire d'une forme particulière, sur laquelle elle portait une sorte de mante noire aussi, en capu-

chon; une espèce de guimpe en batiste très-blanche enveloppait son cou et presque toute sa tête.

Dinah, ainsi que toutes les personnes fortement occupées d'une idée, regardait cette rencontre comme une marque de la protection de Dieu. Puisque cette personne extraordinaire se rendait chez madame Rimblau, elle devait y venir pour le même but qu'elle. Le danger de Nephtali pouvait seul l'y conduire; elle en était si fortement convaincue, qu'elle lui laissa à peine le temps de s'asseoir, et qu'elle lui demanda :

— Eh bien, madame, au nom du ciel, savez-vous quelque chose?

L'inconnue la regarda sans étonnement, rien ne l'étonnait plus, mais comme si elle eût voulu percer jusqu'au fond de sa pensée. Elle lui répondit par une autre question.

— Qui êtes-vous, mon enfant?

— Qui je suis? mais je suis Dinah, la pauvre, l'infortunée Dinah Wilmer. Vous ne me connaissez point.

— Peut-être. Où allez-vous?

— Où vous allez vous-même, chez Déborah Rimblau, pour lui, pour le sauver.

— Ah! très-bien! ce sera difficile.

— Vous savez tout, n'est-ce pas? vous avez entendu parler de notre malheur? Peut-être apportez-vous à sa mère quelque moyen de salut, quelque révélation inattendue. Vous êtes une amie sans doute?

— Une amie, en effet, une ancienne amie.

— Une Israélite probablement?

— Non, une chrétienne, grâce à Dieu!

La jeune fille très-zélée dans sa religion, se retira involontairement.

— Ne me craignez point cependant, je connais le Talmud et tous vos rites. Je suis la plus intime amie de vos plus savants rabbins. J'ai travaillé et instruit la plupart d'entre eux, Deborah est mon élève.

— Ah! mon Dieu! seriez-vous la célèbre Ryna?

— C'est moi-même, répliqua-t-elle, avec une sorte d'orgueil.

— Vous Ryna!

Et ses traits exprimaient une crainte superstitieuse.

— Alors Nephtali est sauvé, continua-t-elle après un instant de réflexion, vous, qui savez tout, qui pouvez tout, vous ne permettrez pas qu'il périsse.

— Nephtali ne périra pas.

— Vous me le promettez?

— Je vous le promets.

Ces mots, prononcés d'une voix grave et certaine, semblèrent à la jeune fille un arrêt irrévocable.

— Il n'est pas coupable, n'est-ce pas? Et l'on saura qui a commis ce meurtre, et son innocence sera reconnue. Oh! madame! oh! vous que Dieu a laissée sur la terre pour y faire du bien, pour empêcher le mal, soyez bénie mille fois.

— Bénie! répéta Ryna avec l'accent mélancolique

d'une femme qui sait le prix des bénédictions de ce monde. Ah! j'ai déjà été bénie bien des fois, et le malheur n'en est pas moins le compagnon de mon interminable existence. Partout où je vais je le porte. Puissé-je, cette fois du moins, l'avoir laissé derrière moi!

Elle se fit ensuite raconter par Dinah toutes les circonstances de sa position et de celle de Nephtali; elle l'écouta avec une attention ardente, incompatible d'ordinaire avec la vieillesse.

— Si je ne me trompe, ma fille, il se trouve à Wintzenheim une personne, la seule peut-être, en ce monde, à présent, qui puisse nous guider dans ce labyrinthe. Nous la consulterons ce soir même.

— N'est-ce pas, madame, que j'ai bien fait de venir?

— On fait toujours bien de protéger, de défendre l'innocence, et de suivre l'impulsion que notre propre conscience ne condamne pas. Elle est le meilleur juge de nos actions, elle nous guide mieux que qui ce soit et que l'opinion des autres. Suivez-la toujours, marchez en présence de Dieu, vous vous en trouverez bien, je vous le promets.

Elles avaient alors passé Colmar sans s'y arrêter, et entraient dans la route délicieuse qui conduit à Wintzenheim, comme à travers une allée de jardin.

— Nous approchons, continua Ryna, je me sens tout heureuse de revoir cette femme que ma main a guidée

dans la sublime route qu'elle suivit. Y aura-t-elle marché d'un pas ferme, en mon absence?

Il nous faut maintenant les précéder à Wintzenheim, où bien des choses s'étaient passés depuis que nous l'avons quitté.

XI

BELLES AMOURS

Nous avons laissé Mina lisant Faust dans les ruines du Plixbourg, et le beau comte de Champignelles debout devant elle, l'écoutant avec délices. Elle était à la fois si heureuse, si intimidée, si craintive, qu'elle n'osait ni se lever, ni s'enfuir, encore moins parler à cet étranger, jeté sur ses pas malgré elle, et dont la destinée se liait avec la sienne, quelques efforts qu'elle fît pour l'éviter. Lui aussi restait étonné devant elle. Tant de beauté, ce regard si pur et si limpide, cette voix suave, et tout cela dans ce cadre magique des ruines, par un beau soleil, occupait l'imagination d'un jeune homme ardent, passionné, dont l'exaltation dominait la vie, et aussi incapable de se dominer que de conserver longtemps une impression puissante. Ces sortes de caractères sont les plus dangereux pour les femmes de cœur, ils ont tout le prisme des séductions qui les attirent, il leur semble comprendre leurs sentiments comme

elles souhaitent de les voir compris ; elles se croient aimées autant qu'eux-mêmes sont convaincus qu'ils les aiment, tant que dure cet accès de fièvre ; et lorsque ce feu de paille est éteint, il ne reste rien, pas même des cendres, qui pourraient un jour le rallumer sous un souffle chéri, il ne reste rien, qu'un ingrat de plus.

Enfin cette position embarrassante cessa par la faute de Mina elle-même. Elle trouva le courage de se lever et de saluer, avec une rougeur charmante, puis, elle fit quelques pas pour quitter la ruine.

— Déjà, mademoiselle, dit Gaston, je suis bien hardi sans doute, mais, sous les auspices de Gœthe, ne puis-je espérer un peu d'obligeance de votre part? Encore un chapitre, je vous en conjure...

— Monsieur...

— Oh ! ne me refusez pas ! Vous êtes si belle et vous paraissez si bonne, il me semble voir, entendre Marguerite elle-même.

Elle resta quelques instants debout, indécise, les yeux baissés, ses mains laissant tomber, sans les retenir, les guirlandes de lierre et les fleurs d'automne qu'elle avait cueillies, c'était le plus charmant, le plus délicieux tableau que Greuze eût pu trouver au bout de son pinceau magique. Elle avait de plus que les héroïnes de Greuze cette expression rêveuse, prophétique, inspirée, dont s'animait son visage à la plus légère émotion. Gaston la contemplait avec délices.

— N'est-ce pas, vous resterez? dit-il enfin.

Il lui prit la main qu'elle retira d'abord et qu'il reprit ensuite, puis il la reconduisit à sa place, sur cette belle pierre tapissée de mousse, à la fenêtre de la châtelaine, dont l'ogive, parfaitement conservée, se festonnait de plantes grimpantes et de pariétaires.

— Lisez, oh! lisez! Encore Faust, encore Marguerite.

Une jeune fille élevée dans le monde eût vu dans cette manière une suprême inconvenance, elle s'y fût refusée avec coquetterie pour se faire prier encore, ou elle eût pris le parti plus prudent de la fuite, afin de montrer à l'insolent qui osait attendre d'elle une condescendance coupable, qu'elle était incapable de s'oublier. Mais la pauvre Mina n'avait point tant de calcul. Elle était délicieusement émue, elle goûtait un bonheur tel qu'elle n'en eût jamais rêvé de semblable, elle s'abandonna à ce charme entraînant, et reprenant son livre, elle l'ouvrit involontairement à cette brûlante scéne d'amour, pendant laquelle Mephistophélès amuse la voisine, sa voix prit à son insu une expression tendre et passionnée qui retentit à l'oreille du jeune homme comme une musique céleste. Elle ne parlait plus, qu,il l'écoutait encore, comme le cœur de la pauvre enfant répétait ces mots magiques lorsque ses lèvres avaient cessé de les prononcer.

— Ah! mademoiselle, s'écriait-il, rompant ce silence plus dangereux pourtant que tout le reste, je vous supplie de me dire votre nom pour que mon plus adorable souvenir ne reste pas vague dans ma pensée.

— Je m'appelle Mina Luller, et je demeure dans la vallée, au village de Wintzenheim.

Ceci, on ne le lui demandait pas, elle éprouvait le besoin de le dire.

— Mais... mais... ce n'est pas moi, ajouta-t-elle, c'est Faust, c'est Marguerite... c'est Gœthe.

— Oh ! c'est vous! c'est vous seule! n'ai-je pas mille fois feuilleté ces pages? n'ai-je pas mille fois entendu ces mêmes paroles, et je n'ai jamais rien éprouvé de semblable. Non, non, vous m'avez révélé Gœthe et Gœthe vous a révélée à moi. Ce jour datera dans ma vie.

— Et moi aussi, pensa l'enfant. Oh! mon Dieu! que je suis heureuse!

— Mademoiselle, reprit-il, ne m'avez-vous pas dit que vous habitiez Wintzenheim?

— Oui, monsieur.

— Vous vous appelez mademoiselle Luller. Avez-vous un frère?

— Oui, monsieur.

— Un frère avec lequel je viens de chasser et qui m'a invité à chasser encore dans ces belles montagnes?

— Justement, monsieur.

— Il vous l'a dit, il vous a parlé de moi! oh! quel bonheur est le mien ! je vous reverrai. Connaissez-vous la baronne de Phiffhausen ?

— Non.

— Elle demeure dans ces environs pourtant, au prieuré de Sainte-Gertrude.

— Ah! oui! une belle dame!

— Rien ne put rendre l'expression de tristesse et d'angoisse avec laquelle elle prononça ces mots, expression qui changea sur-le-champ sa physionomie radieuse. Gaston s'en aperçut.

— Je ne la connais pas non plus, dit-il négligemment, elle m'a invité à venir chez elle, mais je n'irai pas.

A l'instant même le visage de Mina redevint calme et serein. Pauvre fille! qui ne savait rien cacher, dont les yeux parlaient plus clairement que ses lèvres, qu'elle était facile à séduire! et quel crime plus horrible cependant que d'abuser d'une candeur si entière, d'une franchise si noble! Gaston n'y pensait guère en ce moment. Tout au charme que répandait autour d'elle cette délicieuse créature, il se délectait à la voir, à l'entendre. Son cœur était pris comme jamais il ne l'avait été, croyait-il. N'en est-il pas ainsi pour les gens de cette nature à chaque amour nouveau?

Mina devait se promener et visiter d'autres endroits favoris dans la montagne, après avoir déjeuné au Plixbourg, elle l'oublia. Une conversation pleine d'intérêt s'établit entre elle et le comte, il l'interrogea, il l'écouta, il la dévorait du regard. Tandis qu'elle, sans défiance, laissait lire dans sa pensée, racontait ses douces joies, ses douleurs, sa vie simple et uniforme, la perte de sa mère, l'affection qui l'unissait à son frère; au bout d'une heure, il savait sa vie comme elle-même. Cependant, par un sentiment instinctif, elle ne parla pas de

la faculté singulière qu'elle tenait du ciel. Elle tut ses extases, ses accès étranges, il lui répugnait pour la première fois de les avouer.

Quant à lui, son histoire fut bientôt faite ; libre de ses actions, riche, il servait pour son plaisir, pour occuper sa jeunesse, il n'avait d'autres parents, d'autres liens qu'une mère, qu'il aimait tendrement et dont il était l'idole.

— Ma mère ne me demande qu'une chose, c'est d'être heureux. Mon bonheur est son rêve et le sien n'a jamais existé qu'en moi depuis ma naissance.

— Ah! vous êtes bien heureux d'avoir une mère! répondit-elle en soupirant.

Ils restèrent ainsi toute la journée, ils descendirent ensemble la pente rapide de la montagne, mais ils s'arrêtèrent tous les deux en même temps, à l'endroit où le chemin bifurquait. L'une prit la route du village, et l'autre un sentier rejoignant celle de Colmar. Il eût été plus court de traverser Wintzenheim, elle ne le lui proposa pas, lui ne pensa point à le faire. Ils s'entendaient déjà, ils savaient que le mystère était indispensable, ils savaient qu'ils se reverraient le lendemain au même lieu, et pourtant ils ne s'étaient rien demandé, rien promis. Gaston était tout de premier mouvement, tout de passion et d'entraînement; Mina était toute tendresse, toute confiance, tout abandon. Mais sous cette écorce paisible dormait le cœur le plus chaud, la tête la plus exaltée, dans un moment de délire et

de jalousie, Mina était capable de tout, elle ne connaissait ni obstacles, ni bienséances, son cœur seul la guidait et ses principes *chrétiens* n'étaient pas assez forts pour dominer l'entraînement irrésistible de son âme et de son imagination réunies.

En quittant M. de Champignelles, il lui sembla qu'une partie d'elle-même se détachait, il lui sembla qu'elle était seule au monde et que sa vie était suspendue. Elle porta vivement sa main à son cœur.

— Ah! dit-elle, quelle douleur je sens là!...

La jeune fille qui l'accompagnait se rapprocha d'elle, en la voyant pâlir.

— Vous souffrez! lui demanda-t-elle.

— Oui, je souffre, et en même temps je suis calme, ne parle pas de notre rencontre. Léopoldine se moquerait de moi. Tu sais bien comment ils sont tous, ils ne veulent jamais croire que je suis comme les autres et qu'on puisse me parler comme à eux.

Cattle promit de se taire, et elle se tut, elle aimait Mina autant que sa vie. Le reste de la soirée, mademoiselle Luller marcha et vécut comme dans un rêve. Sa peneée ne se détacha pas une minute de Gaston, elle repassa l'une après l'autre ses paroles, ses regards, elle refusa obstinément de se rendre chez madame Rimblau, où le petit cercle se réunissait, elle y envoya son frère, sous prétexte qu'elle avait la migraine et qu'elle voulait rester seule. Puis ses pensées l'étouffèrent, elle ne savait comment les exprimer, à qui les rendre, elle ou-

vrit son piano et improvisa. Cette inspiration fut sublime, elle se surpassa elle-même, elle surpassa les compositeurs les plus brillants, les plus renommés, son âme animait les touches, son amour parlait. Cet amour à peine né depuis quelques heures, et déjà géant, dominait tout son être. Elle eût voulu le révéler à toute la nature, aux anges, à Dieu; elle pria, sa prière fut suave comme la musique. Ah! qu'un sentiment semblable dans une pareille âme est une belle, une admirable chose! quelle pureté, quels élans vers le ciel, la céleste patrie, où seulement on aimera ainsi toute l'éternité.

La nuit elle ne dormit pas, cette insomnie loin d'être une souffrance, fut un bonheur. Elle prolongea ces instants de rêves éveillés les plus beaux de sa vie, ceux qu'on regrette le plus à l'âge où les rêves sont envolés, pour faire place aux réalités désolantes. Le lendemain dès l'aube elle était levée, et pour la première fois depuis sa naissance, elle s'occupa de sa toilette. Elle était gaie, vive, presque lutine, elle embrassait son frère, elle se regardait au miroir, et après un examen qui ne la satisfit pas sans doute, elle s'écria d'une voix impérieuse :

— Je veux une robe neuve.

— Tu l'auras, ma chère sœur, ce n'est pas la peine de la demander si haut.

— Et puis je veux un beau fichu et un joli chapeau comme Léopoldine, et des gants jaunes.

— Seigneur! est-ce que tu comptes te marier?

— Eh! eh! pourquoi pas? si je trouvais un amoureux.

Karl la regarda d'un œil mélancolique, qui frappa un coup dans son cœur.

— Et pourquoi ne me marierais-je pas, répéta-t-elle, si je rencontrais un fiancé? t'y opposerais-tu?

— Oh! non!

— Suis-je plus laide, plus mal faite, plus deshéritée qu'une autre?

— Non, mais tu n'es pas une autre.

— Ah! c'est vrai! il y a...

Deux larmes tombèrent sur ses joues.

— Il y a que je dois rester éternellement seule parce que l'on ne peut m'aimer lorsqu'on sait... et il faudra bien qu'il le sache.

— Eh bien, tu étais si gaie tout à l'heure, te voilà en pleurs maintenant. La promenade t'avait fait tant de bien, tu te disposais à la recommencer tout à l'heure; et tes projets de toilette, y as-tu renoncé?

— Oui, oui, j'ai renoncé à tout. Il faut rester ici; il ne faut pas se jeter dans la route des heureux, lorsqu'on n'a que malheur à attendre.

— Pauvre enfant! Console-toi, va! ton frère te reste et te restera toujours.

Il l'embrassa de nouveau; elle resta froide, il la pressa de lui ouvrir son cœur, elle résista.

— Je n'ai rien de plus qu'à l'ordinaire.

Il n'en put tirer autre chose. Sachant par expérience

que la solitude et la tranquillité étaient ses meilleurs remèdes, il prit son fusil et s'en alla vers Munster essayer de tuer quelques lièvres.

Mina restée seule, aperçut Cattle qui l'attendait dans la cour, assise et tricotant. L'image du beau jeune homme se présenta à elle dans l'instant même; il lui sembla qu'il l'appelait là-haut dans cette ruine si pittoresque, au milieu de ces bois parfumés. Il lui sembla que cette voix retentissait à son cœur comme un attrait irrésistible. Il exerçait déjà sur cet être, dont les nerfs se tendaient au moindre choc, une telle puissance magnétique, qu,il l'attirait à cette distance.

— Oh! j'y vais! j'y vais! s'écria-t-elle en tendant les bras, j'y vais, ne m'appelez plus.

Sans réfléchir davantage, elle prit son chapeau, son Gœthe, l'objet le plus précieux pour elle désormais, et s'élança dans la cour en courant comme une folle.

— Cattle, vite, vite en chemin, nous arriverons trop tard.

Elle traversa le village du même pas, ne répondit point à Léopoldine, et tout à ce qu'elle allait chercher de bonheur, elle gravit le sentier rocailleux avec la rapidité d'une chèvre. En arrivant au Plixbourg, en écartant vivement les branches d'arbrisseaux qui lui bouchaient l'entrée, elle jeta un long regard autour d'elle et ne vit personne.

— Ah! dit-elle, il n'est pas venu!

Ces mots lui échappèrent. C'était tellement sa pensée

intime, qu'il ne lui sembla pas avoir parlé. Un éclair de joie illumina son visage; à l'abri de la fenêtre bien-aimée, caché par un sapin dont le tronc s'avançait, elle l'aperçut qui se levait à son approche. Son cœur faillit l'étouffer, elle se sentit défaillir, néanmoins ce moment fut délicieux.

— Ah! mademoiselle, dit-il, combien vous avez tardé!

— Mais, monsieur, je n'avais point dit que je viendrais!

— Non, mais j'*osais* vous attendre, moi!

Elle allait lui répondre qu'elle le savait bien aussi; mais elle n'*osa* pas.

— Et voici Gœthe, continua-t-elle.

— Ah! sans doute, voici Gœthe, répliqua-t-il avec distraction en la conduisant vers son trône de mousse.

Cattle s'assit sur une pierre, au milieu d'un mur écroulé, dont l'autre moitié lui dérobait la vue de la bienheureuse ogive, et tira son bas qu'elle se mit à tricoter. Cattle avait un amoureux, et, sans qu'on le lui eût avoué, elle comprenait à merveille que sa maîtresse était près d'en avoir un aussi.

— Ils étaient donc pour ainsi dire seuls, et cependant ils restèrent assez longtemps en silence; leurs âmes parlaient...

— Mademoiselle, reprit-il comme s'il sortait d'un rêve, je vous ai raconté mon histoire, qui n'est pas bien longue; vous m'avez raconté la vôtre, qui ne l'est guère davantage; je sais que vous vous appelez Mina

Luller; mais vous ne m'avez pas demandé mon nom, à moi.

— Oh! je n'en avais pas besoin.

— Comment? vous le saviez!

— Je le savais.

— Et quel est ce nom?

— Le comte de Champignelles, dit-elle en rougissant.

— C'est là tout?

— Mais oui, il me semble.

— J'ai pourtant un autre nom, un nom que me donne ma mère et que je ne porte pas comme l'autre, pour tout le monde, c'est ce nom-là que je veux vous apprendre, afin que vous me le donniez dans votre pensée au moins. Je m'appelle Gaston.

— Ah! que c'est joli, Gaston! c'est le nom d'un preux chevalier, qui mourut bien jeune, bien aimé, bien regretté.

— Cela ne m'arrivera pas à moi, j'espère. Je vivrai longtemps, pour aimer... si l'on ne m'aime pas.

Elle rougit encore et son grand œil se releva lentement, il y avait comme un reproche dans ce regard. Il le sentit et son cœur en tressaillit de joie.

— Elle m'aimera, elle m'aime! pensa-t-il.

Il se mit ensuite à l'interroger sur l'emploi de sa soirée, sur ce qu'elle avait pensé, sur ce qu'elle avait vu, sur ce qu'elle avait fait.

— Je n'ai pensé qu'à Faust et à Marguerite, répondit-elle, avec un embarras ressemblant à un aveu. Cette

belle poésie m'a tellement pénétrée, tellement émue, que j'ai voulu rester seule avec mon piano, c'est à lui seul que je pouvais parler.

— Et moi, j'ai erré toute la soirée, j'avais grande envie de revenir à Wintzenheim, je n'ai pas osé.

— Pourquoi?

— Que sais-je? La crainte d'attirer l'attention. On me connaît dans le pays, à ce qu'il paraît.

— Ah! oui, mon frère, mademoiselle de Froidmantel, cette baronne de Phiffhausen, à ce qu'il paraît.

— J'ai donc bien fait de ne pas retourner?

— Je... je ne sais pas. Lisons Faust, demanda-t-elle vivement, pour détourner la conversation.

— Non, pas encore, j'ai mille choses à vous dire.

— Eh! quoi donc? nous ne nous connaissons que depuis hier.

— Le croyez-vous?

— Il faut bien que je le croie; cependant...

— Achevez...

— Cependant, il me semble que je vous ai toujours connu, que vous êtes un ami absent et revenu : c'est à vous que j'ai confié tant de pensées qui me suivaient partout et que vous lisiez en moi-même comme Dieu.

— Chère enfant! s'écria-t-il, en prenant sa main qu'il baisa.

Cette caresse pénétra tout son être, un voile se répandit sur ses yeux, elle fut obligée de s'appuyer, elle se sentait défaillir.

— Oh! mon Dieu! qu'est-ce que j'éprouve? balbutia-t-elle.

Il l'entendit et s'approcha plus près encore.

— Ce que vous éprouvez, Mina, c'est le réveil de votre âme, c'est la résurrection de toute votre nature enveloppée dans les langes de l'enfance, ce que vous éprouvez, c'est ce que Marguerite éprouvait pour Faust, c'est ce que les anges nous envient, c'est de l'amour.

— Ah! de l'amour, non, non, s'écria-t-elle, en le repoussant, ne me dites pas cela, ma mère me l'a annoncé, et je le sais, l'amour doit m'être funeste, l'amour doit perdre aussi celui qui me l'inspirera, ne me parlez pas de l'amour, ce n'est pas de l'amour.

— Ce n'est pas de l'amour, puisque cela vous effraie, répliqua le jeune homme, en souriant. Qu'importe le nom en effet.

— De l'amour! moi, de l'amour! moi, pauvre créature à laquelle il est interdit d'être mère, pour ne pas transmettre à mes enfants le mal terrible dont je suis affligée. Ah! monsieur, mon frère me le répétait encore ce matin, nul ne m'aimera, moi! je suis une créature déshéritée de tous, à laquelle Dieu a tout refusé et qui ne peut rien apporter à personne, que le malheur.

— Que signifient ces paroles? demanda le jeune homme effrayé.

— Elles signifient que je suis séparée de l'humanité tout entière, que ma lucidité funeste établit autour de

moi une barrière infranchissable. Elles signifient que je suis visionnaire, folle, cataleptique, tout ce que vous voudrez de plus étrange. J'ai deux existences, je ne sais laquelle est la véritable, je ne sais quand je dors ou quand je veille. Je ne m'appartiens plus, un esprit fantasque a pris possession de moi et me conduit à son caprice. Voilà la vérité, monsieur le comte, vous voyez donc bien qu'on ne peut pas m'aimer d'amour.

— Mille fois davantage au contraire, on vous aimera pour vos souffrances plus encore que pour le reste, on vous aimera pour vous faire oublier vos douleurs et pour les changer en joie. Ne le voulez-vous point permettre et serez-vous assez cruelle pour repousser celui qui vous consacrerait sa vie?

— A moi!

— Oui, pour vous aimer, vous entourer de soins, vous guérir, vous rendre à l'existence des autres, en vous donnant, s'il le fallait, une partie de la sienne. Vivre près de vous toujours, ne pas vous quitter un instant, dominer le mal, l'éteindre à force de persévérance. Voilà ce que l'amour seul peut faire, et ce que je ferai, si vous ne me le défendez pas.

— Vous!

— Moi, oui, moi-même.

— Mais c'est impossible. Vous, un homme de la ville et du monde, vous noble, vous riche, vous qui pouvez prétendre à toutes choses, vous! songer à moi, pauvre créature, reléguée au fond d'un village, à laquelle il

manque tout ce que vous avez le droit d'attendre, oh! non, je le répète, c'est impossible.

— Que faut-il donc pour vous convaincre? qu'exigez-vous? que désirez-vous? rien n'est difficile pour celui qui vous aime, pour celui qui sur un mot de vous se jetterait la tête la première dans un précipice.

Ce qu'il y a d'affreux dans ces gens-là, ce qui les rend pour nous un danger presque inévitable, c'est qu'en disant de semblables choses ils les pensent, ils sont parfaitement convaincus qu'ils les feraient, et peut-être les feraient-ils, en effet.

Mina fit un mouvement pour se jeter au-devant de lui, tant elle était persuadée. Croit-on jamais qu'on nous trompe, à cet âge, et sans expérience? Jamais rien de semblable ne s'était présenté à son imagination, jamais l'idée qu'on pût l'aimer ainsi ne s'était approchée d'elle. Elle cacha sa tête dans ses mains, étonnée, ravie, en murmurant :

— Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu!

— Peut-être je vous offense, je vous effraie, reprit tristement le jeune homme.

— Non, non.

Elle mit dans cette réponse toute la vivacité de son cœur.

— Eh bien alors, qu'avez-vous? que m'accorderez-vous?

— Si vite! c'est un songe. Il y a deux jours nous ne nous connaissions pas et aujourd'hui... vous m'aimez.

— Vous ne croyez pas à cet amour si prompt, si spontané, c'est que vous ne m'aimez pas, c'est que vous ne m'aimerez jamais.

— Monsieur...

— Ne dites pas monsieur, dites Gaston.

— Oh! cela ne se peut.

— Pourquoi, pourquoi?

— Je n'ose point.

— Osez, chère Mina, et je ne vous demande pas davantage pour être heureux.

— Pour être heureux! quoi! si peu de chose!

— Je ne suis pas bien exigeant.

— C'est peut-être beaucoup cela!

— Méchante! vous refusez.

Elle se prit à sourire,

— Oui, *Gaston,* je refuse.

— Adorable! adorable! reprit-il en lui baisant la main.

Depuis cet instant jusqu'à l'heure de la séparation, ce furent des déraisonnements pleins de charmes, des paroles sans suite, des rires, des larmes, des serments, des projets, enfin, tout ce que l'amour dicte, tout ce qu'il a dicté depuis le commencement du monde, tout ce qu'il dictera tant que le monde durera encore. Rien de nouveau en ce genre. Ce sont les mêmes rôles éternellement joués par des acteurs nouveaux. Soit qu'ils soient de bonne foi, ou qu'ils abusent, les phrases et les effets se renouvellent. Mina croyait, et aimait de

toutes ses facultés, Gaston était de bonne foi même envers lui, en cet instant, et lorsqu'il quitta mademoiselle Luller, il était irrévocablement décidé à lui donner son nom et sa fortune...

Mina descendit comme la veille, plus heureuse et plus préoccupée, si c'est possible. Elle sentit cependant, la nécessité de s'attacher à Cattle et de l'empêcher à tout prix de révéler son secret.

— Écoute-moi, Cattle, lui dit-elle, avant d'entrer dans le village. Tu m'aimes, n'est-ce pas?

— Oh! oui, mademoiselle, vous le savez bien.

— Que penses-tu qu'il se passe entre M. de Champignelles et moi?

— Dame... je pense... je pense que c'est comme moi et Pierre Stapp.

La jeune fille sourit.

— Ton fiancé, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle, mon fiancé.

— Lorsque tu vois Pierre Stapp, tu n'aimes pas que personne le sache, tu veux causer seule avec lui?

— Je le crois bien.

— Alors, tu comprendras pourquoi je te prie de ne parler à qui que ce soit de nos promenades et de ce qui s'y passe.

— Oui, mademoiselle, je le comprends bien, pourtant vous, ce n'est pas moi.

— Comment?

— D'abord, parce que vous êtes une demoiselle, et puis, parce que... parce que...

— Dis donc, parce que...

— Parce que vous n'êtes point comme les autres, que vous devriez être soignée autrement, que vous savez bien ce qui se passe dans le ciel, mais non ce qui se passe sur la terre.

— Ah! c'est vrai!

— Et puis, mademoiselle, vous marier! croyez-vous que cela doive être ainsi? croyez-vous que vous serez heureuse?

— Oh! oui, je le serai.

— Hein! hein! je n'en suis pas si sûre, dit l'enfant en secouant la tête. Ce sera bien pendant quelque temps, ce sera bien jusqu'à ce qu'il s'en lasse, mais, après?

— Il s'en lassera!

— Songez donc, mademoiselle, une femme toujours malade, une femme qui voit des esprits, qu'on ne sait jamais si elle est éveillée ou endormie. Il n'y a guère d'hommes qui s'astreignent à cela, et m'est avis qu'il faudra, ou que vous soyez malheureuse, ou qu'il le soit, lui.

— Lui, malheureux! lui, tu le crois, Cattle?

— Mademoiselle, s'il vous aime, il est certain qu'il le sera.

— Ah! oui, cela est vrai, murmura la pauvre fille en baissant la tête. Malheureux! malheureux par moi!... Comment faire pour l'empêcher?

Elle ne parla plus, elle pensa. Elle pensa que si elle l'aimait, s'il l'aimait aussi, cette vie, troublée par ses cruelles attaques, deviendrait un enfer; elle pensa qu'il aurait à souffrir sans cesse, elle se convainquit de car elle la triste vérité.

— Une femme comme moi ne peut épouser personne, porte le malheur avec elle.

Son frère la trouva plus sombre que de coutume, et pressentit une crise. Il fut pour elle bon et tendre, comme de coutume, il l'aimait!

— Merci, mon bon Karl, lui dit-elle en l'embrassant, merci de tes soins. Tu disais bien, hier, je ne dois avoir d'autre fiancé que toi. Le peu de temps que j'ai à passer sur cette terre, je suis condamnée à souffrir, ensuite je m'en irai là-haut, que n'y suis-je déjà!

Sa dernière pensée, en s'endormant, fut la résolution de voir le lendemain Gaston pour la dernière fois.

— Je lui dirai adieu, et ensuite nous nous séparerons. A quoi bon unir mon sort à celui d'un autre pour que la mort nous sépare?

XII

LE DÉVOUEMENT

Le lendemain, plutôt que les jours précédents, Mina et Cattle partirent pour leur promenade. Karl recommanda vivement sa sœur à son humble amie.

— Elle est triste, amusez-la, Cattle, elle a besoin d'être distraite. Elle n'a pas voulu que je l'accompagnasse, et, avant toutes choses, je ne veux pas la con-contrarier. Ramenez-là-moi gaie ce soir.

Cattle n'ignorait pas la cause de ce chagrin, et elle la partageait, car, dans ses idées droites et ignorantes du monde, elle ne croyait pas le mariage de Mina possible. Elle le lui avait laissé comprendre, et maintenant elle était résolue à se taire.

— Je ne l'affligerai plus, répétait-elle.

Elles gravirent la montagne sans prononcer un mot; de temps en temps seulement Mina essuyait une larme coulant sur sa joue, et qu'elle cherchait vainement à retenir. Malgré l'heure peu avancée, Gaston était déjà au rendez-vous, et vint au-devant d'elle :

— Vous n'avez point fait de musique hier, Mina, car je ne vous ai pas entendue, et j'ai passé la soirée entière à me promener sous vos fenêtres. J'ai vu votre

lumière, il me semblait que c'était quelque chose de vous.

— Je n'ai pas fait de musique, Gaston, non, car j'ai pleuré.

— Vous avez pleuré, ma bien-aimée, et pourquoi? Vous pleurez encore, mon Dieu! qu'avez-vous! Quel chagrin vous a-t-on fait? Ce n'est pas moi, j'espère.

— Ce n'est pas vous, Gaston.

— Votre frère...

— Ce n'est pas mon frère, c'est moi-même.

— Comment... quelles idées!

— Gaston, nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois.

— Que dites-vous? cela est-il possible!

— Oui, pour la dernière fois. Je ne puis, je ne dois pas être votre femme, dès lors il faut nous séparer, et le plus tôt possible.

— Vous ne pouvez pas être ma femme! quelle en est la raison?

— La raison, vous la savez. Il ne m'est pas permis d'unir mon sort à celui d'un autre sous peine de le rendre malheureux, et je ne veux pas que vous soyez malheureux, malheureux par moi, surtout!

— C'est là votre seul motif?

— Pourrais-je en avoir un autre?

— Eh bien, Mina, vous allez justement, et de gaieté de cœur, faire le malheur de ma vie en me refusant. Si je vous perds, vous que j'aime de toutes les forces de

mon âme, je perds toutes mes espérances de bonheur, je perds la vie. Je me tuerai !

— Vous vous tuerez, Gaston! Vous me tuerez donc avant vous, car sans vous je ne veux plus vivre.

— Et vous parlez de nous séparer...

— Oui, de vous rendre libre, de ne point enchaîner votre existence à celle d'une pauvre créature qui n'a pour elle ni présent ni avenir. Je souffre sans cesse, mon humeur est fantasque et capricieuse; la moitié de mes jours se passe dans un délire effrayant, je dois mourir jeune, je le sais. Quel triste présent qu'une épouse telle que moi! Je vous aime, je vous aimerai avec idolâtrie. Je suis jalouse, mais jalouse! au point de ne plus être maîtresse de moi-même lorsque cette passion me domine, Je ne pourrai vous suivre partout, et lorsque vous ne serez pas près de moi, je croirai toujours à une infidélité; je suis si peu faite pour plaire! Ma funeste lucidité m'apprendra les choses les plus cachées. Votre vie et la mienne deviendront un enfer, jusqu'au jour bien prochain où Dieu m'appellera. Non, non, je ne veux pas, encore une fois, vous condamner à ce supplice; je veux que vous me regrettiez et que vous bénissiez ma mémoire, quand je ne serai plus. Laissez-moi donc vous dire adieu aujourd'hui, et ensuite, que ma destinée s'accomplisse! Ce ne sera pas long, j'espère.

— Mina! dit le jeune homme, en levant sur elle des yeux pleins de larmes, Mina!

— Ah! vous pleurez, vous pleurez! Vous un homme! vous, un militaire! Et vous pleurez pour moi! Non, non, séchez vos larmes; tout ce que vous voudrez, je le ferai. Vous affliger! vous affliger, mon Dieu! Mon Gaston!

Il la prit dans ses bras et la serra contre son cœur.

— Ce que je veux, c'est que vous m'apparteniez, c'est que vous soyez à moi toute la vie, c'est que jamais vous ne répétiez ce que vous avez dit tout à l'heure. Promettez-le moi.

— Je le promets.

— Vous me laisserez disposer de vous?

— Oui, vous êtes mon maître.

— Vous ne me refuserez rien de ce que je vous demanderai pour mon bonheur et pour le vôtre?

— Non, mais vous serez heureux!

— Heureux, comme au ciel...

— Et vous m'aimerez?

— Toujours!

Les femmes qui aiment ou qui ont aimé savent qu'avec ces deux mots elles sont capables de toutes choses : être aimée et faire le bonheur de celui qu'on aime, voilà toutes leurs ambitions satisfaites. Mina, plus qu'une autre peut-être, devait sentir ainsi, car elle était plus ignorante de la vie. Elle passa en un instant de l'excés de la *désespérance* à la joie de l'âme la plus complète. Le reste de cette journée fut un enchantement. Ils s'enfoncèrent dans la forêt, se donnant le

bras, suivis de Cattle, qui ne pouvait les entendre. Les projets les plus ravissants furent construits pour l'avenir, il fut convenu que Gaston parlerait à Karl, que le mariage aurait lieu incessamment, qu'ils iraient vivre sous un beau climat où la santé de Mina deviendrait meilleure et se rétablirait. Cattle fut obligée de leur rappeler qu'il était bien tard et qu'on attendrait Mina à la maison.

On se promit de se revoir le lendemain, de reprendre ces châteaux en Cythère, comme le disait la maréchale de Mirepoix, et de se marier le plus tôt possible, pour ne plus être obligés de se quitter.

Mina rentra gaie, souriante, trouvant tout admirable, embrassant son frère, chantant des lidder et des chansons françaises, on ne la reconnaissait plus. Cattle secouait la tête, en répétant :

— Ceci ne présage rien de bon, vous verrez !

— Non, répondait Karl, non, ma sœur est gaie, tant mieux ! elle se guérira peut-être avec ses promenades.

Toute la soirée elle fut au piano, mais non plus pour y jouer des airs mélancoliques, pour se rappeler, au contraire, tout ce qu'elle savait de contredanses ou de valses.

— Je ne la comprends pas, disait Léopoldine, il se passe en elle quelque chose d'extraordinaire.

— Oui, oui, répondait-elle, en sautant autour de la chambre, vous verrez !

— Karle, est-ce qu'on vous a demandé Mina en mariage?

— Et qui donc, Seigneur! Il n'y a pas en ce village un seul homme qui paraisse y prétendre, excepté Rimblau.

— Le roi des Juifs! Oh! vous n'en voudriez point.

— Et il ne voudrait pas de moi, n'a-t-il pas sa fiancée, sa Dinah?

En disant cela, elle allait à la fenêtre, chercher à apercevoir Gaston, qui, comme la veille se promenait autour de la maison.

— Chéri! Chéri! lui criait-elle avec son cœur.

Ah! combien elle était heureuse!

Ils se séparèrent à l'heure habituelle. Elle se coucha, et ne s'endormit point, il s'agissait bien de dormir, vraiment! Vers le minuit elle sentit sa tête s'alourdir et son cœur battre.

— Ah! dit-elle, un accès, un accès! mon Dieu! détournez-le. Je l'aurai demain et je ne pourrai pas le voir, ou si je le vois, que lui dirai-je sous la puissance de ce démon qui m'obsède?

Elle pria, mais sa prière fut impuissante, l'accès arrivait, il arrivait avec une force inaccoutumée, qui promettait une longue durée aussi. Elle entra dans cet état singulier, qui n'était point la veille, qui n'était pas le sommeil, où elle voyait, où elle savait ce qui était caché aux autres, mais dont chaque attaque abrégeait sa vie d'une année.

Elle dormit, elle resta couchée, par la force de sa volonté toute puissante, elle s'imposa la loi de ne point sortir, car elle voulait savoir!

— J'aurai ce courage, se dit-elle, je creuserai le fond de sa pensée, je creuserai notre avenir, et *je veux* me rappeler ce que j'aurai vu, ce que j'aurai entendu. Oui, je le verrai demain, je saurai, je lui parlerai, ce que je déciderai sera fait, car je ne me tromperai point, et on ne me trompera pas. Merci, mon Dieu!

Lorsque son frère la vit le matin ainsi, il se rappela la prédiction de Cattle.

— Tu souffres bien, Mina? Tu es plus pâle que de coutume. Tu ne te lèveras point.

— Je me lèverai et je ferai ma promenade habituelle.

— Tu augmenteras ton mal.

— Non, au contraire, je le guérirai peut-être. Sois tranquille, je n'aurai ni convulsions, ni syncopes, cet accès ne ressemble pas aux autres.

— Que faut-il te donner?

— Rien. Me laisser tranquille.

J'ai vu, à Colmar même, une personne absolument dans cet état et plusieurs jours de suite, allant, marchant, parlant, les yeux ouverts mais fixes : c'est certainement un des spectacles les plus frappants que j'aie trouvé sous mes pas, dans le cours de ma longue vie. Mina, m'a-t-on assuré, était absolument comme madame V... La même lucidité et la même apparence tranquille.

En cette circonstance elle montra plus de réflexion qu'à l'ordinaire. La tête baissée, elle réfléchissait; tout à coup elle dit à Léopoldine :

— Il va arriver aujourd'hui quelque chose de triste et d'étrange, je ne vois pas clairement ce que cela est, mais je le pressens.

— Ici, chez nous, demanda Karl.

— Non, pas chez nous, dans le village.

— Chez moi ?

— Ne me demandez rien, ne me parlez pas, j'aurai besoin de toutes mes forces. Oh ! que je serai fatiguée en me réveillant !

L'heure de sa promenade arrivait, elle se leva, s'habilla avec un soin extrême, et se disposa à sortir.

— Je vous accompagnerai, n'est-ce pas ? dit mademoiselle de Froidmantel.

— Je ne veux personne que Cattle, personne, entendez-vous ? et qu'on ne me suive pas, je le saurais, et cela me ferait un mal horrible, un mal irréparable. Léopoldine, vous en avez la pensée, vous avez une idée que vous communiquerez à mon frère ; vous vous en abstiendrez, si vous m'aimez. Ma pauvre misérable vie est déjà si lourde et si dure, n'en augmentez pas le poids. Me le promettez-vous ?

— Je vous le promets, répondit Léopoldine franchement.

— Bien ! merci, priez pour moi, mon amie, j'ai grand besoin de prières.

— Pauvre enfant !

Elle l'embrassa avec une véritable tendresse.

Mina refusa le bras de Cattle et marcha à côté d'elle, choisissant merveilleusement son chemin.

— Cattle, lui dit-elle, si tu savais comme c'est beau la nature ! si tu savais ce que je vois sous ces herbes, sous ces racines ! que de choses inconnues ! Ah ! si j'étais savante comme madame Déborah, j'aurais bien à étudier et à apprendre aux autres.

Elle fuyait sa pensée, elle ne voulait songer à elle et à sa destinée qu'en présence de Gaston. Il lui fallait ménager son courage, peut-être serait-il mis à une rude épreuve. Elle arriva aux ruines, plus morte que vive, elle le trouva un peu plus près que la veille, il l'attendait. A son aspect, il poussa un cri. Ce visage immobile était effrayant pour ceux qui ne l'avaient point vu encore.

— Qu'avez-vous, Mina ? au nom du ciel !

— Rien ! me voilà hors de ce monde, Gaston, et j'ai voulu venir néanmoins.

Elle lui prit la main, pendant qu'il la contemplait presque épouvanté.

— Ah ! quel bonheur ! Ah ! merci, mon Dieu ! il m'aime !

Elle se laissa tomber éperdue sur son épaule, pouvant à peine respirer.

— En doutiez vous donc ?

— Non, mais maintenant, j'en suis sûre, je le vois.

Il m'aime, il m'aime bien, même en ce moment il n'a pas peur de moi, il souffre de mes souffrances, il ne pense pas à lui, il pense à moi. Le présent est bien, oh! oui, bien ! encore merci, mon Dieu !

Le jeune homme la conduisit vers leur siége ordinaire, guidant ses pas comme si elle eût été privée de la vue. Mina sourit.

— J'y vois mieux que vous, monsieur, soyez tranquille. Je marcherai sans votre secours, mais je suis heureuse de vos soins. Ah! Gaston, quel bonheur d'être aimée ainsi !

M. de Champignelles ne revenait point de cet état incompréhensible, il le trouvait presque incroyable; Mina dont toute la pensée était dans lui le devina sur-le-champ.

— Vous doutez de moi, Gaston, lui dit-elle. Vous croyez que je joue la comédie. Je serais très-habile alors. Ah! vous le croyez moins en vous voyant deviné. Quelle preuve voulez-vous ? où désirez-vous que je me rende? Cherchez. Chez votre mère? Vraiment, je serais ravie de la connaître. Partons.

— Ma mère? oui, c'est vrai. Vous savez donc tout ?

— Oui, tout, en vérité. Pour une femme c'est un peu gênant, n'est-ce pas ? mais allons vers votre mère. Ah! je la vois.

Elle fit une description exacte et minutieuse des lieux, des habitudes de sa mère, des personnes qu'elle

recevait. Sa stupéfaction était au comble. Puis elle lui parla ensuite de son caractère.

— Votre mère est bonne, Gaston, et elle vous aime bien.

— C'est vrai.

— Elle a l'esprit exalté, comme vous, les idées un peu folles, comme vous, son cœur est excellent. Mais sa tête... enfin, comme vous.

— Ah ! que c'est vrai !

— Elle est vive, elle a de l'esprit, elle aime à s'amuser, elle est crédule et confiante, elle a été toute sa vie la dupe des autres. Elle est d'une douceur exagérée, car elle dégénère en faiblesse. Sa conversation est pleine de piquant et d'imprévu, c'est en un mot une femme charmante.

— Mina, vous êtes sorcière.

— Mais...

— Ah ! il y a un mais !

— Un grand mais, un mais terrible, et ce qui est plus cruel, c'est que ce mais, vous le partagez aussi.

— Vraiment? et qu'est-ce donc ?

— Ni vous, ni votre mère, vous n'avez l'ombre de sérieux dans l'esprit, dans le cœur. Vous êtes de délicieux joujoux, mais vous êtes légers comme des oiseaux. Vous effleurez tout, vous n'approfondissez rien. Vous vous prenez et vous vous envolez avec la même facilité futile. Votre père... votre père est mort de chagrin, car il aimait sa femme, et sa femme...

— Achevez...

— Sa femme était incapable de le comprendre, incapable de lui rendre ce qu'il lui donnait. Elle ne l'a pas trompé, néanmoins, mais par bonté négative, par insouciance, pour ne pas prendre la peine de cacher sa conduite, et aussi par froideur de tempérament. Votre mère, votre mère, c'est de l'orgeat qui mousse.

— Et moi ?

Elle réfléchit un instant, puis elle reprit, avec un accent dont rien ne peut rendre la tristesse :

— Vous ! Oh ! vous, Gaston, faut-il dire ce que vous êtes ? Faut-il si tôt arracher le bandeau qui couvre vos yeux et les miens ? Le faut-il ?

— Dites, je vous en conjure.

— Vous, Gaston, vous êtes comme votre mère, non en apparence, mais dans le tréfond de votre nature. Vous avez plus d'apparence, plus d'exaltation, votre cœur *piaffe* mieux que le sien, et vous êtes parfaitement convaincu de ce que vous dites, au moment où vous le dites, seulement cela ne dure guère. Vous voulez fortement, vous mettriez le feu aux quatre coins du monde pour obtenir ce que vous désirez ; quand vous l'avez obtenu, vous le céderiez volontiers pour la peine de le reprendre, et vous ne comprenez plus comment vous avez eu envie de si peu de chose.

— Mina !...

— Cela est la vérité.

— Vous me désespérez avec ce faux jugement.

— Cela est la vérité, vous dis-je. Gaston, je ne vous épouserai pas.

— Mon Dieu ! vous voulez me rendre fou ! Éveillez-vous, je vous en supplie, vous me connaissez bien mieux quand vous ne dormez point.

— Je vous connais à présent, au contraire, mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Je ne vous épouserai pas, Gaston, parce que vous seriez malheureux avec moi, parce que vous maudiriez le jour qui nous aurait unis.

— Comment vous convaincre...

— N'y essayez pas, vous dis-je, c'est inutile. Je vois et je sais.

— Vous ne m'aimez pas !

— Ah ! si vous lisiez au fond de mon cœur comme je lis dans le vôtre, vous n'oseriez pas prononcer un tel blasphème.

— Vous ne m'aimez pas, vous dis-je, car si vous m'aimiez vous risqueriez votre bonheur pour m'appartenir.

— Je risquerais le mien et sur l'heure, je suis prête à le faire, mais le vôtre ! Oh ! jamais le vôtre, Gaston, et c'est du vôtre qu'il s'agit. Qu'importe pour moi, pauvre fille, si j'ai peu de temps à vivre ! mon malheur aura bien vite trouvé son terme.

— Moi, qui donnerais ma fortune, ma vie, pour cette félicité que vous me refusez !

— Oui, en ce moment, cela est vrai. Si vous aviez

un trône, vous en descendriez pour m'y asseoir à votre place. Vous mettriez à mes pieds toutes les couronnes de la terre. Dans bien peu de mois, cet amour immense n'existera plus. Si nous étions unis indissolublement vous seriez désespéré alors, je le verrais et ce supplice, je ne puis même en supporter l'idée.

— Calmez-vous, calmez-vous, Mina, au nom du ciel!

— Je suis calme, mon ami, je parle froidement. Je n'ai ni larmes, ni colère. Je discute mon malheur comme s'il s'agissait d'une histoire indifférente. Cet amour, qui ne date dans ma vie que de quelques jours, date dans mon cœur de bien des années. Depuis que je me connais, je vous aime, j'aime une chimère qui vous ressemble et que j'ai caressée, sans espoir de la rencontrer jamais. Depuis bien des mois je vous ai vu, et au premier coup d'œil jeté au hasard sur cet homme qui passait j'ai reconnu mon bien-aimé. Ma destinée tout entière est dans vous, c'est vous qui la ferez, c'est vous qui me conduirez à la mort, c'est vous seul que j'aimerai sur la terre.

— Vous serez donc ma femme, ma Mina adorée?

— Non, répondit-elle, en secouant la tête, non.

— Pourtant...

Elle devint rouge comme ùne cerise devant ce qu'elle entrevoyait, elle qui ne rougissait jamais dans ses visions, et baissa la tête.

Le jeune homme la pressa sur son cœur dans un transport de délire et de reconnaissance.

— Pauvre Mina ! ce ne sera point ainsi.

— Vous serez heureux par moi, Gaston, mais ce bonheur... Ah ! je n'en puis pas, je n'en veux pas voir davantage. Gaston, mon Gaston, cachez-moi dans vos bras, ne m'en laissez pas sortir, que je ne vous quitte point, que je ne puisse songer qu'à vous, à vous seul, sans chercher ailleurs, sans m'inquiéter, sans me tourmenter, Gaston, aimez-moi, aimez-moi bien au moins, pendant que vous m'aimerez.

— Toujours !

— Non, pas toujours, hélas ! mais moi, ah ! comme je vous aimerai ? Rien ne me coûtera pour vous, rien de ce qui pourra même amener un sourire sur vos lèvres. Il n'est point de sacrifice, quelque grand qu'il soit, que je n'accomplisse. Pour vous et par vous je perdrai toute la tendresse de mon frère, mon honneur, ma vie. Qu'est-ce que cela me fait pourvu que vous m'aimiez.

Il y avait dans sa voix quelque chose de si doux, de si délicieux à l'oreille, qu'un homme moins épris en eût perdu la tête. Il l'accabla de caresses, elle ne le repoussa point, malgré la chaste pureté de son âme, il la prit dans ses bras comme un enfant malade, en cherchant à apaiser ses douleurs, à bercer cette âme blessée, elle le laissa faire, appuya sa tête sur son épaule et s'endormit épuisée.

Pendant plus d'une heure qu'il la tint ainsi sur son cœur, mille pensées diverses traversèrent son cerveau.

Il se demanda si une femme telle que celle-ci le rendrait heureux longtemps; la voix de sa conscience lui cria qu'il ne le serait point. Il se demanda ensuite si son devoir ne lui imposait point de la quitter, dès à présent avant de laisser dans sa vie une trace ineffaçable. Il sentait bien qu'il était son maître, qu'elle lui appartenait, que sa perte était certaine s'il voulait la perdre,et quel dommage ! L'honneur lui dictait ses lois, mais l'amour le retenait, elle était si jolie ! si tendre ! Il l'aimait tant !

— Non, non, Mina, bien-aimée, non, rien ne me séparera de toi !

Il déposa dans son transport un baiser sur ses lèvres entrouvertes, un baiser qui la réveilla, ou du moins qui la rappela à sa vie factice. Elle jeta un cri et porta la main sur son cœur.

— Ah ! Gaston ! Gaston ! N'étiez-vous pas assez sûr de moi !

— Pardon, ma bien-aimée, pardon, je ne sais ce que j'éprouve, c'est du délire. Par moment il me prend envie de me précipiter avec vous dans ce gouffre, pour que nous ne soyons point séparés. Vous me communiquez vos craintes. Je ne sais pas si je crois en moi-même, si je crois en vous. Heureusement vous vous réveillerez !

— Je me réveillerai ; mais ma disposition sera la même. J'aurai oublié mes tristes préventions d'avenir; mais je me souviendrai que tout lien entre nous est

impossible. Mon amour sera demain ce qu'il est aujourd'hui ; mon dévouement ne faillira pas à la mission que j'accepte, Gaston ; vous serez pour moi...

— Je serai votre mari, votre amant, votre ami, votre univers ; je le veux ! et cela sera !...

La jeune fille se releva subitement, comme si un coup violent l'eût frappée à la tête.

— Gaston, dit-elle, il faut nous quitter.

— Déjà ! il n'est pas l'heure...

— Non, mais on va me demander là-bas, il va arriver un événement terrible ; on aura besoin de moi, on me cherchera, on m'appellera ; il ne faut pas qu'on nous trouve ensemble. Vous pouvez me suivre de loin, vous verrez si je me trompe. Oui, aujourd'hui est un grand jour. Je sauverai un innocent et je... Oui, j'aurai une vive douleur. C'est le premier anneau de la chaîne qui me rivera à mon supplice. Pauvre Mina !

Elle se mit à pleurer sur elle-même, avec des sanglots et des phrases si touchantes qu'elle eût brisé le cœur le plus féroce. Elle reprit sa position première, la tête cachée dans le sein du comte, qui la consolait par de douces paroles.

— Laissez-moi partir, mon ami, les voilà, ils entrent au village ; il en est temps, il en est temps. Je ne vous verrai pas demain, car je ne pourrai quitter mon lit ; mais écrivez-moi par Cattle. Donnez-moi du courage, j'en ai tant besoin ! Surtout, pas un mot à mon frère, car tout serait perdu pour nous...

XIII

L'ORACLE

Nous avons laissé Nephtali entre les mains de ceux qui l'avaient arrêté ; il fut interrogé sur-le-champ. Cette affaire occupait tous les esprits ; on tenait surtout à retrouver les millions de Moïse. On fouilla l'accusé, on le conduisit à Biesheim, on le confronta avec la victime, et ensuite les juges d'instruction se rendirent à Wintzenhem pour faire avec lui la revue de ses papiers. Il redoutait cette visite par-dessus toutes choses, à cause de l'effet qu'elle produirait sur sa mère et sur sa sœur. Néanmoins il fallut s'y soumettre. Il s'évanouit trois fois à l'aspect du corps sanglant de Moïse, en entendant les reproches violents de Roboam qui, malgré la dureté et l'avarice de son maître, lui portait l'affection la plus dévouée ; il l'avait élevé chez lui, il ne se connaissait pas d'autre famille. Les protestations et les dénégations de Nephtali furent tellement énergiques, il adjura avec tant de vérité l'âme de son défunt ami et la mémoire de son père, en témoignage de son innocence, que les juges virent leurs convictions ébranlées.

Dans la voiture, depuis Biesheim jusqu'à Wintzenhem, ils le pressèrent de nouveau, et dans son intérêt, de tout avouer.

— Je ne suis point coupable, disait-il, je ne le suis pas. Demandez à tous ceux qui me connaissent, et vous verrez, messieurs, ce que l'on vous répondra. Mais surtout, oh! surtout, ménagez ma mère, ménagez ma sœur!...

Lorsque les gendarmes parurent auprès des premières maisons, le pauvre jeune homme cacha sa tête dans ses mains et l'enfonça le plus qu'il lui fut possible. Entrer ainsi dans ce village, où il avait passé de longues années honoré et estimé de tout le monde! ce fut pour lui le dernier coup. Son courage faillit y succomber, il pensa à sa mère et il voulut se montrer digne d'elle, digne de ses ancêtres.

Les voitures s'arrêtèrent à la porte de madame Rimblau. Elle savait l'affreuse nouvelle, et sa douleur était si grande, qu'au premier moment elle faillit n'y pas résister. Nephtali avait tardé le plus possible à l'instruire, espérant toujours que l'erreur serait reconnue, et quelque ménagement qu'on eût tâché d'y mettre, le coup n'en fut pas moins épouvantable. Noémi, la douce fille, s'efforçait de consoler, ou du moins de soutenir sa mère, en renfermant sa propre douleur.

— Nephtali est innocent, répétait-elle, il est impossible qu'on ne le sache pas bientôt et il nous sera rendu.

— Ah ! que d'innocents ont péri, ma fille, et d'ailleurs qu'il doit souffrir !

Léopoldine, malgré son scepticisme, était toujours prête à secourir les malheureux, elle se hâta d'accourir chez sa voisine, aussitôt qu'elle eut appris son horrible position. Elle aida Noémi dans ses soins, elle voulut que madame Rimblau se mît au lit qu'elle prit quelques calmants, afin d'être en état de supporter la vue de son fils, que les cris des enfants, le bruit de la voiture et des chevaux lui annoncèrent bientôt. Le village tout entier se rassembla autour de la maison, ainsi qu'on le pense bien et, lorsqu'on vit Nephtali pâle, défait, mais non abattu, toutes les voix s'élevèrent en sa faveur.

— Il n'est pas coupable, disait-on ! C'est épouvantable ! il a toujours été bon et secourable aux malheureux.

La population juive était exaspérée. M. Rimblau adoré, vénéré, méritait de l'être. Les juges craignirent un instant qu'on ne cherchât à le délivrer et ils firent ranger les gendarmes autour de la porte, lorqu'il entra dans la maison.

Sur le seuil il trouva sa sœur, qui, donnant enfin un libre cours à ses larmes, se jeta dans ses bras en sanglotant.

— Ma mère ! dit-il, où est ma mère ?

— Dans sa chambre, couchée, dit Noémi, elle n'a pas eu la force de supporter...

En ce moment même tout le monde resta stupéfait à l'aspect de Déborah, paraissant en haut de l'escalier, appuyée sur Léopoldine. Cette belle et majestueuse figure, pâle et cependant magnifique encore, rappelait les héroïnes de sa nation, dans les beaux temps de sa splendeur. Elle repoussa légèrement mademoiselle de Froidmantel, et descendit seule les marches, en disant aux hommes de loi :

— C'est à moi, messieurs, de vous faire les honneurs de ma maison, c'est à la mère de Nephtali Rimblau de recevoir son fils qu'on lui ramène de la sorte.

— Ma mère, s'écria le jeune homme, en tendant les bras vers elle, ma mère, je suis innocent!

— C'est nous faire injure à tous les deux que de me le dire, mon fils. Vous êtes un martyr et la main de votre mère étanchera le sang de votre cœur.

Puis marchant vers le salon, elle en ouvrit la porte et pria les magistrats d'y entrer. Ensuite elle embrassa son fils devant tous, non avec l'impétuosité du désespoir, mais avec la majesté d'une grande douleur, d'une douleur qui domine tout et que rien ne doit éteindre.

A peine était-elle entrée au salon et les magistrats commençaient-ils leurs recherches et leurs écritures, qu'une autre voiture s'arrêta derrière l'autre, un petit char à bancs, conduisant une jeune fille en noir et une vieille femme étrange. Dinah, à l'aspect de ce rassemblememt, devina que Nephtali était là, elle

sauta vivement à bas de la voiture, sans marchepied, en s'écriant :

— Nous arrivons à temps, grâce au ciel !

Et sans attendre sa compagne, elle s'élança dans la maison.

Madame Rimblau la vit la première; elle ne savait encore si elle venait en amie ou en ennemie; mais, au moment où elle allait l'interroger, elle aperçut derrière elle sa compagne de voyage, montant péniblement les marches, elle poussa un cri perçant et courut à elle :

— Ryna! Ryna! Nous sommes sauvés!

La vieille femme leva sur elle son œil de lynx :

— Sans doute vous serez sauvés, si vous voulez me croire, et pourtant je suis d'ordinaire un messager de malheur.

— Que faut-il faire?

— Est-ce à moi de vous le dire? N'y deviez-vous point penser? N'avez-vous pas ici celle qui peut proclamer l'innocence de votre fils et dénoncer le vrai coupable? Où est-elle donc cette jeune fille extraordinaire? Appelez-la, appelez-la sur-le-champ.

— Oui! Mina! je n'y songeais pas. Karl, où est votre sœur?

— Sortie depuis ce matin, dans les montagnes, je ne sais de quel côté.

— Cherchez-la, reprit Ryna, qu'elle arrive. Sauver la vie d'un homme, c'est une belle mission. Cherchez-la, si vous avez un cœur.

Karl sortit en effet, et Mina, qui, dans son accès pressentait qu'on allait avoir besoin d'elle, était déjà en chemin pour revenir. Pendant ce temps, Dinah, aux genoux de madame Rimblau, lui jurait qu'elle serait sa fille, que Nephtali n'était point coupable, et qu'elle le défendrait envers et contre tous. Les magistrats continuaient leurs recherches, accompagnés du malheureux accusé. Un cri de la multitude annonça le retour de Mina, et madame Rimblau courut vers eux, se jeta à leurs genoux pour les supplier d'entendre cette jeune inspirée, dont le témoignage allait enfin éclaircir cette affaire ténébreuse. La justice croit peu aux somnambules, aussi refusèrent-ils tout d'abord.

— A titre de renseignement, messieurs, dit-elle enfin. Ne repoussez pas une pauvre mère au désespoir. Que vous coûtera-t-il de l'entendre?

Après s'être beaucoup fait prier, ils acceptèrent.

— Ouvrez les portes, dit Ryna; que tout le monde entre, que la publicité la plus grande soit donnée à ce qui va se passer. Vous le permettez, messieurs, cela ne blesse en rien vos attributions? C'est une séance de magnétisme à laquelle vous assisterez par hasard, si vous voulez. Mais cette séance peut sauver la vie d'un homme, cela vaut bien la peine de s'arrêter quelques instants.

Cet ordre fut exécuté. La famille Rimblau, Karl, Léopoldine, se placèrent à côté de Ryna et de la voyante, auprès des juges. Les gens du village se pressèrent

dans le salon, dans l'antichambre, dans le vestibule. On attendit que le bruit fût un peu calmé pour interroger Mina. Au moment où elle allait répondre, la foule s'écarta de nouveau pour laisser passer une nouvelle troupe d'auditeurs. C'était une charmante femme, en habit de cheval, suivie de quatre jeunes gens, et derrière lesquels marchait, sans faire partie de leur compagnie, Gaston de Champignelles. Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, et qu'on les installa près de Léopoldine, la dame adressa quelques excuses d'un air hautain et cavalier.

— Nous venions pour vous faire une visite, et nous nous retirions, désolés d'avoir choisi un moment inopportun, lorsque nous avons appris qu'on admettait tout le monde à cette séance; nous n'avons pas cru être indiscrets.

Déborah répondit par un signe de tête; que lui importait en ce moment la politesse!

A l'entrée de ces étrangers dans le salon, le visage de Mina contracta d'une manière déchirante. Par un mouvement involontaire, elle étendit la main comme pour les repousser.

— Qu'as-tu? lui demanda Karl.

Elle tremblait d'une manière effrayante.

— Ah! mon frère, il vient de paraître une personne qui nous rendra bien malheureux l'un et l'autre.

— Laquelle de ces personnes?

— Je ne te la montrerai point, tu ne la reconnaîtras

que trop tôt. D'ailleurs, laisse-moi tâcher de l'oublier. Ce que je vais faire est grave, et j'ai besoin de toute ma raison, de toute ma puissance. Il y a ici une femme bien extraordinaire, dont la science dominera peut-être ma volonté, si je ne m'applique à lui résister. Je ne sais trop ce qu'est cette femme. Il y a en effet du vrai et du faux, du bon et du mauvais; mais sa science est incroyable, et son âge au-dessus de l'humanité. Voici le moment, je dois recueillir mes forces, elle va m'interroger.

Cette assemblée ne manquait pas de solennité, malgré son aspect peu ordinaire. L'assemblée, rangée en ordre, les magistrats, la foule encombrant toutes les pièces, surtout le motif et le résultat probable de cette séance, impressionnaient même les natures les plus calmes. La douleur, l'angoisse de la pauvre mère, celle de sa fille, l'attitude calme et pleine de dignité de l'accusé, augmentaient encore l'intérêt qui s'attache à une accusation injuste. Au milieu de la salle, Mina, assise, les yeux mornes, ainsi qu'elle les avait toujours dans ses crises, la figure si remarquable et si étrange de Ryna, debout derrière elle et semblant la commander, formaient un tableau que plus d'un peintre eût aimé à reproduire. Le silence le plus grand régnait, lorsque Ryna, élevant la voix, demanda à la voyante si elle était disposée.

— Oui, répondit-elle. Cependant, je désire me recueillir un instant encore.

Ryna promena un regard assuré et scrutateur sur les personnes qui l'entouraient, et parut satisfaite de son examen, jusqu'à ce qu'elle l'arrêta sur Léopoldine. Ses sourcils se froncèrent, et, se baissant jusqu'à l'oreille de Mina, elle lui dit :

— Je sais, je vois ce qui vous arrête, mais prenez courage, l'influence mauvaise ne vous atteindra pas encore; elle ne peut arriver à vous qu'après s'être combinée à une autre. D'ailleurs, parlez, je le veux!

XIV

LA VOYANTE

— Que me demandez-vous, répondit alors Mina d'une voix ferme.

— Vous voyez ce jeune homme, et vous pouvez dire si l'accusation portée contre lui est véritable.

— Oui, je le jure!

— Vous n'agirez ni par affection pour lui, si vous en avez, ni à dessein de nuire; ce sera seulement par esprit de justice.

— Je le jure!

— Répondez donc. Est-il coupable?

— Non, il ne l'est pas.

Cette phrase, fortement accentuée, produisit un effet

incroyable dans l'auditoire; Dinah et Déborah se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en pleurant; les sanglots se faisaient entendre de toutes parts, on eût beaucoup de peine à ramener le silence.

— Pouvez-vous dire quels furent les assassins du juif?

— Il m'est facile de les suivre, car ils sont plusieurs; mais, avant toute chose, il faut convaincre de ma lucidité ceux qui peuvent avoir influence sur le malheureux Nephtali. Qu'ils approchent l'un après l'autre, et je révélerai à chacun l'événement de sa vie, qu'il suppose le plus secret; après ils me croiront.

Les magistrats approchèrent en effet, curieux de cette épreuve, et s'en retournèrent à leurs places, confondus, émerveillés, criant au miracle, et disposés désormais à ajouter une foi entière à ce qu'annoncerait la jeune inspirée.

— Comment Moïse Wilner est-il mort?

— Assassiné par trois hommes.

— Comment se sont-ils introduits?

— Ils ont escaladé la muraille du jardin, après avoir préalablement jeté aux chiens de garde des gâteaux saupoudrés d'un violent narcotique. Ils ont aperçu en passant la lumière qui brillait dans le pavillon où se trouvait Nephtali au désespoir, car on venait de lui refuser sa fiancée. Ils ont hésité un instant pour savoir s'ils ne se déferaient pas de lui, mais ils le savaient jeune et résolu, ils ont préféré continuer leur route, pour avoir meilleur

marché du vieillard, et ne pas tout perdre par une lutte inutile.

— Mais, demanda un des magistrats, pourquoi ont-ils endormi les chiens au lieu de les empoisonner? Cette pitié pour les animaux n'est point naturelle dans des assassins.

— Un de ces hommes, le plus petit et le plus vieux, les avait élevés et donnés ensuite à Moïse; il ne voulut pas les faire mourir.

— Justice du ciel! s'écria Dinah en se levant, je puis donc nommer un des assassins de mon père : c'est notre voisin, Joseph Kelm, qui lui a donné ces deux bonnes bêtes. Joseph Kelm est en effet un petit vieillard.

Cette nouvelle preuve du merveilleux talent de la somnambule frappa d'étonnement tout l'auditoire. On s'empressa d'écrire le nom de Joseph Kelm, et un gendarme fut immédiatement envoyé à Biesheim avec un ordre d'arrestation.

— Vous ne le trouverez pas, dit la jeune fille, lui et ses complices ont déjà passé le Rhin.

— Où sont-ils ?

— Ils sont tous les trois, et les millions avec eux, dans un cabaret borgne, à Baden-Willer. Ils s'y disputent sans cesse, et ne sont pas encore parvenus à partager le gâteau, qu'ils gardent tous les trois ensemble. Chacun d'eux a une pensée de meurtre contre les autres, et aucun n'ose l'exécuter. Hâtez-vous, ils sont en-

core réunis. La maison, ou plutôt le taudis qu'ils habitent, est tout près des portes de la ville, à côté d'un ancien mur romain; on la reconnaîtra facilement.

Ces instructions furent suivies à la lettre. Les questions qu'on adressa ensuite à la jeune fille jetèrent un grand jour sur cette affaire ténébreuse. Elle raconta dans le plus grand détail la conduite de Nephtali dans cette nuit mémorable, et jusqu'à celle de Dinah, elle fit tout connaître. L'un et l'autre ne cessaient de répéter :

— C'est vrai, tout est vrai !

Quand on lui demanda ensuite les circonstances du meurtre, elle s'y refusa :

— Non, répondit-elle, lorsque vous aurez arrêté les assassins vous me confronterez avec eux. Ils nieront, et pour les confondre, c'est à eux-mêmes que je dépeindrai la scène d'horreur qui s'est passée. Vous obtiendrez ainsi leur aveu, et l'innocence de M. Rimblau n'offrira plus l'ombre d'un doute.

Il y eut un léger mouvement en apprenant que le spectacle ne serait pas aussi complet qu'on l'espérait. Cependant la plupart se consolèrent en songeant que les débats dédommageraient de cette perte et offriraient des émotions encore plus vives. Depuis un instant, d'ailleurs, Mina paraissait fatiguée, elle rougissait et pâlissait à chaque minute. Sa tête tombait sur sa poitrine et elle se cachait fréquemment le visage avec ses mains. Ryna lui tourna le dos.

— Pourquoi ne pas être plus forte, jeune fille? Pourquoi vous abandonner ainsi au malheur qui vous entraîne; prenez garde, c'est votre perte...

— Je le sais; mais, vous qui savez tout, voyez!

Cette scène, tout intéressante qu'elle fût, n'avait cependant pas eu le pouvoir de fixer entièrement l'attention de la baronne. Gaston de Champignelles, qu'elle voyait pour la première fois et dont la remarquable beauté, la distinction native frappaient tous les yeux, l'agitait bien davantage. Elle fixa sur lui ses regards provoquants, dont elle connaissait la puissance, et bientôt son unique pensée fut de l'attirer auprès d'elle. Les hommes qui l'entouraient lui parlaient en vain ; le bel étranger avait seul le pouvoir de l'occuper.

— Au lieu de me rompre la tête des histoires de cette fille et de vos exclamations, dit-elle à l'un d'eux, sachez plutôt quel est ce monsieur là-bas, qui ressort au milieu de ces gens-ci, comme une rose dans un bouquet de chardons.

— Il n'est pas besoin de le demander, c'est le jeune officier dont il était question l'autre soir et que vous avez fait inviter à venir chez vous.

— Pourquoi n'est-il pas venu?

— Je l'ignore. Sans doute parce qu'il ne vous connaissait pas et qu'il ne songe qu'à la chasse.

— Il me plaît, appelez-le.

L'esclave obéit. Gaston se fit répéter deux fois cette prière, il ne la comprit pas d'abord. Tout au spectacle

étrange qu'il avait devant les yeux, il ne voyait point madame de Phiffausen. Il la regarda alors et fut tout étonné d'avoir eu près de lui si longtemps cette délicieuse créature sans faire aucune attention à elle. Il se rendit à ses ordres. Elle commença par lui faire ses excuses, à voix basse, d'une liberté aussi familière.

— Mais, monsieur, je vis à la campagne, seule avec ce troupeau de jeunesse extravagante que voici. Je les ai amenés pour m'amuser et ils m'ennuient à qui mieux mieux. Aussi, chaque fois que j'aperçois une figure humaine je la réclame à grands cris; la vôtre m'a frappée, vous ne me refuserez point une visite de temps en temps à ma vieille masure.

— Madame... trop heureux !

— Vous chassez beaucoup, me dit-on, et moi aussi, nous chasserons ensemble. Convenez que ce qui se passe ici est fort extraordinaire. Cette petite sorcière a tout à fait bon air. Pourquoi ne va-t-elle pas à Londres, elle ferait sa fortune; et cette vieille femme, qui la montre, en vérité, on n'a jamais rien vu de semblable. Nous sommes ici au sabbat. Tant mieux ! au moins cela sort de l'ordinaire.

Cette facilité de passer d'un sujet à un autre, cette élocution brillante, cette légèreté d'esprit en n'admettant rien de sérieux dans la vie, pas même le salut d'un homme, firent d'abord sur Gaston une impression étrange. Il se sentit gêné près de cette femme et ne

trouva point une plaisanterie pour répondre aux siennes. La manière dont elle parla de Mina le blessa dans son cœur et dans son amour-propre, il fronça le sourcil, sans relever ce que la baronne croyait un trait d'esprit remarquable.

— Est-ce que ce beau garçon ne serait qu'un sot, demanda-t-elle à son familier le plus proche?

— Cela se pourrait bien et c'est quelquefois une raison, mais je crois plutôt que vous l'intimidez.

— Nous verrons bien! jouons sur notre corde.

Gaston ne la regardait pas.

— Monsieur, trouvez-vous cette jeune fille belle?

— Oui, madame, je la trouve charmante.

— Ah! vous aimez ces visages pâles, ces airs langoureux, ces façons de pythonisse, ou de bohémienne à quinze sous la séance? Je n'aurais pu le croire. Vous si distingué, si élégant.

Gaston s'inclina, il commençait à écouter.

— Après cela, vous êtes peut-être poëte. Cela ne m'étonnerait plus alors. Oui, vous devez être poëte, vous l'êtes, j'en suis sûre. Ce front large, ces cheveux au vent, ce regard d'aigle, fait pour fixer le soleil, vous êtes poëte, ne vous en défendez pas. Parlez-vous allemand?

Il lui répondit dans le saxon le plus pur.

— Comme vous parlez bien ma langue : Ah! quel bonheur! Nous n'en parlerons pas d'autre à présent. Depuis si longtemps je n'entends que votre français si

pauvre et si ridiculement vanté par ceux qui n'ont jamais su autre chose.

A dater de ce moment, M. de Champignelles écouta et répondit.

Mina avait tout vu, tout entendu, et de là ce malaise étrange qui troublait ses réponses. Ces deux femmes commençaient instinctivement à se haïr. Ryna rappelait en vain la jeune fille au sujet qui les occupait tous, elle donnait des signes visibles d'impatience, rien ne la fixait plus que la conversation établie entre Gaston et la baronne. Tout à coup par un de ces mouvements impétueux particuliers aux somnambules, elle se tourna vers celle-ci et lui dit en allemand aussi :

— Voulez-vous savoir votre avenir, madame?

— Ah! vraiment je n'en serais pas fâchée, bien que je ne croie guère à tout ceci. Cela me distraira et m'amusera peut-être. Seulement, parlez français, je désire que tout le monde vous entende.

— Venez donc et écoutez-moi, vous qui êtes incrédule et qui apprendrez bientôt à vos dépens qu'il faut croire néanmoins. Donnez-moi la main.

Madame de Phiffausen la lui tendit, avec une négligence et un laisser-aller sans pareils. Elle sourit même à ceux qui la regardaient et dit à Mina :

— Ne vous trompez pas au moins, n'allez pas m'annoncer que je me remarierai. Ce serait une vraie tragédie.

A mesure que Mina lui tenait la main et fixait ses

yeux sur elle, un tremblement nerveux la saisit. Elle la repoussa alors d'un mouvement brusque.

— Allez! dit-elle, vous me faites mal.

— J'en suis désolée, mademoiselle, mais vous m'avez appelée et vous voudrez bien me parler s'il vous plaît, autrement on croirait... que pourrait-on croire, au fait? que vous êtes folle, et on ne se tromperait pas précisément.

Karl se leva pour venir au secours de sa sœur, mais Léopoldine mit sa main sur son genou.

— Restez, restez, lui dit-elle, Mina saura mieux que vous se défendre.

— Vous me faites horriblement mal, madame, reprenait celle-ci. Ne me forcez pas à parler, au nom du ciel!

— Je veux tout savoir.

— Par pitié pour vous, si ce n'est pour moi.

— Pour moi! et que m'importe! est-ce que vous êtes autre chose qu'une visionnaire? n'ayez pas d'inquiétudes, allez! votre prédiction ne m'empêchera pas de dormir.

— Écoutez-moi donc alors.

Elle essaya de lui parler à l'oreille.

— Non, tout haut! tout haut!

— Vous le voulez?

— Oui.

— Ah! vous voulez que tout haut je dise à cette foule assemblée ce que vous êtes, madame; vous me défiez,

vous ne me croyez pas! un mot cependant et vous me supplierez de me taire. Qu'avez-vous fait à Dresde? qu'avez-vous dit un soir d'été dans un cabinet de verdure, au fond de votre parc à....?

— Assez! assez! En effet, interrompit la baronne, vous êtes plus sorcière que je ne croyais. Il est inutile d'apprendre mes secrets à tout le monde, ce n'est pas que je m'en soucie, mais il y a des gens si singuliers! à présent je commence à vous croire en effet. J'ai éprouvé le passé, voyons l'avenir.

Madame de Phiffhausen, ne semblait ni émue ni effrayée de cette effrayante preuve de clairvoyance. Rien ne pouvait plus l'émouvoir. Mina gardait le silence.

— Eh bien, l'avenir?

— Vous demandez l'avenir, répliqua la jeune fille, avec une mélancolie désolée, savez-vous seulement s'il y a un avenir pour vous?

— Quoi! je dois mourir bientôt, si jeune! ah! ce serait triste et c'est la seule chose que je ne puisse prendre en riant. Comment mourrai-je? d'une mort naturelle?

— Non.

— Souffrirai-je beaucoup?

— Non.

— Je me tuerai en tombant de cheval?

— Non.

— Comment donc alors?

Tous ces *non* qu'on lui arrachait semblaient déchirer

le cœur de Mina et le dernier surtout fut prononcé avec une expression dont chacun resta pénétré. Elle ne répondit point à la question.

— Parlez ! parlez ! comment mourrai-je?

— Vous serez assassinée.

Un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines. La baronne elle-même pâlit.

— Ah! ah ! dit-elle, plus gravement, assassinée ! et par quelque malotru, sans doute, pour me voler?

— Non.

— Un amant jaloux? le pauvre homme! il faudrait qu'il fût bien à plaindre, pour ne pas trouver mieux que moi !

— Non.

— Alors je ne puis imaginer...

— Vous serez assassinée par une femme à laquelle vous aurez enlevé son amant.

Cette phrase prononcée d'une voix creuse, d'une voix funèbre, fit trembler tous ceux qui l'écoutaient. Madame de Phiffhausen partit d'un éclat de rire.

— Quoi ! il existera une femme assez folle pour me tuer par jalousie! une femme capable de commettre un crime semblable à cause d'un homme. Ah ! messieurs, vous devez bien de la reconnaissance à mademoiselle et à cette femme passionnée, quant à moi, je n'aurais jamais cru que vous en valussiez la peine. Je vous remercie cependant, belle enfant, et voici pour votre peine.

Elle jeta un louis d'or sur la table, en se retirant. Pour cette fois, rien ne put retenir Karl, il courut à elle.

— Madame, lui dit-il, voulez-vous donc insulter ma sœur?

— Votre sœur, monsieur! Cette jeune personne est votre sœur! Et en quoi l'ai-je insultée, s'il vous plaît?

— Cet argent, votre manière de l'offrir...

— N'en fait-elle pas son métier?

— Madame, ma sœur n'a besoin de rien, ni de personne.

— Ah! c'est différent, excusez-moi alors, j'avais pensé...

Cette scène étrange retenait à leurs places les personnes graves, occupées de l'affaire de Nephtali, mais lorsque la baronne fit mine de se retirer, chacun se leva aussi, et la séance fut levée. Cette petite altercation ne fut donc entendue que des plus proches voisins, parmi lesquels était Gaston, sur lequel elle fit l'impression la plus pénible. En ce moment, il n'aimait presque plus Mina. Son orgueil était froissé profondément, et il chercha à éviter les yeux de la pauvre fille, qui ne cherchaient que lui.

XV

LE RÉVEIL

La baronne employa des expressions si justes, elle sut frapper si à propos sur les places vulnérables chez le frère de Mina, qu'au moment de remonter à cheval, elle avait ses excuses, au lieu de lui en présenter de nouvelles. Elle le fascina tellement que, pour la première fois de sa vie, le naïf jeune homme sentit qu'une femme pouvait prendre sur lui tout empire, et songea avec douleur à la promesse faite à sa mère. Les dernières paroles de l'enchanteresse furent celles-ci :

— Venez me voir, monsieur, venez dans ma masure examiner un petit coin de ce monde, que vous ne connaissez pas. J'irai certainement aussi chercher mademoiselle votre sœur, quand elle sera descendue de son trépied, nous nous traiterons alors, j'espère, comme tout le monde. Parlez-lui de moi et de mon admiration.

Gaston profita du premier moment pour s'échapper. Les assistants s'empressaient aussi d'arracher Nephtali à une scène déchirante ; car, malgré les prévisions qui s'élevaient en sa faveur, il fallait le reconduire en prison. Sa mère, Dinah, Noémi, s'attachaient après lui et refusaient de le laisser partir. Il fallut presque em-

ployer la force, et l'on emporta madame Rîmblau évanouie.

Pendant ce temps, Ryna impassible, Ryna, étrangère aux faiblesses de l'humanité, prodiguait à la pauvre Mina, non pas des consolations, mais des exhortations de courage. Elle lui rappelait ce qu'elles savaient toutes deux, que l'on ne peut fuir sa destinée, et que dès lors on doit s'y soumettre.

— Vous souffrez, ajouta-t-elle, vous souffrez et ce secret de vos souffrances m'est connu. Vous devez, vous voulez vous cacher à vous-même une horrible vérité, vous voulez oublier à votre réveil les images épouvantables qui vous ont poursuivie. Vous avez raison, sans cela vous ne pourriez accepter, vous qui commencez à peine à vivre, le néant et la misère des choses de ce monde. Quand une expérience de plusieurs siècles vous l'aura apprise, quand votre cœur sera desséché comme un morceau de parchemin, alors, vous regarderez d'un œil indifférent ce qui vous touche fortement aujourd'hui. Vous possédez une faculté rare, mon enfant; dans le cours de ma longue vie, et dans tous les pays que j'ai visités, je n'ai rencontré que deux autres personnes aussi bien douées que vous l'êtes. La dernière était dirigée par Cagliostro, et Dieu sait où il l'a conduite!

— Combien je souffre, murmura la jeune fille, dont le cœur était ailleurs. J'ai besoin de repos, où est Karl? je veux rentrer.

— Karl, dit Léopoldine, il a suivi cette espèce de lutin, qui ensorcelle tout le monde, et à qui vous avez fait une si jolie prédiction.

— Ah! oui, elle ensorcelle tout le monde, c'est bien elle qui est sorcière, ce n'est pas moi.

— M. de Champignelles, ce beau militaire, il y est pris comme les autres. Voilà, en vérité, une singulière femme, si elle vient chez moi, j'irai chez elle, j'ai envie de l'examiner de près. Quant à vous, Mina, vous deviendrez européenne, ces messieurs partent émerveillés, on vous mettra dans tous les journaux et l'on vous fera examiner par l'Académie de médecine. Le procès vous rendra célèbre, si vous pouvez sauver le pauvre Nephtali, innocent comme vous et moi j'en suis sûre! C'est égal, vous avez donné une bonne leçon à cette extravagante. Quoi qu'elle en dise je l'ai vu pâlir. Peut-être respectera-t-elle un peu la propriété sentimentale d'autrui, dans la crainte d'être prise au mot. Mais puisque votre frère tarde tant, venez, je vous conduirai.

— Léopoldine, dit la jeune fille, lorsqu'elles eurent quitté la chambre, vous avez vu cette vieille femme, cette étrangère?

— Oui, et jamais pareil visage n'avait frappé mes regards, la connaissez-vous?

— Si je la connais! Vous avez entendu parler du comte de Saint-Germain, de cet homme dont nul ne connut avec certitude l'âge et la naissance?

— Bien souvent; les Mémoires sont remplis de ses bizareries et de son inexplicable existence.

— Cette femme est plus inexplicable encore, car elle ne cherche point à en imposer par des mensonges. Elle a vécu un nombre immense d'années, bien qu'il y ait des erreurs dans ce qu'elle raconte, mais elle ne se vante pas d'avoir connu Jules César et Jésus-Christ, ainsi que le faisait Saint-Germain dans ses charlataneries. Il est très-sûr que Ryna a découvert le secret de prolonger ses jours très au delà de la durée ordinaire; il est vrai qu'elle possède une science si grande, que cette science ressemble à de la magie. Il est bien vrai encore qu'elle a voyagé par toute la terre et qu'elle a des secrets merveilleux. J'ignore si elle restera longtemps près de Déborah à qui elle a donné autrefois des leçons et des conseils, dont celle-ci n'a que trop profité. Ce que je puis vous dire, c'est qu sa présence ici m'étouffe, pèse sur moi comme un poids immense, elle gêne ma volonté et ma pensée. Il est des choses que je voudrais voir et je ne puis, particulièrement dans ce qui la concerne.

— Madame Rimblau a souvent prononcé son nom, et m'en a raconté des choses incroyables.

— Si je l'ai bien comprise, elle est venue ici en grande partie pour m'examiner, pour prendre sur mon infirmité des notes dont elle profitera. Cette femme-là ne mourra donc jamais.

— Demandez-lui son secret.

— Que Dieu m'en garde! moi, demander à vivre! à prolonger mon supplice! D'ailleurs tout serait inutile, je mourrai jeune après une terrible catastrophe.

— Ma chère Mina, ne parlons plus de cela, venez vous reposer, venez dormir un peu. Voilà là-bas votre frère qui, après avoir reconduit l'amazone jusqu'à son cheval, la regarde comme s'il voulait la suivre, appelons-le et rentrons.

— Pauvre Karl! lui aussi, son heure approche.

Karl tiré de sa rêverie par mademoiselle de Froidmantel prit le bras de sa sœur pour la ramener chez elle. Ni l'un ni l'autre ne dirent un mot pendant le trajet. Karl était triste : en suivant de l'œil le nuage de poussière, au milieu duquel la baronne était disparue, il lui sembla que le meilleur de son être s'envolait avec elle. Il cherchait déjà le moyen de la revoir et pourtant elle l'effrayait.

— Ces beaux jeunes gens qui l'entourent, ce comte de Champignelles, que suis-je auprès d'eux? moi, pauvre campagnard, elle ne me regardera même pas. Ah!

— Gaston s'est enfui, pensait la pauvre enfant; il m'a laissée, il a évité mon regard. Ah! cette femme! cette femme! Est-ce donc moi qui dois la tuer?

Les grands événements, arrivés dans le village de Wintzenheim, occupèrent tous les habitants et tous le pays, depuis Colmar jusqu'à Strasbourg. De mémoire d'homme on n'avait pas entendu parler de choses semblables. L'intérêt se partageait entre Nephtali victime

d'une fausse accusation, et la jeune fille extraordinaire qui démasquait les coupables. Le village devint un but de promenade; on se faisait montrer les différentes maisons des acteurs de ce drame, où la belle et excentrique baronne Phiffhausen n'était pas oubliée.

Cependant la pauvre Déborah passait les moments les plus terribles; son inquiétude pour son fils paralysait toutes ses facultés. En vain Ryna, dont la science lui inspirait habituellement une confiance entière, en vain Ryna lui répétait-elle qu'il ne mourrait point, le cœur de la mère rendait l'élève incrédule. Noémi, plus jeune, plus confiante, espérait, elle ne pouvait croire à un nouveau malheur. Et puis, cete jeune imagination se frappait aux récits merveilleux, aux légendes, aux histoires du vieux temps, racontées par l'étrangère.

— Vous savez donc tout, madame? lui dit-elle un jour.

— Je sais du moins bien des choses, et chaque jour je m'aperçois que j'en ai encore plus à apprendre. J'en ai tant vu, tant entendu! J'ai assisté à tant de scènes, j'ai connu tant de gens dans toutes les classes et dans tous les pays!

— Mais, madame, n'écrivez-vous point tout cela?

— Je commence quelquefois et je laisse imparfait mon récit; le découragement me gagne, je ne serai point comprise, on me traitera d'intrigante, d'imposteur, d'empirique, que sais-je? Aussi je conserve pour

moi seule, pour ceux qui croient en moi, ces instructions précieuses. Ah ! si les hommes voulaient apprendre et se souvenir!

— Je vous écoute, moi, Ryna, avec un bonheur...

— Vous, dont l'imagination est vive et jeune, vous qui n'avez jamais fait le mal et qui ne le supposez pas possible! Cela est dans la nature. Ce village renferme en ce moment bien des germes d'avenir, il est gros d'événements que je puis prévoir et non pas empêcher. J'en souffre pour vous tous, et je suis condamnée à me taire, à accepter ce que la Providence a décrété, à courber la tête devant ce Dieu puissant, le maître de toutes choses. Il m'a fait des grâces immenses, il m'a choisi entre ses créatures pour rendre témoignage aux merveilles de sa création, et à côté de moi se trouve maintenant cette Mina, qui n'a jamais rien appris et qui est plus instruite que moi. Dieu me l'envoie pour abaisser mon orgueil. Je l'écoute et j'apprends d'elle les mystères que l'étude ne comprendra jamais, les mystères que notre âme seule, dégagée de la matière, peut découvrir, et auxquelles notre misérable corps met obstacle. Il faut se soumettre et s'humilier.

Depuis la scène de la baronne, Mina était restée dans un état de langueur, dont la présence de Ryna la tirait quelquefois. Elle n'entendait que sa voix, elle seule avait le pouvoir de l'arracher à cette espèce de sommeil pendant lequel elle souffrait de vives douleurs. Karl, obligé de rester près d'elle, et brûlant du

désir de courir à Sainte-Gertrude, épiait la fin de cette crise avec plus d'impatience encore qu'à l'ordinaire. La lettre de Gaston était arrivée : Cattle essaya de la lui remettre; elle ne put la lire, elle ne savait même plus ce qu'on lui demandait.

Enfin, le quatrième jour, brisée, morte de fatigue, elle ouvait ses yeux chargés de larmes qu'elle n'avait pu répandre. Elle regarda autour d'elle, et son premier mouvement fut pour demander son frère, ensuite sa fidèle servante.

— Me voici, Mina, ma bonne sœur, que Dieu soit loué ! tu es revenue !

— J'ai donc été bien longtemps absente ?

C'est ainsi qu'elle parlait toujours de la durée de ses accès.

— Oui, bien des jours.

— Bien des jours, Cattle ? bien des jours, mon Dieu ! Et.....

— Mademoiselle, tout s'est bien passé en votre *absence*, interrompit vivement Cattle, tous vos amis sont venus savoir de vos nouvelles, je leur en ai donné. Ils m'ont chargé de *beaucoup de choses* pour vous, même la bonne madame Rimblau, au milieu de sa douleur.

— Ah ! oui.

Elle ne pensait point à ses paroles, elle ne se rappelait plus, elle avait voulu oublier.

Karl avait autant envie de partir que Mina de demeurer seule.

— Maintenant que te voilà bien, chère amie, je sortirai, j'ai grand besoin de prendre l'air. Cela ne te contrarie point ?

— Non, oh ! non. A présent, Cattle, vite la lettre, s'écria-t-elle, dès qu'il fut parti.

XVI

A SAINTE-GERTRUDE

Gaston, depuis cette funeste séance, à laquelle il avait assisté, se trouvait combattu entre deux influences ; il aimait encore Mina, dont son imagination et ses sens avaient été frappés, mais il ne comprenait plus le délire qui l'avait poussé à en faire sa femme. L'état dans lequel il l'avait vue, les plaisanteries de Wilhelmine de Phiffhausen lui ôtaient le désir de donner son nom à une personne aussi étrange, et d'exposer la comtesse de Champignelles à recevoir des compliments semblables à ceux adressés devant lui à Mina Luller.

— Oui, Mina a raison, elle se rend justice, la chère petite, avec l'excellence de son cœur ; elle n'est point faite pour être mariée, on peut l'aimer, et je l'aime et l'apprécie, pourtant je ne saurais me résoudre à partager l'attention qu'elle attire. Cette baronne allemande, cette espèce de diable qui se moque de tout, combien

elle a de piquant et d'attraits. Mina et cette femme sont le jour et la nuit, quel contrsate que de passer sa vie entre elles deux. J'irai voir demain madame de Phiffhausen.

Le lendemain, en effet, Gaston, beau, superbe, vêtu avec la dernière élégance, se mit en route pour le prieuré, où il arriva d'assez bonne heure et ne trouva encore personne au salon.

— Décidément je suis un bélître, se dit-il, j'ai oublié le monde, et l'on me prendra pour un je ne sais qui. Est-ce qu'une jolie femme est visible avant quatre heures? Il est vrai que nous sommes à la campagne, c'est une excuse, mais elle ne suffit pas.

La baronne entra sur ces entrefaites, dans le plus adorable négligé du monde. Pleine de fantaisies, il lui plaisait souvent de s'habiller à la mode du siècle passé, et c'était avec la plus scrupuleuse exactitude. Sa garderobe ressemblait à un magasin de théâtre. Tantôt c'était une châtelaine du moyen âge, tantôt une grande dame du temps de Louis XIV, quelquefois une grisette de la régence, ou une coquette du XVIII[e] siècle. Ce jour-là, c'était au tour de Louis XV. Sa robe de gourgouran, à mille fleurs, avec un déshabillé pareil, fort échancré sur la poitrine, laissait admirer des charmes dont elle avait sujet d'être fière; ses cheveux poudrés et relevés en crêpé droit étaient dissimulés sous le capuchon de mousseline brodée d'une baigneuse, qu'elle avait jetée à la hâte. La dentelle retombait près

de son visage et en adoucissait les contours. Elle était ainsi d'une mutinerie et d'une grâce adorables. Gaston en resta frappé.

— Pardon, madame, lui dit-il; mais je suis un vrai provincial, et vous devriez me faire jeter à la porte, pour avoir oublié ainsi ce que je vous dois.

— Au contraire, monsieur, vous avez choisi l'heure qui me convenait le mieux. Je suis toujours seule en ce moment; mes ours font leur toilette et me débarrassent de leur personne, je puis causer.

— Causons donc, madame, s'il est possible de causer avec vous.

— Vous en doutez? Voilà un singulier compliment.

— Je ne doute pas que vous causiez à merveille, mais je doute que l'on puisse vous répondre; ces yeux-là donnent trop d'idées quon n'oserait exprimer.

— Ici, monsieur, on ose tout.

— Vraiment?

— Vraiment. A quoi donc me servirait cette vieille maison, si c'était pour y vivre comme dans mon hôtel à Dresde ou à Paris? Pourquoi me retirer du monde, perdre ses joies, pour me soumettre à ses exigences? Ce serait le comble de la folie. J'en puis faire, non pas de celles-là, je n'aime que les folies amusantes.

— Alors, madame, on peut vous adresser une question?

— Mille, si cela vous plaît, j'y répondrai de même.

— Pourquoi, si vos ours (tel est leur nom, selon

vous), pourquoi, s'ils vous ennuient, ne les mettez-vous à la porte?

— Il faut bien avoir quelqu'un.

— Vous en prendriez d'autres.

— Où en trouverais-je en ce pays perdu?

— Faites-en venir de Paris? Et puis, n'avez-vous pas les garnisons? l'Alsace en fourmille. Me voici, moi, et tous mes camarades; vous n'avez qu'à prononcer, nous sommes à vos ordres.

— C'est une idée, cela. Cependant les militaires ne sont pas libres, et l'on ne peut servir deux maîtres, surtout quand l'un de ces maîtres s'appelle Wilhelmine Edit de Piffhausen, et l'autre le roi de France. Il y a encore ce petit sorcier.

— Quel sorcier?

— Le frère de cette sorcière. Il est un peu sorcier aussi, il ne me déplaît pas, et je le recevrai. Son visage me rappelle les Allemands des anciens jours, le portrait d'un de mes ancêtres, un beau chevalier teutonique, c'est-à-dire un arrière grand-oncle. Ne croyez pas que je veuille calomnier le saint ordre, j'en suis incapable. Comment trouvez-vous la prédiction qu'on m'a faite? N'est-elle pas tout à fait douce? Quant à moi, je serais tentée d'y croire, car je suis très-sujette à ce genre de crime, le vol des amants. Je ne ne me soucie pas d'un homme que je n'ai pas la peine d'enlever à quelqu'un.

— C'est là de la piraterie.

. — Aussi je suis pirate, je suis corsaire en amour, je veux prendre, je ne regarde pas ce que l'on me donne. J'ai beaucoup de défauts, et ma seule qualité, c'est la franchise; on peut me croire, je ne ments pas. J'ai trop de plaisir à dire la vérité, sans l'habiller encore. Aussi l'on m'appelle fantasque; je m'en soucie comme de mes fleurs d'hier.

— Au milieu de tout cela aimez-vous quelque fois?

— A la rage, à la passion, dans certains moments; seulement je me trompe de souvenirs et je me mets à regretter ce qui m'appartient encore. Vous comprenez combien d'accusations cela m'a value, on ne se fait faute de me traiter d'ingrate, de monstre, de coquette, etc.

— Ah ! madame ! un homme qui vous donnerait son cœur serait bien à plaindre !

— *Qui me donnerait!* je vous trouve plaisant; je vous prie de croire que l'on m'en donne sans cesse, des cœurs; je vous prie de croire que c'est autour de moi un concert de cris et de pleurs qui m'assourdissent. J'ai eu des gens tués à cette bataille, je m'en vante, sans compter ceux qui vivent et qui sont bien morts par le désillusionnement et la douleur. Croyez-vous être le premier à qui cette pensée soit venue?

— Mais on doit vous adorer?

— Certainement, on m'adore, on se meurt de chagrin, on s'arrache les cheveux, que ne fait-on pas? Je n'ai point l'habitude de priver les gens de leurs plaisirs et je les laisse gémir à leur aise.

— Au milieu de tout cela avez-vous un cœur?

— Il ne m'a jamais gêné ?

— Avez-vous aimé quelqu'un ?

— Je vous ai déjà répondu que j'aimais toujours.

— Si vous m'aviez aimé un quart d'heure ainsi, madame, je voudrais que vous m'aimassiez toute la vie.

— Peuh ! ceci est bien vieux, que de fois on me l'a dit.

— Et je vous tuerai, au moins, si vous me condamniez à la torture de vous perdre, si vous étiez ainsi cruelle, barbare.

— Je préfère la mort annoncée par la petite demoiselle, c'est plus doux, une main de femme me ferait moins de mal.

— Vous riez donc sans cesse et de tout?

Un froncement de sourcils olympien répondit à cette question.

— Excepté lorsque l'on veut m'arracher une fantaisie du moment, alors je deviens terrible aussi. Je puis être terrible, croyez-moi.

Cette femme avait en elle quelque chose d'indéfinissable, d'effrayant. C'était la personnification du mal, avec ses séductions et ses hypocrisies dissimulées.

Elle voulait qu'on la crût franche, elle n'était que cynique. Elle disait toutes ses mauvaises pensées, avouait toutes ses mauvaises actions et en faisait parade; mais elle savait à merveille cacher ses plans et ses projets; elle savait, mieux que personne au monde,

envelopper de filets invisibles l'esprit qu'elle voulait séduire. En ces circonstances elle agissait avec une adresse féline, avec la prudence empoisonnée du serpent. Elle ressemblait à ces beaux fruits des tropiques, dont l'apparence est enchanteresse, dont la saveur est enivrante et dont le venin fait mourir. Elle avait déjà compris Gaston, elle savait son caractère, elle savait son exaltation, son imagination vagabonde : la première condition pour le conquérir était de l'étonner, de le dominer. Ce ne fut pas pour elle une tâche difficile.

— Je crois, madame, répondit-il à sa déclaration effrayante, que vous pouvez être tout ce que vous voudrez.

— Vous n'avez pas peur de moi, vous viendrez donc me voir malgré tout ?

— Je viendrai tous les jours, si tous les jours vous daignez me recevoir.

— Il faudra vous faire à mes ours.

— Je les crois singulièrement muselés.

— Oui, pour les autres : ils m'obéissent devant eux, mais quand je suis seule, ah ! quelle révolution ! ils m'assiégent, ils me tourmentent. Les uns essaient du sentiment, les autres croient me gagner en affectant des airs cavaliers et sûrs d'eux-mêmes. C'est une pétaudière ; si je n'avais pas un peu plus de tête qu'eux nous ne saurions auquel entendre. Peut-être aussi à votre introduction secoueront-ils leurs chaînes, il me faudra faire jouer de la houssine.

— Je me chargerais bien de ce soin-là, si vous vouliez.

— Oui, mais je ne veux pas: ceci est absolument défendu ; d'après la règle de ma ménagerie, les animaux doivent vivre en paix entre eux, autrement on leur ouvre la cage et on les met dehors.

— Ciel ! quelle punition !

— C'est à prendre ou à laisser. Sans cette précaution ce seraient des batailles continuelles, et je ne pourrais vivre en repos.

— M. Luller, annonça un domestique, en ouvrant la porte.

— Ah! c'est mon petit sorcier. Encore un autre qui aspire à la cage. Faites-le entrer.

Karl se présenta gauchement, timidement, avec l'embarras d'un campaguard, sur le point de devenir amoureux d'une grande dame. Il rougit et balbutia quelques excuses.

— J'aurais voulu venir plutôt... Pourtant je viens peut-être trop tôt...

La baronne lança un regard à Gaston, presque aussi troublé que Karl ; car son entrée inopinée lui rappela Mina qu'il était en train d'oublier.

— Je vous assure, monsieur, répliqua-t-elle, en prenant son air *bon enfant*, que j'ai beaucoup de plaisir à vous voir, qu'il soit trop tôt ou trop tard, et que vous ferez bien de revenir souvent. Maintenant, nous nous connaissons depuis dix ans, c'est fini, c'est

terminé, n'en parlons plus, soyons à notre aise et prenons des façons de vieux amis... Comment va mademoiselle votre sœur?

— Elle va mieux depuis une heure seulement, madame; elle vient de rentrer dans son existence ordinaire, après une crise plus longue et plus pénible que de coutume, ce qui ne nous a pas étonnés. Cette séance l'a tant fatiguée.

— J'aime à croire qu'elle n'est pas infaillible, ajouta la baronne, en riant. Elle m'a annoncé un genre de mort terrible et prompt. Cela ne me tourmente pas cependant; j'ai peu de foi, je l'avoue, à ces prédictions surnaturelles. Je crois que Dieu se réserve l'avenir et qu'il nous est interdit de le pénétrer.

Karl ne répondit rien, et frissonna; il savait, lui, combien sa sœur se trompait rarement.

Par une de ces bizarreries auxquelles les natures de ce genre sont très-sujettes, ce qui devait déplaire à Wilhelmine fut justement ce qui l'attira, et elle laissa de côté les avantages auxquelles elle était accoutumée. Karl piquait son goût, comme une sauce inconnue et étrangère réveille le palais des gourmands blasés. Cette sauvagerie, cette ignorance de toutes choses l'affriolèrent; Gaston, au contraire, était su par cœur d'avance, il lui avait suffi de le feuilleter.

— Celui-ci, disait-elle, je le reprendrai plus tard; il est mieux relié; mais il ne m'apprendra rien de nouveau.

Toutes ses coquetteries, toutes ses grâces furent donc pour Karl, au point que M. de Champignelles en perdit patience et prit congé.

— Ma chère Mina vaut bien mieux; où avais-je donc la tête de les comparer? se dit-il en sortant. Voilà son benêt de frère ensorcelé ici au moins pour trois heures, profitons-en pour la chercher.

Il mit son cheval au galop et courut jusqu'à Wintzenheim, espérant au moins apercevoir Catlle, et savoir par elle quand il lui serait permis de voir sa maîtresse.

Quant au pauvre Karl, ébloui, fasciné, il accepta l'invitation à dîner que lui fit madame de Piffhausen; d'abord, parce que cela lui plaisait fort, et puis parce qu'il n'aurait pas osé refuser. Il s'excusa sur sa toilette.

— Qu'importe! si je vous trouve bien? je dînerai moi-même en négligé.

Karl ouvrit les yeux. Elle appelait cela un négligé! Il n'avait jamais vu pareille magnificence.

— Nous allons causer tous les deux ainsi, jusqu'à l'heure où ma ménagerie fera irruption; après je vous les ferai connaître, et vous verrez comme ils sont apprivoisés.

Ils causèrent en effet, et plus de trois heures. La baronne mit de côté ses airs évaporés: elle se fit bonne, elle se fit incomprise, elle se fit obligée de prendre un masque de folie, pour cacher les larmes qui mouillaient

son cœur; il la crut, il l'admira; avant la fin de l'entretien il en était fou. Quand la cloche sonna et qu'ils parurent pour le dîner :

— Messieurs, dit la baronne, de son plus haut ton, voici M. Luller, un de mes amis; j'entends qu'il soit des vôtres.

Tous saluèrent et tendirent la main au nouveau venu.

XVII

LES SOUVENIRS DE RYNA

Cependant, le temps fuyait à tire-d'aile dans le petit monde où nous avons introduit le lecteur: il appoitait des changements et des modifications, il apportait de nouvelles douleurs, des bonheurs fugitifs, des joies passagères. L'inquiétude de Déborah était moindre, bien que son fils ne lui fût pas encore rendu. Selon les indications de Mina, on avait trouvé les coupables, on les avait trouvés au lieu convenu, et les millions bien cachés sous les matelas d'un lit commun, afin qu'ils fussent sûrs les uns des autres, tant leur confiance était grande. Ces malheureux malades, rongés de vermines et d'ordures, ne voulaient pas s'absenter une minute, dans la crainte d'être volés par les autres. Si on les eut laissés là encore quelques jours, ils y seraient certainement morts.

On les amena à Colmar, on les confronta avec Nephtali, dont l'innocence fut presque reconnue ; mais que l'on retint encore pour certains renseignements, car il restait la question de complicité, soulevée par le ministère public. Nephtali les avait rencontrés au cabaret le matin, il avait échangé quelques paroles avec eux. C'est en les quittant qu'il était allé chez Moïse, et peut-être connaissait-il leur projet, peut-être avait-il promis de ne point y mettre obstacle, lui, qui couchait dans la maison, et dont la présence eût suffi pour sauver le vieillard. Les débats seuls pouvaient éclaircir tout cela. On interrogerait peut-être Mina, on la confronterait avec eux, tout le pays se promettait d'y assister.

Karl, amoureux de Wilhelmine au point d'en perdre la tête, abandonna sa maison, ou du moins, n'y fit que des apparitions courtes et rares. Il voyait à peine sa sœur quelques minutes chaque jour, ne mangeait plus avec elle et souvent ne rentrait même pas la nuit. Mina s'en inquiéta d'abord, puis elle apprit, par la voix de tous, les amours de son frère et de la belle veuve et ne s'en tourmenta plus. Un matin seulement, au moment où il sortait, elle l'arrêta :

— Sois tranquille, Karl, ce n'est pas pour longtemps. Es-tu heureux?

— Oui, ma sœur.

— Tu m'aimes toujours?

— Plus que jamais.

— Va donc! et fasse le ciel que cela dure!

Le jeune homme embrassa sa sœur avec la tendresse et la reconnaissance d'un amoureux qui évite un sermon après l'avoir redouté, et, s'élançant sur son cheval, il partit au galop. Mina le suivit de l'œil tant qu'il lui fut possible de l'apercevoir; quand il eut disparu au tournant de la rue, elle rentra.

— Ma mère, dit-elle, si du haut du ciel, vous nous voyez tous les deux, si vous pouvez vous inquiéter encore pour vos enfants, que pensez-vous de nous? Nous sommes engagés l'un et l'autre dans cette route dangereuse des passions et nous allons peut-être à notre perte. Mon pauvre frère avec cette femme, dont mon instinct m'éloigne, sans que j'en puisse dire la raison, et moi! moi! Ah! Gaston, au moins, il m'aime, j'en suis sûre, il me le prouve: si j'ai fait pour lui tous les sacrifices, si j'ai oublié mes devoirs, au moins, son amour me récompense. Oui, tant qu'il durera! mais après..... après! Gaston m'attend, Gaston ma vie, mon bonheur, je pars et j'oublierai tout près de lui.

Elle prit alors le chemin du Plixbourg, ce lieu consacré par son amour, par les délices de son cœur. Cattle ne la suivait plus. Rougissant aux yenx de cette honnête fille d'une passion dont le but ne pouvait plus s'avouer, elle la laissait maintenant derrière elle, et celle-ci n'en demandait point la raison. Dans ses idées bizarres, Mina ne se trouvait pas coupable. Le mariage devait rendre Gaston malheureux; dès lors elle ne

songeait plus au mariage. Elle avait fait un complet sacrifice d'elle-même au bonheur de son amant, elle ne le regrettait pas, au contraire, elle eût voulu sans cesse lui faire de nouveaux sacrifices, elle eût voulu toutes les impossibilités, toutes les chimères de la passion. Elle montait ainsi en rêvant, vers les ruines.

La famille Rimblau, ainsi que Ryna et Léopoldine était réunie dans la galerie de la maison, au-dessous du laboratoire de Déborah, où Ryna avait travaillé toute la matinée. Ils la virent passer et la suivirent des yeux à travers les sapins.

— Pauvre Mina! dit Léopoldine, où va-t-elle ainsi, chaque jour?

— Elle va au malheur de sa vie, mademoiselle, elle s'approche d'une catastrophe épouvantable, dont tous vous frémirez et que je déplore sans la pouvoir empêcher. Oui, vous avez raison : Pauvre Mina!

— Et son frère, reprit Déborah. Lui aussi marche dans une route dangereuse. Cette femme à laquelle il s'est attaché, Dieu sait ce qu'elle est : rien de bon, assurément. Ces deux orphelins me font pitié et m'affligent, car je les aime fort. On a vu Mina au Plixbourg, où elle passe sa vie avec ce bel officier, le comte de Champignelles, qui rôde dans nos environs depuis trois mois. Il ne l'épousera point, certainement; qui pourrait épouser une fille dans l'état où elle est, et alors, qu'en fera-t-il?

Au nom de Karl, Noémi, la tête sur son ouvrage,

était devenue rouge comme du feu. Depuis quelque temps cette jeune fille dépérissait, sa santé s'altérait étrangement, malgré tous les soins qu'on lui prodiguait, ce qu'on attribuait aux malheurs de son frère. Une seule personne eût pu en donner la véritable raison ; mais dans sa suprême sagesse, elle avait résolu de la taire, car tout remède était impossible. Un amour sans espoir ne se guérit qu'avec le temps, quand il n'emporte pas le malade.

— Il en fera ce que cette baronne fera de son frère, une victime. Seulement la sœur n'aura pas la longanimité du frère, et Dieu sait!... Il y a longtemps, bien longtemps que je la connais, cette femme...

— Vous l'avez donc rencontrée en Allemagne ?

— Je l'ai rencontrée en France, et si je vous disais quand et comment, vous ne me croiriez point. Je ne parle pas de vous, Déborah, ma fille ; vous avez percé assez avant dans les mystères de la science pour ne point être étonnée ; mais mademoiselle de Froidmantel, cette incrédule, cette sceptique, elle va rire de la pauvre vieille Ryna et me traiter de visionnaire.

— Je vous atteste, madame, que depuis quelque temps j'en suis venue à croire tout ce que je ne comprends pas.

— Avez-vous lu Swdenborg?

— Plusieurs fois.

— Que pensez-vous de son système?

— Je pense que c'est une vision et une folie.

— Et que pensez-vous de cet autre système, qui nous prête plusieurs existences sur cette planète même ?

— Je serais plus portée à l'adopter, bien que je ne veuille point entrer dans ces détails de métaphysique, qui me rendraient folle. Il m'arrive quelquefois des souvenirs impossibles à rassembler, des images brisées, dont je ne puis réunir les morceaux. Je ne sais où les prendre, et je crois avoir vécu sous une autre forme, avoir connu d'autres sentiments, d'autres personnes. Ce sont encore des rêves, mais ceux-là me plaisent et m'attirent involontairement.

— Je vous trouverai donc plus facile à convaincre que je ne le croyais. Eh bien, j'ai connu cette baronne de Phiffhausen à l'époque où elle était la comtesse Josseline de Saulieu, sous Louis XIII.

Tous se regardèrent. Léopoldine eut peine à ne pas éclater de rire.

— Je le savais, continua Ryna, je le savais, que vous me traiteriez d'extravagante et de folle. Pourtant rien n'est plus vrai. Cette âme-là est soufflée par l'enfer, elle est destinée aux aventures étranges et tragiques. J'ai assisté à des événements où elle prit la plus grande part et qui ont bien influé sur toute ma vie. Ces marques affreuses que vous voyez sur mon visage, c'est elle qui les a faites, c'est elle qui m'a fait verser le poison dont les traces ne s'effaceront jamais.

La plus vive curiosité se peignit sur tous les visages.

Déborah, parlant pour elle et pour les autres, supplia Ryna de raconter cette histoire, si intéressante dans sa bouche surtout. Après quelques difficultés elle y consentit, à la condition, toutefois, que Léopoldine ne l'interromperait point par quelque sarcasme, et voudrait avoir l'air de bien croire à ses paroles. Elle commença ainsi :

— Il n'est aucun de nous qui, en lisant l'histoire des siècles passés, ne se soit senti une vive sympathie pour tel ou tel personnage, ou une antipathie prononcée pour tel autre. On adopte les querelles de ces morts, quelquefois avec la même passion que si elles nous étaient personnelles. En savez-vous le motif? C'est que dans une existence précédente ces personnages nous ont été amis ou ennemis, c'est qu'ils ont contribué d'une manière quelconque à notre malheur. Je suis certain que si madame de Phiffhausen me voyait, si elle me voyait, si elle me parlait, elle me reconnaîtrait sur le champ et sentirait pour moi une répulsion invincible. Déjà, le jour de la séance, j'ai vu ses yeux me chercher et son cœur me fuir. Elle ne se souvient pas, néanmoins, d'avoir été mon ennemie. Voici dans quelles circonstances je l'ai connue.

Ryna raconta alors ce que vous avez lu dans la première partie de cet ouvrage. Elle le raconta avec la conviction et l'accent d'une personne qui a assisté aux événements, d'un témoin, d'un acteur principal. L'intérêt fut éveillé au plus haut point, celui de Léopoldine

en particulier. Accoudée sur une table, ses regards dévoraient cette femme extraordinaire, assurant, avec le plus grand sang-froid, qu'elle avait parlé à Marion Delorme et à toutes les illustrations de cette époque. Il lui semblait être transportée dans un autre monde.

Quand Ryna fut arrivée à l'endroit où nous nous sommes arrêtés, Léopoldine respira.

— Ah ! dit-elle, vous fûtes au moins vengée. Et cette femme, cette horrible femme, qu'est-elle devenue ? avant d'être la baronne de Phiffhausen, bien entendu.

— Elle a eu une fin horrible. Lorsque je l'eus chassée du lit de mort du cardinal, elle sentit le terme de son empire ; d'ailleurs elle l'aimait réellement, à sa sauvage manière, bien entendu. Le désespoir la prit. Elle sortit comme une insensée du Palais-Cardinal, se précipita dans la rue, cherchant le laquais qui gardait sa litière et qu'elle finit par découvrir. Elle y monta et ordonna à ses gens de la reconduire d'où elle venait, c'est-à-dire sur la route de Poitiers. Pourquoi ? elle n'en savait rien, le vertige la prenait déjà. Elle n'avait plus d'idée, son instinct la guidait vers son fils, le seul lien qui lui restât au monde. Le spectre de Richelieu la poursuivait, comme une ombre vengeresse, et une voix terrible lui soufflait ses crimes à l'oreille.

— Plus vite ! plus vite ! criait-elle à ses muletiers.

Et les muletiers ne marchaient pas au gré de son

désir, et les furies la suivaient, et les souvenirs, les remords la déchiraient à la rendre folle. Enfin lassée, désespérée, éperdue, elle se jeta au bas de la litière, et se mit à marcher devant elle, criant, appelant, demandant, elle ne savait quoi : elle courut jusqu'à ce que ses forces la trahissent, et tomba épuisée au pied d'un arbre. Le bras du Seigneur la frappait, elle était perdue. Le délire s'empara d'elle ; ses gens, qui l'avaient rejointe, la transportèrent dans une mauvaise auberge, sur la route, où l'on ne put lui prodiguer que des secours grossiers, inintelligents. La congestion cérébrale se forma ; elle succomba au bout de quelques heures de souffrances, seule, sans un être autour d'elle que des mercenaires à peu près inconnus, sans reprendre connaissance, sans prêtres, sans sacrements, comme une damnée qu'elle était.

Ceux qui l'accompagnaient s'emparèrent de ce qui lui appartenait, et n'eurent pas même la décence de son enterrement. Elle fut donc portée au cimetière comme une pauvresse, sans cercueil, enveloppée dans un mauvais drap, dénuée de toutes choses. Jamais châtiment ne fut plus grand et plus entier que le sien. Maintenant cette âme malfaisante et incorrigible est entrée dans un autre corps pour recommencer une autre existence, et, malgré le libre arbitre que le créateur lui laisse, elle marche dans la même voie. Elle aura encore sa punition. Dieu est si juste ! Il frappe toujours où sa colère doit frapper, il épargne ceux qui se repentent,

mais il est impitoyable pour l'impénitence et la persévérance dans le mal.

— Et MM. de Fouquerolles, que devinrent-ils?

— M. de Fouquerolles était bien mort; M. d'Oston survécut à sa blessure. Il trouva dans Béatrix l'épouse la plus repentante et la plus fidèle. Il lui pardonna, le bonheur leur revint. Je les ai vus longtemps heureux.

— Et la marquise?

— La marquise porta respectueusement son deuil, ensuite elle épousa M. de Maulevrier. Leurs longues épreuves leur apprirent à ménager les joies. Ils avaient eu tant de peine à les conquérir!

— Et... et... le marquis de Sainte-Croix?

Le visage ordinairement impassible de Ryna prit une expression de tristesse ineffable.

— Olivier, dit-elle, Olivier! Elle levait les mains au ciel. Mon Olivier, mon fils, mon trésor. Hélas! pas un jour ne se passe sans que mon cœur saigne en pensant à lui, en me rappelant ces derniers moments, où je l'ai vu s'éteindre doucement dans mes bras, victime d'une criminelle vengeance et d'un amour sans espoir. Il fut plaint, regretté de tous ceux qui l'avaient connu, mon pauvre Olivier!

Béatrix, qu'il aima jusqu'à son dernier soupir, rendit sa fin plus douce encore par une amitié sur laquelle nous l'aidâmes tous à se faire illusion. Cher enfant! il se crut aimé! Sa dernière parole fut son nom; son

dernier regard, son dernier sourire furent à elle, pendant qu'il s'endormait sur mon sein pour l'éternité!

Un silence solennel succéda à ce récit, dont chacun fut impressionné, suivant la puissance de son âme; Ryna demeura la tête baissée, ensevelie dans sa douleur. C'était merveille de voir une créature de cet âge conserver encore quelque chose de l'humanité, le plus sublime des sentiments, l'amour de mère!

Noémi songeait également. Elle pleurait Olivier, que sa passion concentrée et malheureuse avait tué.

— Ah! malheureuse! on en meurt, tant mieux!

— Ryna, dit madame Rimblau, dont l'imagination saisissait vite le côté intéressant d'une chose, pourquoi, vous qui aimiez tant Olivier, ne lui avez-vous pas donné de ce baume merveilleux qui prolonge votre vie? Vous pouviez le sauver ainsi.

— Je n'avais point encore trouvé ce secret, ma fille; et ce secret même n'est entre mes mains qu'une arme inutile, puisque seule j'en puis faire usage. Je n'ai point assez perfectionné ma découverte pour qu'il soit possible de la transmettre ou de la partager. Saint-Germain, avec lequel j'ai travaillé tant de fois, et tant de fois pâli sur les expériences, n'en sut jamais davantage. Il refusa à Louis XV, à d'autres encore, son précieux élixir, parce qu'il eût perdu sa vertu et fût devenu nuisible à tous ceux auxquels le secret est inconnu. Il est mort pour avoir négligé certaines pré-

cautions à prendre avant de s'administrer cette préparation. Je l'ai su de lui-même, car je l'ai vu mourir en Hollande, lorsque nos efforts réunis allaient peut-être créer la panacée universelle. Ce fut une grande perte pour la science.

— En effet, interrompit Déborah, l'humanité était sauvée si vous fussiez arrivés à ce résultat.

— Quand j'aurais pu transmettre à mon Olivier cette longévité dont je jouis, triste jouissance! je ne l'eusse pas fait, mademoiselle. Ah! quelle existence que la mienne! Vieux tronc desséché, frappé par la foudre, et debout encore néanmoins, j'ai vu tout disparaître autour de moi; je suis seule, je ne vis plus que par la pensée; je n'ai plus une affection, plus un être avec lequel je puisse parler de ce que j'ai aimé, de ce que j'ai perdu. C'est un triste présent à faire, croyez-moi, que celui d'une pareille vie. Mieux vaut la succession d'existences à laquelle j'échappe et à laquelle vous êtes tous destinés. Je pleure mon fils, et je ne sais plus si je dois le rejoindre. Croyez-moi, il faut me plaindre, et non pas m'envier.

XVIII

LE JUGEMENT DE DIEU

Le jour des interrogations était venu. Mina avait promis de s'y rendre et de confondre les assassins, qui

persistaient à nier avec une obstination inouïe, malgré les preuves réunies pour les condamner. Il fallut attendre un moment de crise, et la saisir à la volée, car dans son état normal elle ne savait plus rien de ce drame terrible.

Le matin de ce jour les alentours du palais étaient envahis par une foule immense, on voulait entrer à tout prix malgré la défense expresse.

Mina arriva par une entrée particulière, Léopoldine lui rendit l'immense service de l'accompagner avec Karl. La famille Rimblau était cachée dans un coin de de la salle. Ryna, sur la demande instante de la jeune fille, resta au logis.

— Je veux être seule, lui dit-elle, j'ai besoin de toutes mes forces, de toute ma puissance pour cette épreuve difficile, et la crainte que vous m'inspirez, la pression que vous exercez sur ma volonté me paralysent. Ne venez pas, je vous en conjure.

Les accusés furent interrogés, Nephtali comme les autres; il ne varia pas dans l'explication de sa conduite, dans le compte rendu de son temps et de ses démarches. Quant aux coupables, ils continuèrent à nier.

Avant d'introduire Mina, le président expliqua en quelques mots les raisons qui décidaient la cour à l'entendre à titre de renseignements seulement. Il raconta ce qui s'était passé à Wintzenheim, l'étonnante lucidité de la jeune fille et ce qui s'en était suivi. Il ajouta que sans accorder une foi générale aux merveilles du som-

nambulisme, on ne pouvait s'empêcher de voir dans ce cas tout particulier une sorte de providence. La vérité se découvrirait peut-être ainsi, et quand il s'agissait de la vie de plusieurs hommes, tous les moyens possibles devaient être employés.

Après cette espèce de préparation on introduisit mademoiselle Luller. Elle parut simple, sans embarras, sans prétention, mais sans timidité. La fixité de son regard révélait seule une cataleptique. Elle se plaça où on lui dit de s'asseoir, on lui demanda si elle était disposée à répondre, elle répliqua qu'elle attendait d'être interrogée.

La tenue des accusés indiquait, en dépit de leurs efforts, une certaine inquiétude. Leurs yeux lançaient des éclairs de haine et la pauvre jeune fille eut payé cher ses révélations, s'il leur eût été permis de se venger sur elle de leurs inquiétudes.

— Vous souvenez-vous, mademoiselle, de ce qui s'est passé chez madame Rimblau, au sujet du procès qui nous occupe ?

— Parfaitement, monsieur, je n'ai rien oublié.

— Reconnaissez-vous les hommes qui sont ici ?

— Je les reconnais tous les trois.

Elle ne les avait jamais vus.

— Pouvez-vous les nommer ?

— Non, je ne sais jamais les noms de personne.

— Sont-ce les mêmes que vous avez désignés dans votre premier interrogatoire ?

— Oui, monsieur.

— Quel est celui qui a défendu la vie des chiens?

— Celui qui est le plus loin de moi, il se cache en ce moment, mais je le vois.

Le coupable ne put s'empêcher de frémir. L'avocat voulut élever la voix, en demandant depuis quand le sanctuaire de la justice devenait le baquet de Mesmer. Le président lui imposa silence.

— Pouvez-vous raconter, ainsi que vous l'avez promis, les circonstances fatales de ce meurtre?

— Je le puis, et je le dois. Dieu m'a choisie sans doute pour sauver un innocent et pour la punition des coupables, je ne faillirai pas à ma mission, sa main me soutiendra.

En parlant ainsi, le visage de la jeune fille s'illumina pour ainsi dire, elle avait l'air d'une inspirée, d'une pythonisse possédée par le dieu dans son temple.

— Ces hommes, continua-t-elle, en les montrant, ces hommes commencent à trembler, ils pressentent ce qui va arriver, ils ne se doutent pas que celle dont l'esprit les a reconnus à Badenviller, ne puisse les suivre dans le moment horrible où ils ont commis leur crime, ce crime médité dès le matin, exécuté la nuit avec tant d'adresse, ce crime dont la Providence a permis qu'un innocent fût accusé, afin de montrer sa toute-puissance et sa volonté suprême. Écoutez-moi donc tous, car je dis la vérité.

Un frémissement passa dans l'auditoire, chacun

écouta, chacun suspendit sa respiration, afin de mieux entendre, et un silence univernel s'établit, au milieu duquel la voix de Mina retentit forte et sonore :

— Ces hommes se sont trouvés le matin au moment où Moïse débarquait avec les millions. Celui-ci a commis l'imprudence d'en parler, on le sait, et cette parole n'a point été perdue. Il est vrai, il est très-vrai que Nephtali s'est rencontré avec eux dans le cabaret, où ils complotaient leur crime et s'excitaient à le commettre. Mais Nephtali n'a échangé avec eux que quelques paroles de peu d'importance. A peine les a-t-il remarqués. Absorbé dans la pensée de son amour, il est resté tout le temps enveloppé dans son manteau, au coin de la cheminée, et n'a pris aucune part à ce qui se passait autour de lui ; le cabaretier et d'autres témoins vous l'ont dit, messieurs.

— Cela est vrai, observa le président.

— Nephtali se rendit chez Moïse, et trois hommes partirent de leur côté et se rendirent chez Joseph, voisin du riche juif. Là le meurtre fut discuté et organisé de manière à ne rien craindre de la justice, à ce qu'on supposait. Il devait avoir l'apparence d'un accident. Ils ignoraient alors la présence de M. Rimblau chez Moïse, l'idée de le charger de l'assassinat ne leur vint que plus tard.

La contenance des complices était curieuse à observer pendant ce temps. En voyant se dérouler devant eux leurs actions, leurs paroles et jusqu'à leurs pensées,

15.

ils changeaient de couleur à chaque instant; ils s'agitaient sur leurs bancs, se jetaient des regards à la dérobée et dardaient surtout leurs prunelles ardentes sur cette jeune fille qu'ils eussent voulu anéantir. Elle continuait, impassible et calme comme une personne qui remplit une mission et que rien ne détourne de sa route.

— Il fut décidé qu'à une heure du matin, lorsque tout dormirait, les gâteaux somnifères, d'abord jetés aux chiens par-dessus la muraille, on commencerait l'escalade, rien n'était plus facile, par le jardin de Joseph.

— Avouez, dit celui-ci, en souriant, que j'ai bien fait de ne pas vendre ma maison à Moïse quand il la voulait, elle nous est joliment utile aujourd'hui. »

L'homme auquel la somnambule prêtait ces paroles, devint livide en l'écoutant. Il murmura malgré lui et presque à son insu :

— C'est le diable !

— Ils burent et fumèrent jusqu'à l'heure fixée. Le cœur leur battait, mais il ne leur faillit pas. Moïse, bien que résolu et armé certainement, était un vieillard sans force duquel ils viendraient à bout. Roboam, un peu sourd, très-poltron, ne comptait même pas. Ils savaient les êtres et s'introduiraient facilement, jusque dans le sanctuaire de l'argent, le but unique de leurs espérances. La maison était écartée, fort isolée du côté

de Joseph et il n'y avait rien à craindre puisqu'il habitait seul son logis.

» A une heure précise l'échelle fut apportée. Joseph descendit le premier ; il s'approcha des chiens qu'il avait élevés, qui l'aimaient beaucoup, et qui, d'ailleurs, dormaient d'un sommeil profond, sans parvenir à les réveiller. Dès lors, il fut tranquille et appela ses complices. Ils ne tardèrent pas à paraître, et tous les trois se disposèrent à marcher vers la maison. Mais quelle ne fut pas leur terreur, en apercevant de la lumière dans le pavillon du jardin, et l'ombre d'un homme passant et repassant devant la fenêtre.

« — Nous sommes perdus ! s'écrièrent-ils, ou plutôt, murmurèrent-ils ; impossible d'aller plus loin, il y a quelqu'un d'éveillé, un étranger sans doute, il faut y renoncer.

» — Pourquoi ? répondit le plus jeune d'entre eux, celui que vous voyez le dernier, avec les cheveux rouges, c'est le plus scélérat et le plus énergique. Laissez faire, je vais à la découverte. »

Il ôta ses souliers, et marchant avec précaution, il s'approcha sans faire de bruit, monta, en se tenant aux ceps de la vigne, aux aspérités du bâtiment, et arriva jusqu'à la fenêtre où il regarda. Nephtali se promenait hors de lui et ne songeait qu'à son désespoir, au projet d'enlever Dinah, au moyen de l'exécuter ; rien ne pouvait l'en distraire. Cet homme le reconnut parfaitement, il descendit vers ses complices, et en un instant le plan

fut conçu par lui : regardez-le, messieurs, et voyez si je mens.

En effet, le misérable baissait les yeux, en dépit de ses efforts et de son effronterie. Le sang lui montait au visage, il semblait prêt à étouffer. Une terreur concentrée se répandait jusque sur les juges, tous les cœurs battaient, la scène était splendide et magnifique pour la science.

Cet homme developpa alors sa pensée. « — M. Rimblau devait avoir eu une discussion avec Moïse, il était trop sombre pour être content. Chacun savait les projets de mariage, il devina d'instinct ce qui s'était passé, le refus de Moïse et la désolation du jeune homme.

» — Au lieu de nous nuire, sa présence nous servira. Avec des précautions il n'entendra rien, nous ferons notre coup et les soupçons porteront sur lui. Sa rupture avec le juif expliquera tout ; d'ailleurs il a passé la nuit ici, c'est le seul étranger admis dans la maison ; aucune marque d'escalade nulle part, le silence des chiens, qui le connaissent ; tout l'accusera, marchons ! »

» Il entraîna les autres, et ils marchèrent en effet, si doucement, que je ne les entends pas moi-même. Une porte donnait dans le jardin, une porte vitrée d'un seul grand carreau, cette porte conduisait par un couloir, à la chambre de l'avare, mais le carreau était facile à couper ; un diamant, apporté pour cet usage, l'enleva dans le plus grand silence. Tous les trois passèrent par cette ouverture. La plus grande difficulté vaincue, la

forteresse la plus impénétrable n'était pas prise, la chambre de l'avare presque impossible à forcer.

Heureusement le voisin connaissait les cachettes. Roboam, un jour, en l'absence de son maître, avait promené Joseph, son compagnon de bouteille, dans toute la maison, il lui avait montré une armoire, dans laquelle se trouvait une porte fort bien dissimulée, fermant à l'intérieur par un simple verrou, et ouvrant à coté du poêle, dans la chambre à coucher. C'était l'issue demi-secrète, par laquelle le vieillard s'échappait, lorsque des importuns le tourmentaient, soit pour lui emprunter de l'argent, soit pour lui demander ce qu'il ne voulait pas rendre.

Ces détails effrayants de précision firent trembler le juge lui-même. Roboam présent, déclara qu'ils étaient parfaitement exacts, il en tremblait comme une feuille. Les accusés perdaient a chaque instant de leur assurance. Ils n'osaient plus nier, mais ils se tenaient dans un mutisme absolu. A dater de ce moment, Mina, emportée par l'intérêt de la scène qu'elle peignait, employa le présent, comme si elle voyait sous ses yeux ce qui s'était passé dans cette maison. La voix devenait presque étranglée par l'émotion et l'horreur; elle parlait plus vite, elle faisait les mêmes gestes que si elle eut été réellemeut présente; jamais rien de pareil ne s'était vu.

— Cette porte n'est qu'en volige; les gonds, très-légers, sont attachés avec des vis, faciles à tourner;

et l'autre meurtrier, celui du milieu, est un menuisier habile, il a sur lui les outils nécessaires, il démonte les vis, sans faire plus de bruit qu'une souris trottant à pas de loup sur la cloison. Le vieillard est dans son premier sommeil, couché sur son or, pour être plus sûr, l'armoire est loin de son alcôve, dont il a poussé la porte. Il est bien tranquille sur cette issue inconnue à tous. Les préparatifs s'achèvent, la porte est enlevée, ils entrent aussi doucement que possible, mais le moindre bruit menaçant réveille un avare; Moïse se soulève sur son lit, il a une lampe à ses côtés.

« Qui va là? » dit-il.

Point de réponse, on avance toujours.

« Qui va là? Est-ce toi, Roboam ?, réponds, je suis armé, tu le sais, je tire. »

Il pousse en effet la porte de l'alcôve, aperçoit les trois hommes, jette un cri étouffé et cherche un pistolet : sa main tremblante, autant de peur que de vieillesse, n'en peut faire jouer le ressort; il est désarmé, bâillonné, étouffé, presque avant d'avoir fait un mouvement. Le menuisier tient encore en main son outil et lui décharge un coup sur la tête, dont le sang jaillit; c'est le premier.

« — Ce n'est pas moi, s'écrie cet homme, c'est le rougeaud qui l'a frappé ! »

Cet aveu, arraché à la conscience, à la frayeur, fit sortir de toutes les poitrines un soupir d'allégement. Enfin la glace était brisée, le premier aveu était fait.

Le juge, impassible et accoutumé à la recherche de la vérité, imposa silence et pria Mina de continuer. Les yeux fixés sur les deux autres coupables, qui se taisaient, il voulait aussi obtenir la confirmation de leur crime et de l'innocence de M. Rimblau. Mina reprit son récit, elle raconta les convulsions de la victime, les propos des assassins, compta les coups de couteau donnés, décrivit enfin cette scène d'une manière tellement effrayante, que les cheveux en dressaient d'horreur. Le moment surtout où elle montra ces trois hommes couverts de sang, jetant de côté ce cadavre, dont les yeux ouverts les menaçaient encore, pour chercher l'or, pour se l'arracher, pour essayer de le compter et de se l'arracher encore, en venant jusqu'aux menaces; levant les uns sur les autres leurs armes homicides; tout cela sans bruit, parlant bas, dans la crainte du vieillard qui dormait non loin de là, surtout du jeune homme, fut terrible; si terrible, que les assassins ne purent se contenir davantage; que, poursuivis par ce tableau de leur crime, par leurs remords, par l'effroi que leur causait cette jeune fille, qu'ils regardaient comme un être surnaturel, ils tombèrent à genoux en s'accusant, en s'injuriant mutuellement, la tête presque perdue et hors d'état même de comprendre la portée de leurs paroles.

— Oui, c'est nous, c'est nous seuls, disaient-ils : M. Rimblau était dans sa chambre, s'il eût paru, il eût eu le sort de Moïse, Moïse, Moïse! Il me semble que je

vois ses yeux, toujours ses yeux ouverts, oh! cachez-le, cachez-le!

— Merci, mon Dieu! murmura Nephtali, merci, je suis sauvé. Ma mère et Noémi seront heureuses. Merci! merci!

Mina, épuisée, était évanouie dans les bras de son frère. Il fallut l'emporter, elle en resta au lit plusieurs jours.

Il est inutile d'ajouter qu'après les délais et les formalités voulues, Nephtali, complétement délivré de toute accusation, fut mis en liberté et reconnu innocent.

— Eh bien, lui dit Ryna, lorsqu'il rentra chez sa mère, croirez-vous que les sciences occultes soient bonnes à quelque chose?

XIX

COMMENCEMENT DE MALHEURS

Un matin, quelques mois après cette scène, Karl ne partit pas d'aussi bonne heure, et Mina ne semblait point songer à sa sortie habituelle. Le jeune homme se promenait agité; il était venu plusieurs fois à la porte de sa sœur, sans oser entrer; enfin, après une nouvelle tentative infructueuse, il prit son parti en disant:

— Il le faut!

Et, frappant légèrement pour s'annoncer, il n'attendit même pas qu'elle eût répondu.

Mina était assise près de sa table, elle écrivait et ne tournait pas la tête. Depuis quelque temps ses accès s'éloignaient, mais sa santé dépérissait; le médecin avait recommandé les plus grands ménagements, ce qu'il avait à lui dire était grave et terrible; il hésitait dans la crainte de lui porter un coup dangereux, et cependant il le fallait, il venait de le dire.

— Mina, commença-t-il.

Elle le regarda.

— Mina, j'ai bien besoin de te parler, ma sœur.

— Je t'écoute.

— Mais j'ai peur de t'affliger, j'ai peur que tu te méprennes sur mes sentiments et mes idées, j'ai peur d'être mal jugé par toi.

— Non, mon frère, je ne puis t'accuser, je te connais et je t'aime.

— Eh bien, dis-moi ce que tu vas faire chaque matin au Plixbourg, et ce que Gaston de Champignelles vient faire ici chaque soir ?

— Que vas-tu faire à Sainte-Gertrude, Karl ? pourquoi y passes-tu tes journées, tes nuits même. Quel charme trouves-tu près de cette étrangère, et pourquoi abandonnes-tu ta sœur ?

Karl baissa la tête.

— Elle a raison, dit-il, c'est moi qui suis le premier coupable.

— Vois-tu, mon frère, ne nous faisons point de reproches, nous sommes deux pauvres orphelins, abandonnés, sans protecteurs, sans appui, nous n'avons que nous pour nous aimer, nous n'avons ni famille, ni fortune, rien de ce qui fait la vie douce, sauf notre tendresse mutuelle, pourquoi nous troublerions-nous l'un et l'autre? Tu as promis à ma mère de ne jamais prendre de compagne, de ne point introduire d'étrangère dans la maison à sa place ou à la mienne. Mais tu as introduit l'étrangère dans ton cœur, et l'étrangère t'a fait oublier de veiller sur moi et je suis restée seule, livrée à moi-même. Alors, moi aussi, moi aussi... j'ai trouvé un étranger, moi aussi j'ai donné mon cœur.

— Mais cet étranger, Mina, il le sera, il doit être ton mari, n'est-ce pas?

— Non, mon frère.

— Et tu penses que je souffrirai... je vais de ce pas chez M. de Champignelles et il faudra bien...

— Il faudra... que faudra-t-il? si M. de Champignelles ne m'a pas épousée, c'est que je n'ai pas voulu qu'il m'épousât. Il me l'a offert, il me l'a demandé avec instance, et je l'ai refusé.

— Toi, ma sœur!

— Oui, moi.

— Et d'où vient ce refus? tu ne l'aimes donc pas?

— Je l'aime, je l'aime plus que ma vie, plus que mon honneur, plus que mon salut éternel, je crois...

— Et tu n'as pas voulu?...

— Non, je n'ai pas voulu qu'il fût malheureux. Est-ce que je puis m'appeler la comtesse de Champignelles, moi? est-ce que je suis faite pour un époux? est-ce qu'un homme, après les premiers instants, ne se lasserait pas d'une créature toujours souffrante, maladive, triste, si étrange que je sers de point de mire à tous les curieux? Ce n'est pas possible, Karl, toi seul élevé avec moi, toi seul, si bon, si dévoué, si soumis aux ordres de ma mère, toi seul tu peux supporter la pauvre Mina.

— Cependant, ma sœur, tu as continué, tu continues à voir M. de Champignelles, comment alors n'as-tu pas rompu avec lui? comment as-tu accepté ses soins? comment vos rendez-vous ont-ils continué, au point que votre amour n'est un secret pour personne?

— Parceque je suis sa maîtresse, répondit-elle simplement et tranquillement, comme si elle lui avait dit la chose la plus simple et la plus indifférente.

Karl devint pâle comme un linge, et se mordit les lèvres jusqu'au sang. Un nuage passa sur ses yeux, il eut la force de se taire, car il sentit l'honneur bouillonner dans ses veines et peut-être n'eût-il pas été le maître de sa colère.

— Comment, tu m'avoues ainsi, à moi ton déshonneur?

— Je suis déshonnorée, Karl! Et qu'est-ce donc alors la femme qui te donne tant de rivaux, cette femme qui

compte le nombre de ses amours presque par celui de ses journées? dis-le moi.

— Calomnie! calomnie, ma sœur.

— Pauvre aveugle! pauvre trompé! tu crois donc en elle? tu ne la connais pas, tu ne sais ce qu'elle est. Que je te plains, Karl! ton réveil sera terrible. Au moins moi, du moins, je ne m'abuse pas sur celui que j'aime, si je me suis sacrifiée pour lui, si j'ai foulé aux pieds les obligations les plus sacrées de mon sexe, c'est que j'ai choisi de mon plein gré cette route, non pour moi, mais pour lui. Je l'aime, je l'aime, et je l'aime lucidement, je l'aime en dépit de tout. J'ai lu dans son cœur, au moment où rien ne m'est caché, et j'ai fait selon mon désir cependant. Il me plaisait de me sacrifier!

— Mina, tu es aveugle aussi, aveugle sur cet homme, qui a profité de ta faiblesse, pour te perdre, aveugle sur madame de Phiffhausen, qui m'en a averti.

— C'est elle qui t'a averti, s'écria Mina, quel piége cache donc cette nouvelle perfidie? que médite-t-elle contre nous cette femme sans cœur, et lequel de nous deux poursuit-elle de sa haine? tous les deux peut-être. Elle est lasse de toi et veut t'occuper à surveiller ta sœur, ou bien peut-être elle est jalouse.

— Jalouse! mon Dieu! Est-ce qu'elle connaîtrait Gaston?

— Certainement, elle le connaît, il vient souvent à Sainte-Gertrude.

— Il y va et il est là caché! Ah! je sais, je sais à présent, Karl, cette femme commence à aimer Gaston, elle le veut, et pour cela il faut nous séparer. Elle t'a prévenu, afin que tu remplisses envers moi ton devoir de frère, que tu m'arraches à mon amant et qu'il puisse lui appartenir sans partage.

— Folle! reprit Karl, en souriant fatuitement, ce qui lui était cependant peu ordinaire, la baronne ne peut souffrir M. de Champignelles et s'en moque sans cesse avec moi.

— Je te dis que j'ai deviné. Est-ce que j'en puis douter, moi, qui sais tout?

Ce soupçon traversa comme une lame d'acier le cœur de Karl, il le chassa d'un geste impérieux.

— Non, dit-il, non!

Mais en même temps il ne put se défendre d'un mouvement d'humeur contre Mina qui portait ainsi d'une main cruelle la lumière dans son cœur.

— Mina, dit-il en se levant, comme un homme dont la résolution est prise, Mina, vous ne reverrez plus M. de Champignelles.

— Insensé! qui croit que cela est possible!

— Vous ne le reverrez plus, et soyez heureuse de ce que je m'adresse à vous pour signifier cette séparation. Si, malgré mes ordres, vous continuiez à le revoir, si vous vous donniez ainsi en spectacle à tout le pays, c'est à lui-même alors qu'il me faudrait parler, entendez-vous?

Mina le regarda d'un air assuré.

— J'entends et je ne comprends pas. Quels sont tes droits pour parler ainsi, Karl? suis-je ta femme? Ne suis-je pas libre et majeure? Ne puis-je pas demain quitter cette maison, sans que tu aies le droit de t'y opposer? A mon âge, orpheline, je suis indépendante de toi, Karl. Si tu ne veux pas reconnaître mon amour et mon amant, l'amant et l'amour peuvent chercher un autre gîte. J'irai, s'il me plaît, à Colmar avec Gaston, chez lui, et tu ne pourras venir m'y chercher. Tu me crois donc ignorante de tout? Tu oublies donc que j'ai vingt-trois ans?

Pendant qu'elle parlait, son frère, un peu moins furieux, comprenait le sens et la portée de cette déclaration, si froidement énoncée. Il comprenait que sa sœur l'aimait moins, que sa sœur pourrait vivre sans lui, mais qu'elle ne vivrait pas sans Gaston. Il en sentit une douleur horrible. Lui, dont la passion pour Wilhelmine était si vive et si complète, il ne devait pas néanmoins sacrifier sa sœur, sa compagne d'enfance, celle que sa mère en mourant lui avait confiée, dont la tendresse tenait aux racines de son cœur.

Il lui sembla qne quelque chose se déchirait en lui.

— Mon Dieu! que je souffre! murmura-t-il.

Ce fut toute sa réponse à la froide déclaration de Mina.

C'est que Karl valait mieux qu'elle, c'est que Karl

était un de ces cœurs d'élite que rien ne peut changer, une de ces natures rares si fortement trempées qu'elles résistent à tout et que, semblables à l'hermine, elles passent dans la boue de ce monde sans se tacher. Il y avait place à côté de sa passion pour cette sœur, composant à elle seule toute sa famille, et Mina, au contraire, à côté de Gaston ne mettait rien, ne pouvait rien admettre. Il est des âmes faites ainsi. L'amour les envahit tout entières. Par lui et en lui, elles sont sublimes, hors de lui elles sont souvent égoïtes. Je sais des femmes capables par dévouements, magnifiques pour un amour et que leurs parents, leurs amis trouveront personnelles et indifférentes, cela se rencontre plus souvent qu'on ne croit.

Mina ne tendit pas la main à Karl, bien qu'elle vît sa souffrance, elle en était blessée et irritée, il se mettait entre elle et Gaston, il voulait la séparer de Gaston, elle ne le connaissait plus.

Le pauvre jeune homme hésitait cependant pour se lever et la quitter ainsi.

— Mina, lui dit-il enfin, voyant qu'elle ne parlait pas, Mina, n'as-tu rien à me répondre?

— Que puis-je te répondre, à toi, qui veux m'enlever le seul bonheur de mon existence?

— Mina, tu ne m'aimes donc plus?

— Je t'aime, mais j'aime Gaston.

— Tu m'abandonnes pour lui?

— Sans hésiter.

Karl cacha sa tête dans ses mains et pleura, sa sœur pourtant s'émut de ses larmes, mais elle ne le montra point, elle le laissa pleurer. Pendant ce temps, il faisait en lui-même un sacrifice de ce que l'homme a de plus cher, de son honneur. Il se résolvait à laisser sa sœur libre, à ne point entraver son amour, tout en le surveillant, pour être sûr qu'elle soit heureuse. Il se résigna aux jugements du monde, à ses mépris peut-être, il se promit de ne point chercher celui qu'elle lui préférait, de sembler tout ignorer, jusqu'à ce qu'il l'y forçât en abandonnant la pauvre souffrante.

— Malheur à lui alors, se dit-il. Je me vengerai des tout en une fois. Oh! ma mère, vous me voyez, j'espère, vous voyez si je tiens mon serment, si je préfère ma sœur à tout, car Wilhelmine m'aimera moins, je le crains, en me trouvant si lâche. Ma mère, ma mère, donnez-moi le courage de l'être.

Mina s'était remise à écrire, il lui toucha le bras.

— Ma sœur, lui dit-il.

Elle se retourna.

— Oublie cet entretien, comme je veux l'oublier moi-même. Je ne sais rien, je n'ai rien appris. Mais à deux conditions cependant.

— Lesquelles.

— Tu ne me quitteras pas et le jour où tu seras malheureuse, le jour où *l'on* aurait des torts envers toi, viens à ton frère, jette-toi dans ses bras, et demande-lui de te venger.

— Karl, je me vengerai bien moi-même.

— Mina, tu m'aimeras toujours et malgré tout, n'est-ce pas?

— Oui, mon frère, mais songe à ce que je t'ai dit, veille de ton côté, je veillerai du mien.

— Mina, je te plains, d'être si défiante.

— Karl, je te plains de croire si aveuglément.

Ils s'embrassèrent néanmoins, ils s'embrassèrent avec une tendresse vraie. Il y a toujours entre les orphelins une sorte de lien mystérieux et sacré que rien ne peut rompre.

Mina ferma son bureau et rentra dans sa chambre. Elle se cacha derrière les rideaux de sa croisée pour voir partir son frère. Il monta à cheval, quelques instants après, et tourna du côté de Sainte-Gertrude. Lorsqu'elle l'eût perdu de vue, Mina appela Cattle qui lui demeurait attachée malgré tout.

— Cattle, lui dit-elle, si je ne suis pas rentrée à six heures, tu viendras au-devant de moi.

XX

LE PLIXBOURG ET SAINTE-GERTRUDE

En arrivant à Sainte-Gertrude, à cette heure où il n'avait point coutume d'y paraître, Karl y trouva M. de Champignelles seul avec Wilhelmine, l'un et l'autre lui

montrèrent une vive contrariété et la baronne s'emporta même jusqu'à lui demander qui lui avait permis de venir.

Les soupçons de sa sœur, qu'il avait ruminés toute la route, se présentaient alors à son esprit, avec une force et une vivacité nouvelles. Il se sentit mordu au cœur et jeta sur le comte un regard dans lequel se traduisait toute sa haine. Cet homme allait-il donc l'attaquer à la fois dans ce qu'il avait de plus cher au monde, dans sa maîtresse et dans sa sœur, lui ravir l'une et l'autre?

— Oh! non, non, dit-il, moi vivant, ce ne sera pas.

— Et qui est-ce qui ne sera pas, monsieur? demanda Wilhemine.

— Pardon, madame, j'ai pensé tout haut.

— Ce qui est aussi peu poli que de parler tout bas. Avez-vous donc quelque chose à m'apprendre? D'où vient cette visite peu ordinaire? J'étais occupée avec M. de Champignelles, il me confirme des choses fort importantes pour lui et pour une autre personne, et je voudrais...

Elle accentua ces mots, avec un regard, de façon à persuader Karl qu'il était question de Mina, dont elle servait les intérêts. Mais un coin du bandeau, dont ses yeux étaient couverts, commençait à se soulever. Il doutait, il lui fallait autre chose pour le convaincre.

— Vous voudriez reprendre cet entretien, interrompit-il, rien de plus simple, je me retire, j'irai au jardin quelques instants.

Wilhelmine avait eu le temps de se remettre. Elle n'était pas assez sûre de Gaston pour abandonner Karl, il lui servait au contraire d'appât, pour un nouvel amour.

— J'ai réfléchi, nous avons le temps, répondit-elle. M. de Champignelles reste à dîner, nous causerons ce soir.

— Impossible, madame, répliqua Gaston, je suis forcé de partir, j'ai d'autres engagements.

Karl respira.

— Des engagements que vous ne pouvez rompre?

— Que je ne puis rompre absolument, madame.

— Allez donc, monsieur. Souvenez-vous seulement que je n'ai pas coutume d'être refusée, et que je renonce absolument au rôle que vous vouliez me donner tout à l'heure. J'exige une confiance entière, ou bien je n'accepte pas l'emploi d'Isménie, de Nérine, ou je ne sais quelle Arbate femelle de la tragédie. Adieu, monsieur. Karl, votre bras, et allons respirer l'air.

Cela dit, elle lui tourna le dos lestement et sans hésiter. Il resta un instant indécis, puis il salua, lorsqu'elle était déjà sortie du salon, et, prenant une autre porte, il disparut.

Ses chevaux l'attendaient. Il galopa jusqu'à la route conduisant au Plixbourg, les laissa à son domestique, lui recommanda de l'attendre et commença à monter. Il était en colère, en colère violente même. La conduite de Wilhelmine l'exaspérait. Depuis quelques semaines

elle avait employé tous les moyens possibles pour l'attirer vers elle, jusqu'à lui envoyer un de ses *ours* auquel ce noble emploi était dévolu, pour l'amener presque malgré lui. Une fois qu'elle l'eût revu; qu'elle l'eût forcé à s'occuper d'elle, elle devint plus difficile, plus sévère, et quand il lui parla d'amour, elle se fit un rempart de Karl et de Mina. Elle voulut jouer les grands sentiments, la délicatesse. Elle ne pouvait enlever à cette *pauvre* fille son seul bonheur en ce monde, elle ne pouvait abandonner ce *pauvre* Karl, qui l'aimait tant.

— Alors, pourquoi ne pas me laisser *à cette pauvre fille?* pourquoi me forcer à venir à vos pieds, pour m'y morfondre?

— Je ne sais. J'ai été folle, j'ai obéi à mes désirs, à mon cœur, à présent je m'en repens.

— Vous m'aimez donc?

— Peut-être. Je n'en sais rien. Dans tous les cas, vous ne le saurez jamais et il faut que nous nous séparions.

— C'est impossible.

— Il le faut, je le veux. Nous serions des monstres si nous trompions des cœurs si nobles et si généreux, ils en mourraient et ce serait un grand dommage, convenez-en.

— Au moins, ni l'un ni l'autre ne sont-ils capables de votre cruauté.

— Cruauté! êtes-vous sûr que je sois cruelle?

— Je suis sûr au moins que vous me désespérez.

— Bah! l'espérance est une monnaie, si creuse et si fausse.

Chaque jour c'était la même chose, chaque jour elle trouvait une nouvelle excuse pour le désoler et pour le bannir. Il se piquait au jeu et commençait à l'aimer sérieusement, à sa manière, c'est-à-dire à la désirer avec passion. Il voyait cependant Mina, que le contraste lui rendait plus piquante, il y a toujours place dans le cœur pour deux amours aussi peu sérieux, que l'étaient celles-là. Si l'on eût dit à Gaston qu'il n'aimait ni l'une ni l'autre, il se fût révolté hautement, lui qui croyait, au contraire, les adorer toutes les deux.

Ce jour, où son entretien fut interrompu par M. Luller, la baronne paraissait s'humaniser, elle lui promettait presque de congédier Karl, ou du moins d'éloigner petit à petit ses visites, il croyait toucher au bonheur, lorsque l'arrivée de son rival et le *second mouvement* de Wilhelmine lui prouvèrent qu'il n'était point encore le maître.

— C'est assez se jouer de moi, pensait-il en gravissant le sentier rapide, je retourne à ma pauvre Mina, si bonne, si douce, si dévouée, et cette femme ne me reverra plus.

Mina devinait bien le plan de sa rivale : si elle parvenait à écarter Gaston d'elle, par la main de son frère, il lui restait, sans qu'elle eût à ses yeux l'odieux de le lui enlever. Karl devenait l'instrument de son propre

malheur, et, en femme avisée, elle sentait que la sœur était plus dangereuse que le frère. L'un était un esclave, l'autre était la maîtresse, et elle tenait, par toutes les fibres de son âme, à l'homme qu'on voulait lui prendre, elle le défendrait donc. Les femmes se devinent bien mieux entre elles que les hommes ne le supposent, et si elles savaient s'entendre, au lieu de se déchirer, elles n'auraient plus rien à craindre, elles les domineraient de toute leur puissance et de toute leur union.

Gaston arrivait aux ruines, il traversait le sentier frayé auprès d'une porte à moitié tombée, pour se rendre à l'endroit où Mina avait coutume de l'attendre; il aperçut en effet une femme en noir, qui lui tournait le dos, elle lui sembla être plus grande que mademoiselle Luller; pourtant, il marcha vers elle. Elle se retourna, et, au lieu du visage pâle, mais si charmant de la jeune fille, il vit les traits flétris de Ryna, qui s'appuyait sur la fenêtre, regardant dans le vague, et cherchant peut-être à retrouver sur ces pierres tombées quelques souvenirs.

Il se retira en arrière. Contrariée de ce contretemps, elle l'appela.

— C'est vous que j'attends, dit-elle.

— Moi, madame ?

Ryna inspirait à tout le monde, même aux plus hardis, une terreur superstitieuse, Gaston n'en était pas exempt. Il reprochait souvent à Mina son intimité avec elle, et la suppliait de la fuir.

— Elle porte malheur, je vous assure, c'est le juif errant femelle.

Il fut donc doublement contrarié de la rencontrer et de l'entretien qu'elle lui proposait.

— Oui, c'est vous, Gaston de Champignelles, c'est vous, il faut que je vous parle et vous m'entendrez. Approchez-vous.

Il obéit.

— Vous venez ici chercher Mina Luller, n'est-il pas vrai ? Vous venez avec les lèvres encore tièdes des serments faits à une autre, vous venez lui jurer un éternel amour. Prenez-y garde, monsieur. Vous marchez dans un sentier sanglant, la mort en est le terme.

— La mort est le terme de toutes choses, excepté pour vous, qui êtes immortelle, et d'ailleurs, je ne sais ce que vous voulez dire.

— A quoi sert de nier ce que j'ai vu ? N'étiez-vous pas à Sainte-Gertrude, ce matin ! N'y avez-vous pas passé bien des heures avec elle ? N'y avez-vous pas demandé à cette femme ce que vous appelez le bonheur de votre vie ? Insensé ! qui dédaignez l'or pour le cuivre, qui rejetez le cristal pour la fange. Mina vous aime, elle vous aime à en mourir si vous l'abandonniez. Vous êtes arrivé au point culminant de votre destinée. Il dépend de vous, de vous précipiter tous dans un gouffre épouvantable, ou de laisser finir en paix la vie de cette pauvre enfant, qui s'éteindra si jeune. J'ai depuis longtemps renoncé à tous les sentiments humains, mais je

ne puis laisser s'accomplir devant moi la perte de cette jeune fille sans essayer de l'en empêcher. J'ai pitié d'elle et de vous.

— Je ne comprends pas ce que je puis faire pour vous obéir ; Dieu m'est témoin que j'aime Mina de toute mon âme, que son malheur me serait horrible, mais cette nature est si étrange! Il m'est impossible de la deviner, je ne puis prévoir les frntaisies et les caprices de son imagination, elle se crée des chimères, elle se tourmente sans but et sans cause. Qu'y puis-je faire? dites-le moi.

— Vous pouvez renoncer à l'étrangère qui habite là-bas, au pied de la montagne.

— Je me suis promis de ne plus la revoir.

— Serment d'ivrogne! Je lis dans votre pensée et je sais ce que valent ces promesses. Cependant souvenez-vous de ce que je vous dis, si vous y retournez, si vous la revoyez une seule fois, tout sera fini, les événements prédits s'accompliront, et vous vous repentirez jusqu'à votre dernier jour de ne pas m'avoir écoutée.

— Je n'aime point madame de Phiffhausen.

— Je le sais, je sais que vous n'aimez rien, mais je sais aussi que vous la désirez vivement, que chez un homme de votre caractère le désir est plus puissant que le sentiment, qui n'existe pas. Je sais que vous êtes peu maître de vous-même et j'ai peur. D'ailleurs les tarots consultés six fois cette nuit m'ont donné la même réponse, le fatal neuf de pique n'a point quitté vos traces et celles de cette enfant. L'esprit des ruines qu'elle a

évoqué une fois sans le savoir, s'est promené encore autour de mon laboratoire, je sens mon cœur saisi de la mélancolie, funeste avant-coureur des maux que je suis destinée à voir. Vous ne serez pas fort, vous irez chez cette femme.

— Non, je n'irai pas, elle m'a trop blessée.

— Vous irez, vous dis-je, car elle reviendra suppliante et souple, comme un tigre qui guette sa proie. Mina, ma pauvre Mina !

— D'où vient cet intérêt pour une jeune fille que vous connaissez à peine depuis quelques mois? Qui vous attache à elle? Qu'a-t-elle fait pour le mériter? Nul de nous ne vous en a priée, ce me semble, demanda-t-il avec hauteur.

— Ah ! vous ne pouvez le comprendre, vous, répliqua-t-elle, avec une profonde tristesse, vous ne pouvez savoir quels liens m'attachent à cette jeune fille, dont j'ai guidé les pas dans la science, et qui m'a dévoilé tant de secrets ignorés par moi, j'essaie à l'aimer, afin de réunir les cendres de mon cœur et d'y trouver encore un bûcher, mais hélas ! c'est en vain, ces cendres sont bien mortes, rien ne les ranimera, rien avant le dernier jour, où nous nous ranimerons tous. D'ailleurs, ne craignez point, mon influence ne lui sera pas mauvaise, je ne lui veux que du bien, et, si vous n'y mettez obstacle ce bien s'accomplira.

Pendant qu'elle parlait, Gaston s'était enhardi, il avait souvent entendu parler de cette femme extraordinaire,

dont nul ne savait l'origine et l'existence passée. Elle était certainement tout à fait en dehors de l'existence habituelle; mais les esprits sérieux ne pouvaient ajouter une foi entière à ses récits étranges, à ses prétentions merveilleuses. Gaston était du nombre des incrédules, bien que son imagination se laissât frapper facilement. Il trouvait une excellente occasion de l'interroger, il ne voulut pas la laisser fuir et osa lui demander s'il était vrai qu'elle eût connu le cardinal de Richelieu.

— Qui en doute, qui en a jamais douté?

— Mais... bien des gens...

— Vous, peut-être.

— Quelquefois, je l'avoue.

— Demandez à Mina si je mens.

— Il faudrait d'abord croire aveuglément Mina pour s'en rapporter à elle, répliqua-t-il avec un fin sourire, et la pauvre Mina...

Il montra sa tête.

— Elle aussi, elle est folle, elle est insensée. Nous sommes deux misérables créatures vouées au mépris, n'est-il pas vrai? Ah! quel funeste partage je me suis fait! quelle tâche j'ai acceptée! Allez! vous n'êtes pas digne d'entendre de moi une autre parole, je vous quitte. Souvenez-vous de ce que je vous annonce. Ne revoyez plus une seule fois Wilhelmine de Phiffhausen, ou c'en est fait du bonheur de votre vie, c'en est fait du bonheur de ma pauvre Mina et de cette femme perfide,

dont l'âme pervertie ne sera jamais que la proie du démon. Adieu.

Ryna s'enveloppa dans l'espèce de cape noire qu'elle portait habituellement, et se mit à descendre la montagne du côté où elle était presque inacessible.

— Vous allez vous tuer.

— Me tuer ! Est-ce que la mort veut de moi avant que je n'aille volontairement à elle !

Elle disparut dans un bouquet de mélèzes suspendus à pic sur le précipice. Gaston faillit essayer de la suivre, pour la secourir en cas de besoin, mais il l'abanbandonna à sa destinée.

— Qu'elle aille ! se dit-il, je n'exposerai pas mes jours pour elle. Elle s'est enfuie au bon moment, en femme habile qu'elle est, lorsque mes questions la pressaient de manière à ce qu'elle fût forcée de me répondre. C'est une adroite exploiteuse. Mais qui est-elle ? Je serais bien curieux de le savoir, et c'est ce que nul ne pourra m'apprendre, je n'en doute pas.

Mina arrivait en cet instant, Mina soupçonneuse, Mina jalouse, mais s'étant juré à elle-même de se contraindre, afin d'en apprendre davantage. Elle entendit assez tranquillement le récit tronqué de la scène entre Ryna et Gaston. Mais elle comprit qu'il lui cachait quelque chose et sa curiosité en redoubla. Leur entretien se prolongea comme à l'ordinaire, il fut plus tendre qu'il ne l'avait été depuis bien longtemps, ainsi que cela se pratique, lorsqu'on a des torts à réparer, c'est

toujours un aveu tacite, les femmes ne devraient pas s'y laisser prendre. Ne nous prend-on pas avec des semblants ?

Mina voulut descendre avant six heures. Cattle venait au-devant d'elle, et elle ne devait pas rencontrer Gaston, non qu'elle craignît une indiscrétion de sa part, mais Cattle ne voulait rien savoir de ce qui se passait. Pure et dévouée, elle n'accusait point, elle servait fidèlement, sans murmurer et sans arrière-pensée. Elle aimait Mina depuis qu'elle était au monde et rien n'aurait pu la détacher d'elle. Ces humbles amis, que l'on méprise, sont souvent plus sûrs et plus utiles que les autres. Ils sont moins égoïstes et moins *prudents*. Or, *la prudence*, dans cette acception, est un des plus grands vices des tièdes amitiés, elle les tue.

XXI

L'ORAGE

Pendant près d'un mois, ainsi qu'il l'avait promis, Gaston ne retourna plus à Sainte-Gertrude. Mina commençait à se guérir de ses soupçons, que rien ne justifiait, et bientôt elle fit ce que nous faisons toutes, elle passa d'un extrême à l'autre, elle redevint confiante et tranquille. Karl tint également sa parole : en vain madame de Philhausen lui répéta-t-elle à mots couverts

d'abord, puis en phrases plus claires que sa sœur se perdait, qu'elle était l'objet de toutes les conversations, que chacun l'accusait de tolérer sous les yeux un pareil désordre de conduite, soit par bassesse, soit par lâcheté, il ne voulut point entendre ; en vain Léopoldine employa-t-elle toutes les ressources de sa franche amitié, et lui parla-t-elle avec cette chaleur qu'elle mettait à toutes choses, il ne l'écouta pas davantage. Nephtali même que l'intérêt le plus reconnaissant animait pour celle qui lui sauva la vie, essaya de faire comprendre à son frère le danger qu'elle courait. Il fut sourd pour lui comme pour les autres. Il ne put cependant s'empêcher de répéter à Mina ces divers avertissements, sans y ajouter, ni une observation, ni une plainte. Elle vit ce qu'il lui en coûtait et, lui tendant la main :

— Merci, mon frère, lui dit-elle, je te comprends. Mais je suis heureuse.

Hélas ! la pauvre enfant prononçait ce mot pour la dernière fois !

Un matin la chaleur était étouffante. Cependant Karl ne put s'empêcher de courir à Sainte-Gertrude. Les nuages, chargés de pluie et d'électricité, se réunissaient sur les montagnes, devenues presque invisibles. Mina lui fit observer que le temps menaçait et qu'il vaudrait mieux peut-être rester au logis. Quant à elle, elle ne comptait point sortir. Gaston, parti pour son régiment, à Schelestadt, ne reviendrait que le soir et lui avait promis la soirée. Depuis longtemps les voisins ne se

hasardaient plus à venir, ils trouvaient toujours la porte fermée, elle devait donc passer la journée seule.

— Tu vas t'ennuyer, ma pauvre sœur, si tu ne sors pas.

— Non, je ne m'ennuie jamais, tu le sais. D'ailleurs, j'ai trouvé de quoi m'occuper.

— Qu'est-ce donc ?

— Tu sais ce grand coffre rempli de papiers laissés par notre pauvre mère, toutes ces feuilles éparses de son écriture, que tu avais serrées depuis sa mort, et dont nous n'avons jamais lu une ligne ; je veux le vider en entier et le mettre en ordre.

— Pourquoi cela, ma sœur ? Ma mère n'aimait pas que nous vissions ce qu'elle écrivait, je l'ai respecté sans le détruire depuis sa mort, crois-moi, fais ce que j'ai fait. Il est peut-être dans ce journal (c'en est un, je le sais) de ces choses que ni toi, ni moi, ne devons connaître. Ma mère avait des secrets qu'elle ne nous a pas révélés. Nous ne devions pas les apprendre apparemment.

Mina ne répliqua rien, mais dès qu'elle fut seule, elle se fit atteindre le coffre et le posant sur une table elle l'ouvrit. De gros cahiers y étaient déposés, les uns sur les autres, sans ordre. Elle ouvrit le premier à l'aventure, il était écrit depuis l'arrivée à Wintzenheim, et il ne contenait que des plaintes, des regrets, des remords. Des expressions d'amour pour ses enfants, des vœux pour leur bonheur, voilà tout. Puis le récit de sa vie

de misère, si simple et si retirée. Mina fut touchée de cette lecture. Elle voulut la continuer et ouvrit un autre cahier, plus ancien; aux premières lignes son intérêt fut si vite éveillé qu'elle ne le quitta point sans en avoir dévoré jusqu'à la dernière lettre. Madame Luller parlait de son mari, de ses torts envers lui, et Mina devina clairement qu'elle n'était point sa fille.

Un cahier, plus ancien encore, succéda à celui-ci. C'était le récit exact de ce qui s'était passé depuis le mariage de madame Luller. Le caractère de M. Luller y était dépeint avec impartialité et toute justice lui était rendue. Ensuite venait la naissance de Karl, le bonheur qu'en avait eu son père; combien sa mère aussi se trouva heureuse. Elle espéra que cet enfant lui ferait aimer l'excellent homme auquel il devait la vie. Hélas! lorsque l'amour ne vient pas de lui-même, rien ne le fait naître. Elle ne put y réussir. M. Luller, obligé de rejoindre son régiment, la laissa seule avec Karl, dans la petite ville qu'elle habitait. A cette époque les idées révolutionnaires bouleversaient toutes les têtes, on avait d'abord fait des exemples publics, mais le sang des martyrs féconde une cause, on résolut de ne plus ordonner que des exécutions secrètes, et de bannir préalablement ceux qui paraîtraient suspects. Ce petit État voulut imiter en tout les grands, il bannit aussi quelques jeunes gens, dont la turbulence se faisait remarquer, membres, croyait-on, des associations occultes. Madame Luller fit un voyage d'agrément dans

le pays de Baden. Elle y avait quelques parents, auxquelles elle conduisit son fils. M. Luller suivait son régiment, changeant fréquemment de lieu, à la poursuite des rebelles. Sa jeune femme cherchait le plaisir pendant ce temps, et ne le rencontrait que trop. Elle connut, elle aima un des proscrits, que son mari devait combattre, elle l'aima avec toute la passion d'une âme ardente, qui se donne pour la première fois et qui trahit le plus sacré des devoirs. Elle trouva une âme semblable à la sienne, non pas neuve et pure, mais brûlante, mais passionnée jusqu'au délire, une de ces natures exceptionnelles et nerveuses, capables des plus grands crimes ou des plus grandes vertus, selon la direction qu'elles prennent.

Il était beau, il était jeune, mais il était avant tout loyal et sincère, et lorsqu'il vit la disposition de madame Luller à l'aimer, lorsqu'il se sentit entraîner par un penchant irrésistible, il lui demanda un entretien suprême, dans lequel il lui révéla sa position. Une femme, une mère de famille, une juive, lui avait voué une tendresse immense, cette femme, respectée de tous, il avait cru l'aimer jusqu'à ce moment, où il voyait bien qu'il ne l'aimait point, car le sentiment qu'il éprouvait pour elle lui montrait le néant de l'autre. Que devait-il faire? Il s'en rapporterait à sa décision.

Il devait tout dire à cette femme, sans nommer l'objet de son nouvel amour, car il ne fallait jamais tromper personne.

— Je le ferai, répondit-il, simplement.

Il le fit. La juive l'écouta avec une tranquillité feinte, mais cette juive, la femme d'un rabbin, dont il fut le seul amour, ne pouvait renoncer à lui sans combattre. Elle se tut, elle sembla se soumettre, c'était pour mieux cacher ses démarches. Affiliée, elle aussi, aux sociétés secrètes, elle fit donner l'ordre au jeune homme de rentrer dans son pays, avec une mission, espérant ainsi le séparer de sa rivale, dont elle le rapprochait au contraire, car madame Luller le précéda à la résidence où il se tint caché aux yeux de tous, excepté pour elle. Leurs amours continuèrent avec une tendresse et un mystère ravissant, la jeune femme devint grosse, ce fut encore une joie pour eux, les imprudents! qui ne pensaient pas aux suites.

L'orage qui menaçait toute la journée, approchait à grands pas, Mina en ressentait les effets plus que de coutume encore. Peut-être l'air était-il chargé d'une électricité plus grande, peut-être ce qu'elle venait de lire l'avait-il fortement impressionnée. Elle se leva, ouvrit la fenêtre, elle avait besoin de respirer. Les éclairs sillonnaient le ciel en tous sens, le vent faisait ployer les arbres comme des cerceaux et menaçait de les déraciner, les quatre éléments se déchaînaient et bouleversaient le monde. Mina admirait ce spectacle sublime, les yeux levés vers le ciel, le cœur palpitant, pensant à sa mère, au mystère de sa naissance, qui venait de lui être révélé. La fenêtre, où elle se trouvait, ouvrait

17

sur la route et dominait la plaine, les montagnes étaient derrière en amphithéâtre, c'était un spectacle sublime. Tout à coup, arriva du bout du village, au milieu d'un tourbillon de poussière, un cheval qui semblait emporté, il passa si vite, qu'il lui fut impossible de distinguer autre chose qu'une masse noire soulevée par le vent. Cependant elle crut voir une robe flottante et un voile tourbillonnant dans ce galop frénétique. C'était donc une femme, une femme seule, à cette heure, sur cette route et par un pareil temps! Qui était-elle? Probablement une dame de Colmar égarée, emportée par sa monture, effrayée des éclairs, et séparée de ceux qui l'accompagnaient. Elle voyait quelquefois des amazones sur la route. Cependant elle ressentit une impression vive de ce cheval qui s'enfuyait, et, malgré elle, elle voulut rattacher cet incident si simple à sa destinée. Elle souffrait beaucoup, elle se promena par la chambre, pourtant sa lecture l'attirait; elle retourna vers sa place et la reprit où elle l'avait laissée.

Le jeune homme conspirait cependant, il essayait, d'après les ordres de ses chefs, de renverser le gouvernement établi et d'en établir un selon la jeune Allemagne. Les ordres étaient sévères et positifs, la police, adroite; on le suivit, on découvrit facilement ses intrigues, il fut livré, comme ces boucs émissaires le sont presque toujours, on l'arrêta en secret, le procès lui fut fait séance tenante, dans la citadelle, et l'exécution ordonnée immédiatement, la nuit, pour ne point être

ébruitée. On se rappelle le prologue de ce livre, Mina lut, le cœur palpitant, cette scène déchirante, elle partagea les angoisses de sa mère, décrites par elle-même, avec l'éloquence du désespoir, et lorsqu'elle arriva à la mort du héros, au moment où M. Luller, par humanité, brûlait la cervelle à ce malheureux criblé de balles, que les soldats n'avaient pas pu tuer entièrement, elle jeta un cri horrible.

— Ah ! s'écria-t-elle, nous sommes maudits, le père de Karl a assassiné le mien !...

En ce moment même la foudre tomba sur un grand sapin, en face d'elle, et le mit en cendres. Mina, éperdue, folle, s'affaissa sur elle-même et resta anéantie au milieu de ces feuilles éparses, écrites par sa mère, révélant et ses fautes et les punitions terribles qu'elle avait subies. C'en était trop à la fois pour cette nature épuisée.

Lorsqu'elle revint à elle-même, elle se trouva à la même place, les ténèbres l'entouraient, des éclairs sanglants en faisaient encore plus ressortir l'horreur. L'orage était dans toute sa force, la grêle et la pluie tombaient par torrents, le dernier des jours semblait arrivé.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Où suis-je? murmura-t-elle. Combien je souffre! Combien j'ai souffert ! Ah ! c'en est fait de moi, je ne sais ce que j'éprouve, mais je vais mourir...

Elle regarda autour d'elle, elle était seule.

— Hélas! Ne suis-je pas seule toujours! Mon frère! Gaston! Mon frère m'a quittée pour l'étrangère. D'ailleurs, puis-je l'appeler mon frère! Lui, le fils de l'assassin de mon père, lui, dont le père m'a fait orpheline! Mon Dieu! il ne me reste donc rien sur la terre...

Elle étouffait; malgré la pluie elle ouvrit la fenêtre, l'eau et le vent lui fouettaient au visage, elle ne sentait même pas la fraicheur, sa tête se prenait de plus en plus : la pauvre enfant avait, depuis quelques jours, une de ces dispositions nerveuses et sanguines, qui remplaçaient maintenant ses accès. Peut-être les émotions, les joies, les douleurs, changeaient-elles ce tempérament de sensitive. Elle resta de la sorte pendant plus d'une heure; la souffrance devint si intolérable qu'elle éprouva le besoin d'un air plus vaste, moins emprisonné. Elle descendit au jardin, tête nue, recevant l'eau comme une douche. Ses idées n'étaient pas bien nettes. Entraînée par un instinct, dont elle ne se rendit pas compte, elle sortit de sa maison et courut comme une insensée sur la route, devant elle, sans savoir où elle allait, pour courir, pour fendre l'air et rafraîchir son front brûlant. Elle passa la maison de Léopoldine sans entrer, elle passa la petite chapelle des ex-voto, sans faire même un signe de croix, elle, si pieuse d'ordinaire; elle passa la maison de madame Rimblau, de laquelle, lui semblait-il, sortaient les flammes de l'orage, et elle courut toujours, toujours. Quel était ce chemin? Elle ne s'en rendait pas compte. Elle se trouvait sou-

lagée, elle ne pensait qu'à ce soulagement. Ruisselante de pluie, les pieds mouillés, les vêtements souillés, elle allait toujours.

Enfin, elle entendit dans le lointain le bruit d'un cheval qui venait à elle en galopant. Elle n'y prit pas garde. Le cheval approchait, ses sabots, en frappant les cailloux, faisaient jaillir des éclairs. Elle entrevoyait à peine sa forme dans les ténèbres ; lorsque le feu du ciel tordait sa flamme, le cheval et le cavalier apparaissaient comme le fantôme de Lénore et disparaissaient de nouveau. Mina ne s'écartait pas pour laisser la route libre; quelques pas de plus, et l'animal effrayé, excité peut-être, la renversait et la foulait aux pieds. Heureusement, un éclair la fit apercevoir, et l'homme, d'un revers sec et puissant, arrêta sa monture; comme frappée d'une commotion électrique, Mina s'arrêta aussi. D'ailleurs, elle était épuisée et ses forces allaient la trahir.

— Qui est là? demanda la voix bien connue de Karl.

— Ah ! mon frère, mon frère ! s'écria-t-elle, à moi! je me meurs.

Tout tournait autour d'elle, sa vue se troublait, ses yeux s'injectaient de sang, elle serait tombée si Karl, sautant par terre, la bride de son cheval dans son bras, ne fût arrivé pour la soutenir.

— Mina ici! Où vas-tu? Il ne me manquait que cette douleur, mon Dieu!

— Je ne sais où je vais, je te cherche, je cherche

Gaston, je cherche ma vie qui m'échappe. Ah! je me meurs!

Elle perdit en effet connaissance. Karl n'hésita pas, il la prit dans ses bras et l'emporta ainsi comme un enfant; le cheval suivait, la tête basse. Le triste cortège s'acheminait lentement vers Wintzenheim, dont il n'était plus très-éloigné, lorsqu'une voiture venant à fond de train, les força à se détourner. Un éclair en illumina l'intérieur, et quelque vite qu'il passât, Karl eut le temps de reconnaître la baronne et Gaston, assis à côté l'un de l'autre. Il poussa un profond gémissement.

— C'en est donc fait, mon Dieu! nous voilà tous les deux malheureux! Ma pauvre Mina! nous, nous restons seuls à présent. L'avait-elle donc pressenti. Ah! grâce au ciel elle ne l'a pas vu du moins, comme moi!

Moins d'un quart d'heure après, il rentrait au logis, et déposait la malade sur son lit, où Cattle lui prodiguait des soins empressées. Le désolé Karl ne la quitta point, il épiait son retour à la vie, il cherchait sa première impression, pour détourner d'elle les soupçons et les craintes. Il appela le sourire sur ses lèvres, lorsque son cœur se brisait sous les tortures. Après plus d'une heure de spasmes répétés, elle reprit connaissance.

— Gaston! Gaston! murmurait-elle, je veux voir Gaston.

Mais Gaston était loin, mais Gaston infidèle, oubliait dans les bras d'une sirène, et son amour et ses ser-

ments. Ces mots portèrent le désespoir dans l'âme de son frère.

— Hélas! quand elle saura! pensait-il.

Le malheureux, lui, avait bu le calice jusqu'à la lie. Depuis plus de quinze jours il souffrait, près de Wilhelmine, mille tourments et mille humiliations. La persistance de Gaston à s'éloigner, ses refus exaspéraient tellement le caprice de la baronne, qu'elle prit des airs de passion indomptable et que tout ce qui l'entourait lui devint odieux. Elle éloignait ses *patitos*, elle rebutait Karl et le repoussait sans cesse. Il obéissait et revenait ensuite, il l'aimait tant! Le matin de ce jour, emportée par sa volonté de fer, par ce désir qui lui mordait le cœur et que l'habitude d'être toujours satisfaite rendait plus intense, elle lui écrivit qu'elle l'attendait, qu'elle voulait le voir, qu'elle l'aimait enfin, qu'elle jetterait pour lui ses soupirants à la porte, Karl, s'il l'exigeait, et qu'il trouverait le château débarrassé de tout cela. Elle commença par ses *ours*. En moins d'une demi-heure, elle les congédia, elle fit faire leurs paquets et les expédia tous. Accoutumés à ses caprices, les uns parasites par état, les autres trop amoureux pour résister, ils se rendirent à Colmar, pour attendre que le vent soufflât d'une autre sorte. Elle voulut signifier à Karl son arrêt et le chasser de sa maison, comme il était depuis longtemps chassé de son amour. Il vint, à l'ordinaire, le cœur peuplé à la fois d'espérances et de craintes. Comment serait-il reçu? C'était la question

qu'il s'adressait chaque jour. Elle l'introduisit dans son cabinet, lui montra un siége, et sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche :

— Karl, lui dit-elle, il faut nous séparer.

— Nous séparer, madame ! et d'où vient cette résolution?

— Je ne vous aime plus, j'en aime un autre, je l'attends, il va venir, vous seriez très-déplacé ici, je hais les querelles et les discussions. Séparons-nous, vous dis-je, en bons amis. J'ai conservé dans toutes choses les traditions de Ninon de Lenclos, elle peuplait son amitié des restes de son amour, c'est le bon parti à prendre, croyez-moi. Mes ours l'ont déjà suivi. Ils sont partis, sans difficultés, d'après mes ordres, pour faire place au nouveau maître. Je les connais, ils ne sont pas bien loin, ils comptent sur le caprice et ils ont raison, faites comme eux, vous reviendrez ensemble.

— Et ce nouveau maître, celui qui vient prendre à lui seul la place occupée par plusieurs, quel est-il?

— Que vous importe !

— Je tremble de le deviner. Ah ! si c'est lui !

Il pâlit à cette seule pensée et se sentit une douleur intolérable. Wilhelmine ne se souciait pas même de l'adoucir, si elle la devinait. Elle allait d'une fenêtre à l'autre, elle ouvrait et fermait la porte, avec une agitation visible, se plaignant de la chaleur, et répétant à chaque instant :

— J'étouffe, j'étouffe !

C'était bien moins l'orage que l'impatience, l'inquiétude. Depuis le matin son messager était parti, il ne revenait point et Gaston ne paraissait pas davantage. L'avait-il méprisée? ne daignait-il pas lui répondre, ou bien allait-il venir? L'heure matinale à laquelle le courrier était parti ne permettait pas de supposer qu'il eût déjà quitté sa chambre, il ne faisait pas jour encore. Mille suppositions se croisaient dans sa tête, à mesure que le temps avançait, sa colère montait comme un flot impétueux, elle ne daignait même pas jeter un regard sur Karl, abîmé dans sa douleur, ne pouvant se résoudre à la quitter, attendant ce rival, qui lui enlevait tout en ce monde, le bonheur de sa sœur et le sien. Wilhelmine ne se possédait plus, l'orgueil et l'amour se partageaient son cœur et en poussaient la rage jusqu'au paroxisme. Les heures marchaient, elles marchaient lentement, mais elles s'écoulaient enfin et rien ne venait. Chaque minute était une goutte de plomb fondu, tombant sur cette flamme et en ravivant l'ardeur. Enfin, elle prit une résolution bien digne d'une pareille femme et qu'elle seule peut-être pouvait concevoir.

— Il ne vient pas à moi, j'irai à lui!

Et sur-le-champ, malgré l'orage, la pluie, les éclairs, elle sortit du salon, ordonna qu'on sellât son cheval, endossa son amazone, défendit qu'on la suivît, ni qu'on dît à M. Luller cette étrange folie avant qu'elle fût trop loin pour la suivre, et partit. Mina l'avait entrevue; elle

partit seule par ce temps horrible, afin de donner à Gaston la mesure de ce qu'elle appelait son dévoûment. Elle arriva chez lui, à Colmar, lorsqu'il arrivait lui-même de Schelestadt, et il allait partir pour Wintzenheim, incertain encore si ce serait près d'elle ou près de Mina qu'il se rendrait. Le domestique, ayant l'ordre de ne remettre la lettre qu'à lui, l'avait attendu. L'arrivée de la baronne fit pencher la balance. Son orgueil fut singulièrement flatté de voir cette noble dame le chercher ainsi, se compromettre aux yeux de tous et lui donner cette preuve irrécusable de son désir passionné de le voir, de lui plaire, de le séduire et de l'emporter sur sa rivale.

Il oublia donc tout, il lui jura de l'aimer *éternellement,* de renoncer à tout pour elle, ainsi qu'elle avait renoncé à tout pour lui, puis ils partirent ensemble, ainsi qu'on l'a vu. Il lui sembla bien, au milieu de son enivrement, apercevoir le fantôme de Mina dans les bras de son frère, au pied même de cette route qu'il avait gravie tant de fois pour la réjoindre; mais il crut être le jouet d'un dernier remords, aussi vite étouffé, et passa.

Mina fut tout à fait oubliée.

Cependant la pauvre enfant l'attendait encore. Son frère n'osait pas détruire cette erreur. Il lui laissait parler de son amour, que la douleur et l'abandon absolvaient à ses yeux. Il l'écoutait en silence, les yeux baissés vers la terre, et trouvait dans son cœur un

écho à ses larmes. Toute la nuit se passa ainsi. Le matin vint et apporta un peu de sommeil. Quand l'heure du rendez-vous habituel parut, elle se réveilla d'elle-même et voulut s'habiller. La nature rafraîchie, régénérée, par l'orage de la veille, était magnifique, tout invitait à l'amour, au bonheur.

— Où vas-tu, ma sœur? lui demanda Karl, la voyant prête à sortir.

Il lui prit la main, elle la retira vivement.

— Laisse-moi! laisse-moi! s'écria-t-elle. Ne me rappelle pas par ta présence ce que je voudrais oublier, mes souffrances d'hier. Va près de ton étrangère et ne trouble pas le bonheur qui m'attend.

— Le bonheur! pauvre enfant! reste ici, crois-moi. Tu es faible encore, la route est longue...

— Va-t'en! va-t'en! Je ne puis te voir aujourd'hui. Si tu veux en savoir la raison, lis les parpiers de notre mère, et tu comprendras. Je vais tâcher d'oublier. Laisse-moi, laisse-moi!

XXII

LE DERNIER RENDEZ-VOUS

Lorsque notre destinée nous pousse vers un événement, vers une faute, vers un crime, il semble que nous ne marchons pas assez vite et que tout doit contribuer à nous y conduire, jusqu'aux moindres cir-

constances. Mina sortit seule, sans vouloir écouter son frère, celui-ci ordonna à Cattle de la suivre.

— Tu la ramèneras, lui dit-il, elle ne trouvera personne là-haut. Je n'ose l'accompagner, que de loin, de peur d'augmenter son agitation, mais je te la confie, veille sur elle et appelle-moi si tu en as besoin.

Cattle suivit donc sa maîtresse. C'était une nature dévouée, mais plus fière et plus résolue que tendre. Elle ne comprenait pas les amours malheureuses, et ne supportait pas l'idée qu'une femme s'abaissât jusqu'à rappeler, ou même attendre un homme qui l'abandonnait. En la voyant auprès d'elle, Mina ne montra ni mécontentement, ni surprise, elle ne parla point jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées aux ruines, où ses regards cherchèrent en vain le bien-aimé.

— Tu peux t'en aller maintenant, Cattle, je suis bien et il va venir, je descendrai seule.

— Non, mademoiselle, j'attendrai jusqu'à ce qu'il soit là, c'est plus sûr.

— Tu crains donc qu'il ne vienne point, Cattle?

— Est-il venu hier au soir, mademoiselle? Pourtant, il l'avait bien promis.

— Ah! c'est vrai.

Et la conversation en resta là. Mina garda le silence ainsi plus d'une heure, appuyée sur la fenêtre en ruines et l'œil sur le sentier que le comte prenait d'ordinaire. L'orage s'amassait en elle, et Cattle, l'examinant avec soin, en découvrit les ravages extérieurs.

— Il ne vient point! dit-elle enfin, tu peux avoir raison, Cattle, de ne pas l'attendre.

— Retournons au logis, mademoiselle, croyez-moi, il se fait tard.

— Non, je veux l'attendre encore.

— Pourquoi? pourquoi? répliqua impétueusement Cattle, qui n'était plus maitresse d'elle-même. Je sais qu'il ne viendra pas.

— Tu le sais! et elle se leva vivement et courut vers elle, tu le sais, qui te l'a dit?

Cattle sentit qu'elle avait été trop loin et voulut retenir ses paroles, elle chercha un faux-fuyant.

— Non, non, Cattle, tu sais quelque chose que tu me caches, et, vois-tu, ce serait un crime. Tu m'aimes, tu dois tout me dire, est-ce que Gaston me trompe? Par qui l'apprendrai-je si n'est par toi? qui me rendra ce signalé service? si tu m'aimes, n'hésite pas une minute, parle.

— Serait-ce un service à vous rendre?

— Le plus grand de tous. Ne me guérirais-je pas immédiatement si j'étais trahie? Tu me l'as répété mille fois, quelle femme peut aimer un homme qui ne l'aime plus?

— Vous pensez comme moi, c'est votre opinion?

— C'est celle de toute âme bien née, en doutes-tu?

Cattle fut ébranlée, pourtant elle hésitait.

— J'ai peur de vous affliger, mademoiselle, pourtant il faudra bien que vous le sachiez.

— Certainement et le plus tôt sera le mieux.

Cattle alors, convaincue qu'elle remplissait un devoir, que ce coup, tout affreux qu'il fût, s'amortirait en étant moins attendu, peut-être aussi poussée par ce besoin de parler, inné chez les classes inférieures, même chez les meilleurs individus, Cattle raconta avec détail ce qui s'était passé la veille, l'exclusion de tous les *ours*, la course échevelée de la baronne, son retour à Sainte-Gertrude avec Gaston, qui y était encore. Mina entendit tout d'un œil sec, seulement, elle devenait rouge de sang et son cœur battait à soulever sa poitrine.

— Et cela est bien sûr, tout le pays le sait, dis-tu?

— Oui, mademoiselle, il est inutile de l'attendre, il est chez cette femme, les domestiques le disent, on l'y a vu.

— C'est bien alors, partons, Cattle.

— Ah! que je suis heureuse, ma bonne demoiselle, que vous preniez cela aussi tranquillement! que vous avez raison et que vous ne devez plus l'aimer.

— Je ne l'aime plus, je ne l'aime plus, partons.

— Merci, mon Dieu, murmura la bonne fille. Elle est guérie.

Mais Cattle ne la regardait pas, mais Cattle ne suivait pas sur son visage l'effrayant progrès d'un désespoir qui tournait à la folie. Elle marchait devant elle, recueillie dans sa joie, en se répétant : Quelle sera la joie de M. Karl!

Mina était derrière; arrivée à l'endroit où le chemin se bifurquait, elle la laissa descendre vers Wintzenheim, et prenant à travers bois, dans une course désespérée, suivant la ligne droite, elle descendit la montagne dans la direction de Sainte-Gertrude, elle semblait avoir des ailes. Cattle se retourna et ne la vit plus. Elle remonta, en l'appelant, en appelant Karl, qui rôdait certainement aux environs. Le sentier qu'elles suivaient côtoyait un précipice, du côté opposé à celui que Mina avait pris; la première idée qui se présenta à Karl et à la servante, fut qu'elle s'y était précipitée. Un torrent grondait au fond du gouffre, l'œil n'en pouvait mesurer la profondeur, Karl s'élança comme un fou pour chercher dans cet abîme.

Pendant ce temps elle poursuivait sa route, sans qu'aucun obstacle pût l'arrêter. Elle arriva à Sainte-Gertude avec une rapidité telle qu'on eût eu peine à la suivre. Elle entra dans le jardin par la grille ouverte, et ne trouva personne. Elle continua, sans être arrêtée, sa route vers la maison, et pénétra dans le salon désert, puis dans une chambre déserte aussi, puis dans un boudoir ravissant, où, à travers un demi-jour, elle aperçut Gaston assis sur un canapé, un bras passé autour de la taille de la baronne, la regardant avec amour, et l'appelant des noms les plus passionnés, les plus tendres.

Mina était, depuis la veille, dans un état de fièvre dont sa raison n'était plus complice; ce spectacle, tout

prévu qu'il fût, poussa sa fureur jusqu'à la rage. Auprès d'elle sur une table, parmi d'autres curiosités, se trouvait un poignard malais, empoisonné jusqu'à la garde. Elle le saisit en bondissant, comme un tigre, se jeta sur la baronne et enfonça son arme dans son sein demi-nu, avant que Gaston, qui ne l'avait pas vue entrer, eût pu même faire un mouvement pour la défendre. La mort fut instantanée. Wilhelmine tomba dans son sang sans pousser un cri, sans remuer même, elle passa du bonheur à la mort. Gaston se leva, éperdu, égaré. Mina, debout, l'arme fatale encore dans la main, contemplait sa rivale, d'un œil sec et calme; dans sa précipitation elle s'était blessée elle-même, son sang coulait goutte à goutte, le poison était dans ses veines, elle ne s'en doutait pas.

— Je l'avais prédit, murmura-t-elle.

Au moment où les domestiques, attirés par les cris de M. de Champignelles, allaient s'emparer de l'assassin, elle s'affaissa peu à peu sur elle-même, les bras étendus, la respiration pressée, murmurant encore le nom de Gaston et cherchant à lui sourire.

— Je l'ai tuée pour toi, et je meurs.

Ce furent ses dernières paroles.

Il faut tirer le rideau sur des tableaux semblables, et renoncer à peindre les douleurs qu'éprouva Karl. Il vécut seul, dans cette petite maison de Wintzenheim, bien longtemps, jusqu'à ce que, touché des vertus, de la beauté, de l'amour constant de Noémi, il l'épousa et

fut heureux avec elle. Ces mariages mixtes ne sont pas rares dans les pays où plusieurs races se rencontrent.

Dinah épousa Nephtali, qui rêva toujours la réhabilitation des juifs et la résurrection de leur royaume, sans y pouvoir parvenir. Le secret de Déborah était mort avec la jeune fille, nul ne sut jamais que sa vertu, dont elle était si fière, avait succombé une fois; elle ignora toujours que les enfants de sa rivale étaient si près d'elle. Karl brûla les papiers sans les lire.

Ryna, suivant ses habitudes étranges, avait disparu de Wintzenheim pendant le grand orage; on ne la revit plus. Qu'était-elle? Que devenait-elle? Nul ne le sut jamais. Est-elle morte? Est-elle vivante? Ce sera perpétuellement une énigme pour ceux qui l'ont connue. Ce que je sais, ce que je puis garantir, c'est que ce personnage extraordinaire a existé tel que je l'ai dépeint, avec les mêmes prétentions, la même science, le même prestige. Elle et Mina ne sont point des êtres imaginaires, et bien des personnes l'attesteraient au besoin. Les gens sensés ont accusé Ryna d'une habileté peu commune. Elle avait certainement connu soit par elle-même, soit par des traditions positives la Ryna du XVIIe siècle; elle avait reçu d'elle ou de ceux qui les tenaient d'elle des secrets merveilleux, elle en fit habilement usage pour en imposer au vulgaire. Voilà ce que l'on suppose. Poussa-t-elle la volonté jusqu'à se défigurer pour ressembler à son modèle? C'est ce qu'il est difficile de décider.

Gaston fut longtemps le plus malheureux des hommes. Ce malheur attira la sympathie d'une belle âme, d'une âme charitable, désabusée de tout, croyait-elle, et que le désir de soulager une pareille douleur rattacha à ce monde. Léopoldine se fit la sœur de charité du cœur de Gaston, elle pansa ses plaies d'une main douce, et, tout en s'attachant à son malade, elle fit naître en lui un sentiment moins violent, mais plus doux, plus durable que ceux qu'il avait éprouvés jusque-là. Après quelques années, ils s'unirent ensemble et vécurent heureux, car le bonheur est le calme de l'âme et l'absence des passions. On est forcé d'en convenir, lors qu'on a tout éprouvé sur la terre.

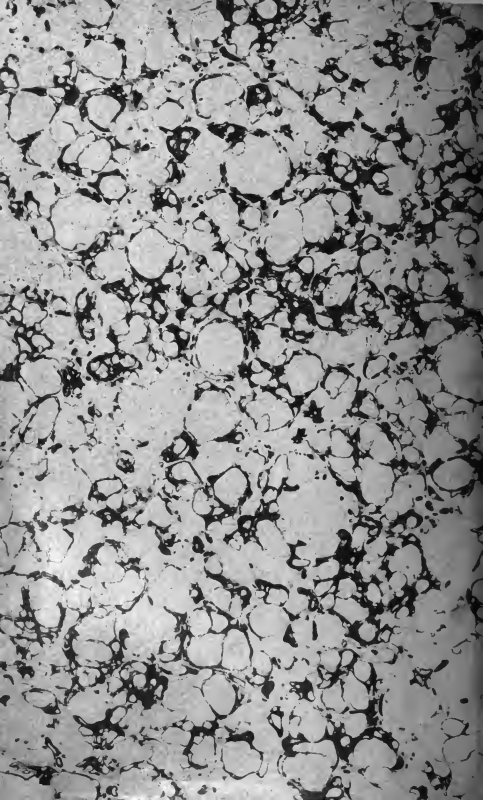
FIN

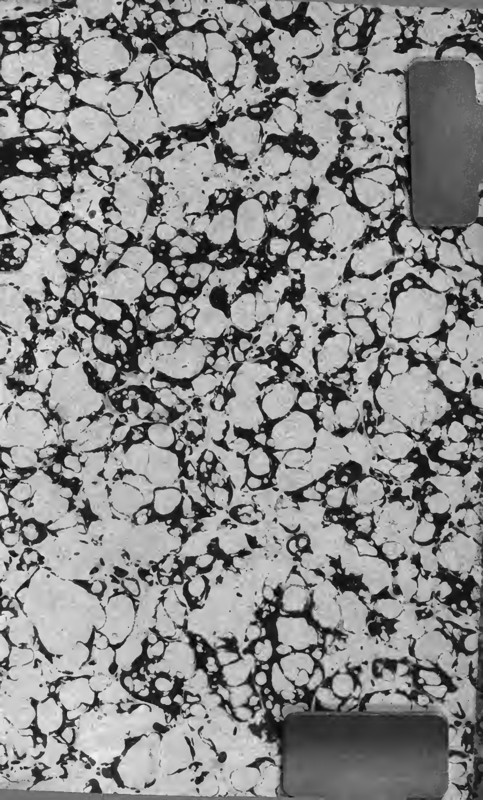
TABLE

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.








BIBL